This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

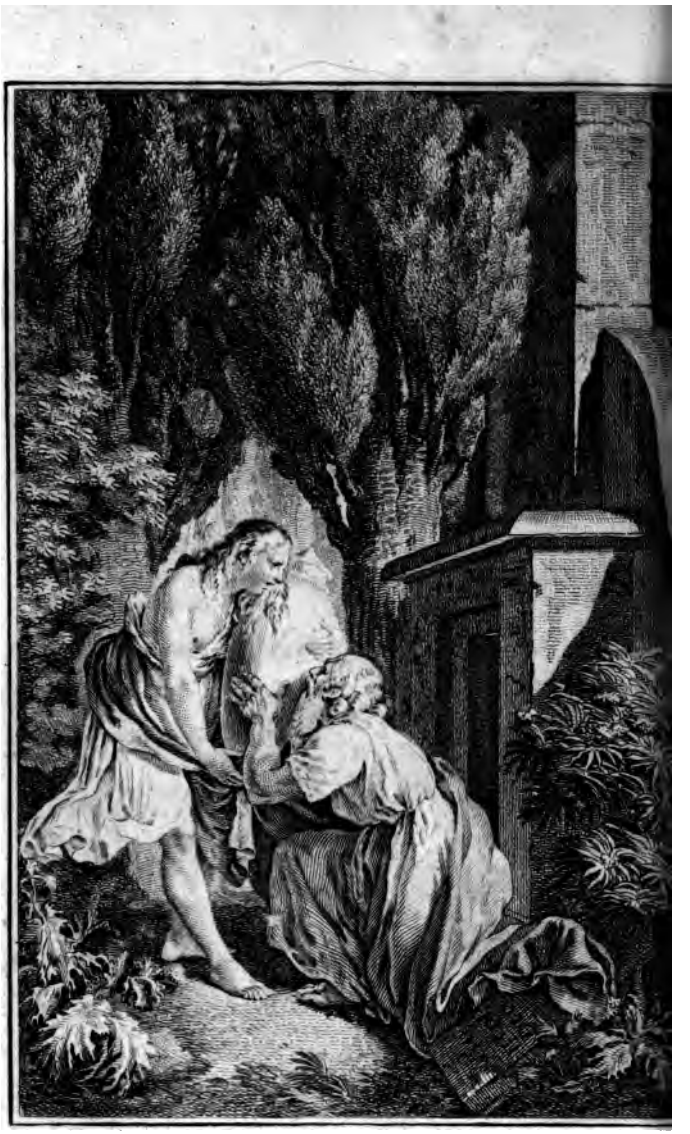
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07025080 2

(illegible)

YFE

-1264-



Ô Nature, ranimeras-tu un jour cette cendre ? - Peut-être.

DE LA PHILOSOPHIE

DE LA NATURE,

ou

TRAITÉ DE MORALE

POUR LE GENRE HUMAIN,

Tiré de la Philoſophie
et fondé ſur la nature.

CINQUIEME ÉDITION,
et la ſeule conforme au manuſcrit original.

Nunquam aliud natura, aliud ſapientia dicit.
Juvenal *Satyr.* XIV.

TOME CINQUIEME.

A LONDRES,
et ſe trouve dans la plûpart des capitales
DE L'EUROPE.
M. DCC. LXXXIX.

SUITE DU LIVRE III

DE LA SECONDE PARTIE

DE LA

PHILOSOPHIE DE LA NATURE.

CHAPITRE V.

De l'Hermaphrodisme.

L'HOMME SEUL.

Je ne fais pas un pas dans la carriere de la philoſophie, ſans m'appercevoir que mes anciennes connoiſſances ne ſont que de vieilles erreurs que les ſiecles ont conſacrées, & que tout le tems que j'ai employé à feuilleter les ouvrages des hommes, a été perdu pour l'étude du livre de la nature.

J'ai ſucé, pendant un grand nombre d'années, le lait de nos modernes phyſiciens; c'eſt alors que je regardois l'hermaphrodiſme

PARTIE II.

comme une chimere, & je ne manquois pas de ſophiſmes, ſoit pour infirmer la théorie naturelle ſur ces êtres, ſoit pour jeter des doutes juſques ſur les expériences.

A force d'étudier la grande chaîne des êtres, je me ſuis apperçu que la nature ne faiſoit point de claſſes & ne formoit que des individus : dès-lors le rideau qui me voiloit ſes opérations s'eſt entr'ouvert ; j'ai appris à voir les phénomenes avant de les juger, & j'ai cru aux hermaphrodites.

ARTICLE PREMIER.

De l'existence des Hermaphrodites.

L'Homme seul.

QUAND je jette un coup-d'œil général ſur les corps animés, je m'apperçois que le globe eſt peuplé d'hermaphrodites : il y en a un nombre prodigieux parmi les végétaux ; par exemple, les fleurs qui n'ont qu'un ſexe ſont infiniment plus rares que celles qui réuniſſent dans la même corolle les piſtils & les étamines.

Je fais la même obſervation, en remontant quelques degrés de la grande échelle des êtres : il y a des animaux, ſoit ovipares, ſoit vivipares, qui produiſent ſeuls ſans le concours d'un autre individu ; tel eſt le puceron parmi les inſectes, & le conque parmi les coquillages.

La nature a même pris ſoin dans ces claſſes ſubalternes de varier l'hermaphrodiſme : le limaçon qui réunit les deux ſexes dans le même organe, ne peut ſe féconder lui-même ; il

PARTIE II.

n'en eſt pas de même de quelques plantes biſexes, telles que le jaſmin, la tithimale & la perſicaire, qui réaliſent la fiction ingénieuſe de Platon ſur les androgynes.

Il faut bien ranger auſſi parmi les hermaphrodites, les végétaux que l'on greffe, & où on réunit deux, dix & vingt êtres pour en former un ; & cet inſecte qu'on partage en deux, dix & vingt morceaux pour en former autant d'individus.

L'hermaphrodite humain eſt un peu plus rare, parce que notre corps eſt une machine bien plus compliquée que celui des plantes & des coquillages : cependant il exiſte & on feroit un volume très-gros, ſi on raſſembloit tous les témoignages des ſavans ſur l'exiſtence de ces individus penſans, qui réuniſſent parfaitement ou imparfaitement les deux ſexes : les hiſtoriens de tous les peuples en ont parlé, auſſi bien que leurs poëtes & leurs théologiens ; & il faut brûler tous les livres anciens & modernes, ou avouer que la nature fait des

hermaphrodites, ſur-tout entre les Tropiques, comme elle fait des nains en Laponie & des géants aux terres Magellaniques. L'HOMME SEUL.

Il y a eu des loix dans la Grece & à Rome pour rayer de la ſociété les androgynes, & les anciens ne faiſoient guere de loix contre des êtres de raiſon, comme nos peres en ont fait contre les ſorciers.

Photius, l'homme le plus éclairé de ſon ſiecle, malgré ſon ſchiſme avec les papes, nous a conſervé un fragment de Diodore (*) ſur d'anciens hermaphrodites, qui va jeter quelques lumieres ſur cette partie de mon ouvrage.

La belle Haraïs de la ville d'Abas en Arabie, avoit épouſé Samiadès: à la ſuite d'une maladie violente, il ſe fit en elle une éruption & elle devint homme ſans ceſſer d'être femme: ſon époux qui l'aimoit, ſe tua de déſeſpoir.

Quelque tems après, un événement auſſi

(*) Voyez *Biblioth. de Photius*, page 1150. Ce fragment eſt du Livre XXXII de Diodore.

PARTIE II.

extraordinaire arriva dans Epidaure : une fille nommée Callo ſentoit que la nature tendoit à la faire changer de ſexe ; elle ſe fit faire une opération douloureuſe & ſes vœux furent exaucés : le médecin qui lui avoit prêté ſon miniſtere demanda une double récompenſe, l'une pour avoir guéri la fille, & l'autre pour en avoir fait un homme ; l'aventure ſe répandit dans la ville, & comme Callo avoit été prêtreſſe de Cérès, on l'appella en jugement pour avoir vu des myſteres qu'il étoit défendu aux hommes de voir : heureuſement il n'y avoit point d'Anitus parmi les juges d'Epidaure ; on ferma les yeux ſur la profanation & l'hermaphrodite fut ſauvé.

On n'avoit pas été ſi indulgent à Rome au commencement de la république : un Latin avoit épouſé un hermaphrodite, & peu ſatisfait de ſon mariage, il avoit dénoncé ſon aventure au ſénat : les Aruſpices furent conſultés ſur ce phénomene, & l'arrêt qui intervint condamna l'accuſée à être brûlée vive, —

On n'avoit point encore à Rome les œuvres philoſophiques de Cicéron & le poëme de Lucrece. L'HOMME SEUL.

C'eſt ſur-tout dans les climats chauds qu'on voit beaucoup d'hermaphrodites; Chardin, qui eſt du petit nombre des voyageurs philoſophes, prétend qu'il en naît plus en un an à Surate, qu'en un demi-ſiecle dans les états du Nord; ils ſont même ſi communs dans cette ville de l'Inde, que la loi, pour les faire reconnoître, les oblige à adopter des robes de femme, & à ſe coëffer d'un turban. Quelques-uns de leurs compatriotes les regardent comme des êtres ſacrés à qui il faut rendre hommage, & d'autres comme des monſtres qui ne ſont bons qu'à être étouffés; pour le philoſophe, il n'en fait ni des dieux, ni des monſtres, il en fait des hommes.

Par une ſingularité aſſez difficile à expliquer, il ſe trouve que dans la Floride, climat du Nouveau-Monde qui correſpond à peu près aux mêmes paralleles que le Mogoliſtan, il y

PARTIE II.

a eu auſſi un nombre prodigieux d'hermaphrodites; toutes les relations des voyageurs ſe réuniſſent en ce point; & avant la conquête du pays par les Européens, le peuple libre qui l'habitoit condamnoit à la ſervitude les hommes ainſi organiſés (*); ainſi les hermaphrodites étoient dans la Floride, ce que furent autrefois les Ilotes à Lacédémone.

Je ſais que l'exiſtence des androgynes Américains a été niée par le jéſuite Laffiteau; mais on ſait que ce jéſuite Laffiteau, ſans être auſſi ſavant que ſon confrere Hardouin, a cherché, comme lui, la célébrité dans les paradoxes; par exemple, il dit de ce grand nombre d'hommes habillés en femmes qu'on a trouvé dans la Floride, dans la Louiſiane & chez les Illinois, que ce ſont des prêtres de Vénus-Uranie, dont les Cariens ont apporté le culte dans le Nouveau-Monde. Pour détruire un fait, voilà bien des hypotheſes.

(*) *Abundat Floridia hermaphroditis, quorum ſervili operâ mancipiorum jumentorumque loco utuntur incolæ.* --- *Hiſt. Ind. occ. Aut. Jaſp. d'Ens, lib. II, page* 163.

D'abord on ſuppoſe que les androgynes de la Floride étoient des prêtres; & les voyageurs n'en font que de vils eſclaves. L'HOMME SEUL.

Les prêtres de Vénus-Uranie, comme ceux de Cybele, s'habilloient en femmes, parce qu'ils étoient eunuques; mais certainement, avant la conquête du Nouveau-Monde, il n'étoit venu dans l'eſprit d'aucun Indien, de ſe mutiler à la façon de Combabus & d'Origene.

Voilà un beau motif pour faire peupler l'Amérique par une colonie Grecque, que de trouver un rapport d'étymologie entre le mot de Carien & celui de Caraïbe!

L'hypotheſe de Laffiteau ſur les hermaphrodites de la Floride n'eſt qu'abſurde; celle de ſon confrere Charlevoix eſt de plus atroce: ce jéſuite ſuppoſe que les eſclaves Floridiens qui s'habillent avec l'Alconand des Indiennes, ſont les Ganymedes des Caciques: comme ſi le dernier période de la dépravation humaine étoit compatible avec la vie active des ſauvages! comme s'il étoit poſſible qu'on portât

PARTIE II.

un habillement particulier, pour déſigner qu'on fait métier d'outrager la nature !

Mon indignation s'allume & des larmes de ſang ſont prêtes à couler ſur ce papier, quand je vois avec quelle férocité on a ſubjugué les indigenes du Nouveau-Monde, & avec quelle noirceur réfléchie on a écrit leur hiſtoire : on a commencé par exterminer les poſſeſſeurs légitimes d'un vaſte continent, & on a dit enſuite à leurs fils, en les rendant eſclaves, que leurs peres étoient des Sodomites.

Malgré l'abſurdité des conjectures étymologiques de Laffiteau & l'atrocité des hypotheſes fanatiques de Charlevoix, il y a donc eu un grand nombre d'hermaphrodites dans la Floride ; & puiſqu'ils y formoient un corps de peuple, il faut en conclure qu'il y a loin d'un monſtre à un hermaphrodite.

ARTICLE II.

DES DIVERSES CLASSES D'HERMAPHRODITES.

PUISQU'IL y a des variétés dans l'eſpece humaine, qui naiſſent de la teinte diverſe des couleurs, il doit y en avoir auſſi que produit la différente configuration des organes ſexuels. L'HOMME SEUL.

Je ne voudrois pas qu'on mît au rang des androgynes ces hommes qui ont l'organe générateur caché dans l'abdomen, & dont un mouvement violent trahit le ſexe long-tems après l'âge de puberté : tel fut le prétendu hermaphrodite de Cayette, qui fut quatorze ans la femme ſtérile d'un pêcheur, & qui dans la ſuite rendit groſſe une religieuſe ; tel eſt encore ce jeune époux, dont parle Zacutus Luſitanus (*), qui ſe croyoit fille, & qui ayant eu recours au ſcalpel d'un chirurgien, pour ſe mettre en état de concevoir, devint homme

(*) *Obſerv.* page 118.

PARTIE II.

tout-à-coup, & remercia la nature de ſa métamorphoſe.

Les hermaphrodites les plus communs dans notre zone tempérée, ſont ceux qui, avec un ſexe dominant, ont une ébauche informe de l'autre : l'individu qui peut faire uſage de l'organe générateur eſt alors un homme hermaphrodite, & celui qui peut concevoir eſt une femme hermaphrodite.

La ſeconde claſſe eſt formée de ces êtres ſtériles qui ayant le double organe dans le même degré d'imperfection, ne peuvent ni engendrer, ni concevoir ; tel fut celui qu'on montra à Paris en 1751 ; & le negre, dont les papiers de Londres donnerent, il y a quelques années, la deſcription : tous deux avoient une voix de baſſe-taille, le corps velu, & une égale foibleſſe dans les deux organes ſexuels : la laideur étonnante de ces deux individus les empêchoit d'inſpirer le plaiſir, & l'imperfection de leurs organes de le goûter.

Je penſe auſſi qu'il faut ranger dans cette

claſſe ce Grandjean dont l'hermaphrodiſme occupa Paris, il y a un petit nombre d'années: cet être malheureux avoit été baptiſé à Grenoble comme fille, ſe maria à Chambéri comme garçon, fut condamné à Lyon comme profanateur du mariage, & enfin abſous de tout délit en ce genre, par le parlement de Paris : il réſulte du ſage mémoire de Vermeil pour ſa défenſe, que tout l'être de cet androgyne étoit un mêlange des deux ſexes dans un égal degré d'imperfection, & qu'il étoit condamné par la nature à mourir ſans poſtérité.

L'HOMME SEUL.

Un vrai hermaphrodite eſt celui dont parle Schenck dans ſes obſervations, & qui pouvoit devenir en même tems pere & mere (*). Je mets dans ce rang les androgynes de Surate & ceux de la Floride; & je crois le phénomene poſſible, ſans en atteſter cependant l'exiſtence, juſqu'à ce qu'il ait été examiné avec ſcrupule par l'œil du philoſophe.

(*) *Viro nupſerat cui filios aliquot & filias peperit: nihilominùs tamen ancillas comprimere & in his generare ſolebat.*

PARTIE II.

Le plus parfait des hermaphrodites ſeroit celui qui pouvant s'unir avec ſuccès à un homme & à une femme, pourroit encore engendrer ſeul par l'union des deux ſexes qu'il poſſéderoit; Molinet cite un fait ſemblable (*); & l'auteur anonyme de la *Chronique ſcandaleuſe de Louis XI*, parle auſſi d'un moine, qui, en 1478, mit au jour un enfant dont il étoit le pere (**). Malheureuſement ces auteurs n'ont aucune autorité parmi les philoſophes, & la force de leurs aſſertions ne ſauroit me guérir de mon ſcepticiſme.

Un fait de ce genre bien plus authentique eſt celui que fournit la diſſection du cadavre d'un nommé Dupin, mort en 1754, âgé de dix-huit ans, à l'Hôtel-Dieu de Paris. M. Varocler, un des chirurgiens de cet hôpital, ſurpris du volume de ſa gorge, l'examina avec plus d'attention, & trouva dans ce ſujet les deux ſexes réunis quant à l'organiſation inté-

(*) Voyez *Les Dits & Faits*, page 174.
(**) Page 303.

rieure, & quant à l'extérieure (*). Le phyſicien qui a abrégé les mémoires de l'académie des ſciences de Berlin, dit ſur ce ſujet, qu'il y a une ſorte de poſſibilité à ce que le jeune Dupin pût ſe féconder lui-même ſans le ſecours d'un autre individu (**). Ce qui eſt poſſible dans notre zone tempérée, s'exécute peut-être réellement dans ces climats embraſés, où le ſoleil ſemble fournir à l'homme une ſurabondance de principes générateurs; & en effet il eſt probable que s'il y a quelque lieu ſur ce globe, où l'homme ſe ſuffiſe à lui-même, c'eſt dans ces vaſtes déſerts de l'Afrique que le feu dévore en ſilence, & qui ſemblent à jamais inacceſſibles à un ſexe timide, à cauſe du ciel & des tigres qui ſe réuniſſent à en faire le tombeau de la nature.

L'HOMME SEUL.

(*) Il eſt difficile de révoquer en doute ce fait: on eut ſoin de préſenter à l'académie royale de chirurgie les organes ſexuels du cadavre diſſéqué, auſſi bien que le deſſein qu'en tira M. Pomard; ce monument exiſte encore, & dépoſe en faveur de nos conjectures philoſophiques.

(**) *Mém. de l'Acad. de Pruſſe*, rédigés par M. Paul, tome VIII. — *Appendix*, page 155.

ARTICLE III.

DE L'INTOLÉRANCE DES LÉGISLATEURS A L'ÉGARD DES HERMAPHRODITES.

PARTIE II.

C'EST un monument éternel de la démence des anciens légiſlateurs, que la férocité avec laquelle ils ont traité les hermaphrodites : ils ont fait une conſpiration générale pour les anéantir, comme les inſulaires qui nous avoiſinent ont fait des chaſſes pour exterminer tous les loups de la Grande-Bretagne.

Dans la Grece on étouffoit les androgynes comme des êtres contrefaits, dont l'organiſation bizarre faiſoit honte à la nature.

Romulus ayant donné un édit pour purger ſa ville naiſſante des monſtres nés & à naître (*), on en prit occaſion dans la ſuite de maſſacrer les hermaphrodites ; car les Augures en firent

(*) *Monſtruoſos partus quiſque ſine fraude cædito*, art. XV des vingt-deux loix gravées ſur une table de bronze qu'on conſerve au capitole, & connu ſous le nom du *Double Décalogue de Romulus*.

des

des monſtres, avant que les philoſophes euſſent décidé s'il y avoit des monſtres (*).

L'HOMME SEUL.

Dans les ſiecles de barbarie, qui caractériſent le berceau des gouvernemens modernes, on a chargé les androgynes d'anathêmes, comme s'il étoit en leur pouvoir de ne naître qu'avec un ſexe; & on les a exorciſés, comme ſi on ne pouvoit réunir deux organes générateurs, ſans être moitié homme & moitié diable.

Ce fanatiſme des Européens s'eſt rencontré auſſi dans le Nouveau-Monde. Nous avons vu que les Caciques de la Floride rendoient

(*) Ceci fait alluſion à un événement atroce arrivé à Rome, ſous le conſulat de Livius & de Néron. Un androgyne étant né dans cette capitale, les magiſtrats firent venir des Aruſpices étrangers pour les conſulter ſur ce phénomene. Les charlatans ſacrés de la Toſcane ne manquerent pas de répondre que cette naiſſance étoit un prodige funeſte qu'il falloit expier; & ſur cette réponſe abſurde & atroce, le ſénat fit renfermer l'enfant dans un coffre, & on précipita le tout dans la mer. — *Id vero aruſpices ex Etruriâ acciti fœdum ac turpe prodigium dixere : extorrem agro Romano procul terræ contactu alto mergendum vivum in arcam condidere, provectumque in mare projecerunt.* — *Tit. Liv. lib. XXI.*

eſclaves les hermaphrodites ; les Mexicains, encore plus barbares, les dévouoient à la mort.

Je voudrois bien ſavoir de quel principe ſont partis les légiſlateurs des deux mondes, pour traiter en ſcélérats des êtres qui avoient le malheur de n'être pas organiſés comme eux.

Vouloit-on les punir de ce qu'ils n'étoient que des individus de l'eſpece humaine, imparfaits ? Mais on n'eſt pas plus coupable envers ſa patrie, parce qu'on vient au jour avec un double organe, que parce qu'on naît privé d'un organe ; & l'hermaphrodite n'eſt pas plus un infracteur des loix ſociales qu'un aveugle-né.

De plus, qui a dit aux légiſlateurs que l'hermaphrodite eſt un être imparfait ? Une ſurabondance de principes générateurs ne fait pas plus un être mal organiſé qu'une ſurabondance de ſucs vitaux ; & l'hermaphrodite qui a deux ſexes me ſemble encore moins diſgracié de la nature que le géant qui a douze pieds.

Sans doute que les deſcendans des Lycurgue, des Romulus & des Montézuma ne

liſoient guere Platon ; ce philoſophe, dont le génie étoit ſi grand & l'ame ſi belle, prétendoit que dans l'âge d'or, les hommes étoient androgynes, & qu'actuellement les êtres intelligens qui n'ont qu'un ſexe, ne ſont que des hommes dégénérés (*). L'HOMME SEUL.

Il y auroit peut-être moins de démence aux légiſlateurs de punir les hermaphrodites d'être nés plus heureuſement que le reſte des hommes : leurs loix de ſang rentreroient alors dans la claſſe ordinaire des inſtitutions civiles dictées preſque par-tout par l'amour-propre bleſſé, ou qui craint de l'être, & il en ſeroit du code contre les hermaphrodites comme de la loi

(*) Je ſuis bien loin de juger d'une claſſe de l'eſpece humaine par une ſtatue ; mais j'en appelle aux amateurs qui ont vu l'hermaphrodite de la vigne Borgheſe, qu'on croit un ouvrage de Polyclès : il eſt difficile de voir un compoſé plus voluptueux des graces d'un ſexe & de la vigueur de l'autre ; ſi le ſtatuaire n'a pas travaillé ſur un modele, il faut que ſon imagination ſe ſoit échauffée par la lecture de Platon : cette ſtatue, au reſte, repréſente plutôt un être parfait qu'un être dégénéré.

PARTIE II.

républicaine, qui condamnoit le libérateur de la patrie à l'oſtraciſme.

Si quelqu'un de ces légiſlateurs barbares a raiſonné un moment, il eſt probable qu'il aura fait ce ſophiſme : tout être qui ſe ſuffit à lui-même n'eſt point enchaîné par la nature à la ſociété : or, l'androgyne qui peut jouir tout ſeul, ſe ſuffit à lui-même ; donc il ne ſauroit devenir membre de la ſociété ; donc les loix ſociales doivent l'exterminer, comme la faulx extermine les plantes paraſites qui dégradent un jardin.

Si ma foible voix pouvoit ſe faire entendre dans les tombeaux de ces légiſlateurs, qui ont tant abuſé du raiſonnement & de la raiſon, voici quelle ſeroit ma réponſe à leur ſyllogiſme.

Qui vous a dit que l'homme qui ſe ſuffit à lui-même, eſt l'ennemi né de la ſociété ? pourquoi donc vos philoſophes, qui travaillent à la perfection de l'eſpece humaine, cherchent-ils à circonſcrire le cercle de leurs beſoins ? Dieu ſe ſuffit à lui-même ; irez-vous blaſphé-

mer ſon nom, parce qu'il n'a pas beſoin de nous, & exterminer les ſages, parce qu'ils n'ont beſoin que de lui ?

L'HOMME SEUL.

L'androgyne ne ſe ſuffit à lui-même que dans l'acte voluptueux de la génération ; mais les célibataires dont fourmillent vos états, par quels nœuds tiennent-ils à la ſociété ? font-ils des citoyens à la patrie, comme ces êtres que vous ſuppoſez de parfaits androgynes ? irez-vous donc, pour être conſéquens, maſſacrer tous les prêtres de Cybele, parce qu'ils ſe font eunuques ; & tous vos riches célibataires, parce qu'ils ne ſe ſervent de l'organe générateur que pour outrager la nature ?

L'hermaphrodite eſt, dites-vous, un être ſurabondant ; eh ! qui vous a donné le droit de corriger le cours de la nature ? par quelle affreuſe logique, ſur-tout, confondez-vous les plantes paraſites d'un jardin, avec les plantes qui vous empoiſonnent ?

O Lycurgue, ô Romulus, ô Montézuma, ſongez que pour avoir le droit de donner des

PARTIE II.

loix à ſes égaux, il ne faut être ni petit, ni vain, ni jaloux; laiſſez-vous éclairer par le philoſophe qui ſe ſuffit à lui-même & ne maltraitez pas l'individu heureuſement organiſé, qui n'a pas beſoin de vos inſtitutions; diſtinguez l'être inutile de l'être malfaiſant, corrigez les coupables ſans les exterminer, & reſpectez les hermaphrodites.

ARTICLE IV.

CODE DE MORALE POUR LES HERMAPHRODITES.

SI l'hermaphrodite eſt un mêlange des deux ſexes dans un égal degré d'imperfection, il eſt condamné par la nature à un célibat éternel; la loi doit le regarder comme un vieil enfant, & d'ordinaire l'hermaphrodite qui eſt enfant par ſes organes générateurs, l'eſt auſſi par ſon intelligence. L'HOMME SEUL.

Quand l'androgyne n'a qu'un de ſes organes parfaits, il doit adopter le ſexe qui domine en lui, & en prendre l'habit & les mœurs; ſinon il mérite d'être puni pour avoir trompé ſes concitoyens & trahi la nature.

La peine au reſte d'un pareil délit doit être dans l'opprobre plutôt que dans les ſupplices; un analyſte Anglois rapporte qu'un hermaphrodite d'Ecoſſe, qui s'étoit déclaré fille, ayant rendu mere une demoiſelle, fut con-

PARTIE II.

damné à être enterré tout vivant, comme la veſtale de Rome qui laiſſoit éteindre ſon feu ou perdre ſa virginité; je crois que la ſentence des juges a plus outragé la nature que le crime de l'hermaphrodite.

Le véritable androgyne, comme je l'ai déjà dit, ſeroit celui qui pourroit engendrer avec une femme & concevoir avec un homme: des êtres ainſi organiſés ſont infiniment rares: il y en a cependant; du tems de Pline, les grands ſeigneurs de Rome en faiſoient un uſage infame, & on les comptoit alors parmi le dernier raffinement de ce luxe dépravé qui flétrit la nature (*).

De pareils hermaphrodites doivent avoir des mœurs; mais eſt-il démontré que ce ſoient les nôtres?

L'hermaphrodite peut repréſenter que la variété de ſes deſirs prouve celle de ſes beſoins,

(*) *Gignuntur & utriuſque ſexus quos hermaphroditas volcamus, olim androginos vocatos; & in prodigiis habitos, nunc vero in deliciis.* Plin. *Hiſt. natur.* Lib. VIII, cap. I.

qu'il n'eſt point coupable envers la ſociété en réuniſſant en lui ſeul les fonctions de pere & de mere ; & que, puiſque le ciel lui a accordé les deux ſexes, il lui a enjoint tacitement d'en remplir les devoirs.

L'HOMME SEUL.

Malgré la juſteſſe de ce raiſonnement, qu'il eſt bien plus aiſé de tourner en ridicule que de réfuter, les légiſlateurs font peut-être bien d'impoſer à ces hommes-femmes la néceſſité de choiſir un ſexe, & de s'y arrêter ; l'abus avec une pareille organiſation eſt ſi près de l'uſage ! La décence, ſans laquelle il n'eſt point de ſociété, eſt ſi fort bleſſée par la double union de l'androgyne, que dans un pareil cas il y auroit peut-être plus d'inconvénient à ſuivre l'inſtinct de la nature qu'à le contredire.

Il n'y a peut-être qu'un moyen de ſatisfaire à-la-fois le cri de la décence, l'inſtinct de la nature & les beſoins de l'hermaphrodite : c'eſt de faire épouſer à l'androgyne un être qui lui reſſemble.

Quant au parfait hermaphrodite, c'eſt-à-

PARTIE II.

dire, à celui qui pourroit ſe féconder lui-même, & devenir pere & mere ſans le concours d'aucun individu ; ſi jamais cet être extraordinaire exiſte, je lui conſeille de ne pas attendre que des légiſlateurs petits & jaloux le banniſſent de la ſociété : puiſſe-t-il, tranquille dans une isle déſerte que lui ſeul aura peuplée, bénir l'Être ſuprême de ce qu'il ſe ſuffit à lui-même, & conſoler ſa poſtérité de l'exil éternel où elle ſe condamne, en lui liſant l'hiſtoire tragique de Tirésias !

ARTICLE V.

HISTOIRE DE TIRÉSIAS (*).

L'HERMAPHRODITE Tiréſias naquit dans une isle de l'Archipel; dans ce tems-là, il y avoit dans la Grece beaucoup de livres & fort peu de connoiſſances: les phyſiciens alloient conſulter les poëtes ſur les merveilles de la nature, & ils croyoient comme eux que les déeſſes deſcendoient quelquefois ſur la terre pour faire des enfans aux hommes. L'HOMME SEUL.

Le pere de Tiréſias alla conſulter l'oracle de Delphes ſur le prodige de l'organiſation de ſon fils; & afin de ſe rendre le Dieu favorable,

(*) Ce fragment eſt d'un philoſophe Grec qui ſe permettoit d'expliquer par les loix de la phyſique tous les contes bleus de la mythologie: quoiqu'il fût contemporain de Socrate & qu'il eût répandu un peu de ſel attique ſur les myſteres de Cérès, le grand-prêtre Anitus ne lui fit point boire la ciguë, mais par un haſard ſingulier, le tems qui a reſpecté l'ouvrage de ce philoſophe a fait oublier ſon nom; tandis que d'un autre côté il a conſacré le nom de tant de grands hommes dont il a fait oublier les ouvrages.

PARTIE II.

il commença par faire un enfant à la prêtreſſe : pour celui-ci on ſuppoſa qu'il n'auroit qu'un ſexe, & on ſe promit bien de n'en rien dire à l'Oracle.

Cependant la Pythie, qui vouloit flatter ſon amour, répondit au nom d'Apollon, que la naiſſance d'un hermaphrodite étoit un grand myſtere ; que Tirésias ſeroit un jour conſulté par les immortels pour définir la volupté, & qu'en attendant il falloit le regarder ſur la terre comme le chef-d'œuvre de la nature.

Un poëte du pays inſtruit de l'oracle, commença un poëme épique en l'honneur de l'hermaphrodite ; mais comme dans ce tems-là Tirésias eut une longue maladie où il fut ſur le point de mourir, la Tirésiade ne fut point achevée ; & l'auteur mit ſes fragmens dans ſon porte-feuille, attendant pour célébrer l'oracle, qu'il fût aſſuré qu'il ne mentiroit pas.

Tirésias devenu grand apprit ce qu'il étoit & ce qu'il deviendroit, & voulut ſe dérober à tant de célébrité ; il s'étoit couché un jour

penſant au peu de beſoin qu'il avoit des hommes, & il s'étoit réveillé philoſophe. Le lendemain, il quitta en ſecret la maiſon de ſon pere, & vint cacher dans un bourg de Lesbos ſon nom, ſon double ſexe & ſes aventures. L'HOMME SEUL.

Il étoit alors dans cette fleur de l'adoleſcence où l'œil le plus clairvoyant ne peut juger du ſexe que par les habits : afin de ne tromper perſonne, il s'habilloit le matin en homme & le ſoir en femme ; mais comme il vivoit très-retiré ne connoiſſant qu'un eſclave, ſes livres & ſon jardin, perſonne à Lesbos ne s'appercevoit de ſa métamorphoſe.

Une jeune Lesbienne, qu'on croyoit vierge & qui ne l'étoit plus, voyoit tous les matins Tirésias paſſer devant ſa maiſon pour aller à la fontaine, & devint éperduement amoureuſe de lui ; elle lui fit des ſignes qu'il ne comprit pas ; elle lui parla ; & il ne l'entendit pas ; elle lui écrivit une lettre brûlante, & il ne lui répondit pas : tant d'indifférence la rendit

PARTIE II.

furieuſe ; & ne pouvant jouir de l'inconnu, elle réſolut de le perdre.

Il y avoit déjà du tems que la Lesbienne étoit groſſe, & ſon pere étoit le ſeul qui ne s'en appercevoit pas : le voile enfin ſe déchira, la jeune indiſcrette pour ſauver la vie à celui qui avoit partagé ſa foibleſſe, autant que pour ſatisfaire ſon reſſentiment, déclara aux juges qu'elle avoit été violée par Tirésias, & on mit l'hermaphrodite en priſon.

D'un autre côté, un prêtre de Jupiter qui voyoit tous les ſoirs Tirésias habillé en femme venir faire ſa priere au temple, & qui en étoit devenu vivement amoureux, n'ayant pu ſubjuguer ſa froideur & vaincre ſes mépris, le cita à un autre tribunal de Lesbos, pour avoir donné un rendez-vous à un jeune homme dans le veſtibule du temple de Jupiter. L'impoſteur ſacré dépoſoit qu'il avoit été lui-même témoin du ſacrilege, que la jouiſſance avoit été entiere, & qu'un pareil attentat avoit fait reculer d'un pas la ſtatue coloſſale du ſouve-

rain des dieux : les juges frémirent & ſe promirent bien d'envoyer au ſupplice une femme qui mépriſoit un prêtre, & qui faiſoit reculer la ſtatue d'un Dieu. L'HOMME SEUL.

Les deux tribunaux étoient ſur le point de condamner contradictoirement l'hermaphrodite, l'un pour avoir violé une Lesbienne, & l'autre pour s'être proſtitué à un Lesbien, lorſque l'aréopage évoqua la cauſe : on conduiſit alors Tirésias enchaîné à Athenes, & ſur la route il diſoit en lui-même : voyons un peu ſi les ſages de la terre me puniront d'être né hermaphrodite.

Le préſident de l'aréopage qui dans l'intervalle avoit été ſéduit tour-à-tour par un regard de la Lesbienne & par l'argent du prêtre de Jupiter, eut cet entretien avec Tirésias :

LE PRÉSIDENT.

Qui es-tu, homme imprudent & ſacrilege ?

TIRÉSIAS.

Je ne ſuis pas un homme comme toi, & je m'en félicite : je n'ai été imprudent que

PARTIE II.

lorſque j'ai cru avoir beſoin des êtres de ta ſorte ; quant au titre de ſacrilege, ce Dieu qui voit ton ame & la mienne, ſait ſi je le mérite.

LE PRÉSIDENT.

Tu me mépriſes, je penſe ?

TIRÉSIAS.

Je ne te mépriſe pas, mais je te juge. — Acheve ton interrogatoire.

LE PRÉSIDENT.

On t'accuſe d'avoir violé une citoyenne de Lesbos.

TIRÉSIAS.

Je ne lui ai jamais parlé. -- Examine au reſte la vie de cette Lesbienne, & ſonge qu'une femme ſans mœurs ne ſe viole pas.

LE PRÉSIDENT.

On dépoſe contre toi qu'on t'a vu te proſtituer à un Lesbien dans le veſtibule du temple de Jupiter.

TIRÉSIAS.

Je n'ai vu de ma vie le Lesbien dont on fait

mon

mon amant : mais réponds-moi à ton tour ; tu me crois donc coupable à-la-fois du viol & du ſacrilege ?

L'HOMME SEUL.

LE PRÉSIDENT.

Non ; je ne ſuis point aſſez inſenſé pour te croire coupable de deux crimes contradictoires : ta jeuneſſe en ce moment jette un voile ſur ton ſexe ; mais il eſt impoſſible que tu ſois homme & femme à-la-fois.

TIRÉSIAS.

Impoſſible, monſieur le philoſophe !

LE PRÉSIDENT.

Sans doute, & c'eſt une des baſes de la phyſique de l'Aréopage ; mais tu as sûrement commis un des crimes dont on t'accuſe, & nous voulons connoître ton ſexe, pour ſavoir comment il faut te punir.

TIRÉSIAS.

Prends garde à la ſentence que tu vas prononcer ; car tu pourrois te tromper à-la-fois, & comme phyſicien, & comme magiſtrat.

LE PRÉSIDENT.

Il ne tiendroit qu'à nous de te faire dépouiller par nos ſatellites ; mais ce tribunal eſt fondé ſur les mœurs, & nous ne ſavons pas protéger l'innocence en la faiſant rougir : — on s'en rapporte à toi ; parle : pourquoi le matin paroiſſois-tu vêtu en homme ?

TIRÉSIAS.

Parce que je pouvois devenir pere.

LE PRÉSIDENT.

Et le ſoir, pourquoi allois-tu habillé en femme au temple de Jupiter ?

TIRÉSIAS.

Pour remercier le ciel de m'avoir donné la faculté de devenir mere.

LE PRÉSIDENT.

Tes remords troublent ton entendement ; que veux-tu dire avec ta double faculté d'engendrer & de concevoir ?

TIRÉSIAS.

J'ai tout le ſang-froid de l'innocence, & je t'annonce que je ſuis hermaphrodite.

LE PRÉSIDENT.

L'HOMME SEUL.

Toi, tu aurois hérité de l'hermaphrodiſme de Salmacis ?

TIRÉSIAS.

L'hiſtoire de Salmacis eſt un rêve poétique, fondé ſur un phénomene d'hiſtoire naturelle : il n'a pas plus exiſté de Salmacis changée en fontaine, que de Sphinx, de Harpyes & de Minotaures : mais il y a eu de tout tems des hermaphrodites ; & ces êtres, s'ils me reſſemblent, ne ſont point faits pour être jugés par les bizarres inſtitutions de tes légiſlateurs.

Les codes de toutes les nations ſont fondés ſur les rapports qui lient entr'eux les membres de la ſociété ; & moi, je ne connois point ces rapports, & je n'ai pas beſoin de la ſociété.

Mon pere n'eſt plus ; & dès cet inſtant j'ai vu rompre toutes les chaînes qui me lioient à l'eſpece humaine.

Je trouve en tout climat de l'eau pour me déſaltérer, des fruits pour me nourrir, & un ſoleil pour m'éclairer : ainſi ma patrie eſt par-

tout... où je ne rencontrerai pas des hommes. Que m'importent les Archontes d'Athenes, les Ephores de Sparte, & les rois de la terre ? je n'ai point fait de contrat avec eux pour qu'ils me protegent, & que je les défende; ils doivent reſpecter ma liberté, comme je reſpecte leur deſpotiſme.

La beauté même ne ſauroit me ſubjuguer; je verrois Vénus & Mars ſe débattre ſans voile dans les filets de Vulcain, ſans que mon ſang s'élevât au moindre degré d'effervescence; je ſuis par rapport aux plaiſirs de l'amour, cette ſtatue de l'homme dans l'attelier de Prométhée, avant que l'artiſte eût tiré du ciel la flamme qui donna au marbre une intelligence.

Si l'inſtinct qui appelle tous les êtres à la génération faiſoit fermenter le ſang dans mes veines, qui ſait ſi je ne pourrois pas calmer auſſi-tôt ce feu dévorant, ſi ſeul je ne pourrois pas produire & concevoir (*) ? Alors plus heu-

(*) Non, Tirésias, -- du moins les faſtes de la phy-

reuſement né que vous, je payerois le tribut à la nature avant que ma tête partageât le délire de mes ſens. L'HOMME SEUL.

Voilà en peu de mots mon hiſtoire, mes ſentimens & mon apologie; je parle avec d'autant plus de franchiſe que je n'ai d'intérêt à tromper perſonne, & la parole d'un hermaphrodite vaut bien à cet égard les ſermens d'une courtiſanne & d'un prêtre de Jupiter.

Je me ſuis énoncé auſſi avec fierté, parce que l'oppreſſion m'éleve l'ame, & m'annonce ce que je ſuis : le méchaniſme de mon organiſation eſt trop compliqué pour que la nature faſſe ſouvent des êtres qui me reſſemblent; mais par la raiſon même qu'un androgyne parfait eſt infiniment rare, il devroit prétendre à vos hommages : ſeul peut-être de mon eſpece, ſans préjugé, ſans paſſions & preſque ſans beſoins, je devrois gouverner la terre,

---

ſique n'ont jamais laiſſé concevoir, dans une machine un peu compliquée, un pareil hermaphrodiſme.

PARTIE II.

& je me vois dans les fers, marchant entre la mort & l'opprobre.

J'ai dévoilé des impoſteurs, j'ai éclairé des hommes foibles, & j'ai bravé mes ennemis. — J'attends ma ſentence.

L'Aréopage juſques-là avoit jugé avec intégrité les hommes : les Dieux l'avoient pris pour arbitre, & s'en étoient bien trouvés ; mais cette compagnie de ſages ſe trompa dans la cauſe d'un hermaphrodite.

Les Grecs dans ce tems-là commençoient à ſecouer le joug de leurs tyrans, & ces républicains ſoupçonneux prenoient ombrage de tout citoyen né ou fait pour augmenter le nombre des rois.

Il étoit dangereux de condamner à un opprobre éternel les calomniateurs de Tiréſias : d'un côté, le prêtre de Jupiter avoit mis dans ſon parti tous les miniſtres des autels : d'un autre, la Lesbienne avoit ſéduit toutes les femmes des

juges. Pour l'hermaphrodite, c'étoit un être isolé, dont le sang ne devoit point crier vengeance; de plus, on pouvoit, dit-on, le condamner comme ces monstres, dans l'ordre physique, qu'on étouffe à leur naissance, sans péril comme sans crime. L'HOMME SEUL.

Enfin, le président de l'Aréopage corrompu par l'argent du prêtre & par les faveurs de la courtisanne, cabala avec tant de succès pour opprimer l'innocence, qu'on condamna l'hermaphrodite à perdre la vue, & à passer le reste de sa vie dans l'enceinte d'une prison.

Tirésias reçut sa sentence avec autant de calme que si elle n'eût regardé que ses accusateurs. « Je pouvois, dit-il, être pere à mon » tour, & perpétuer la race des hermaphro- » dites: je ne le ferai pas, parce que je vois » le sort qui menace ma postérité : la nature » ne peut m'ordonner de donner le jour à » des êtres pour les voir souffrir & mourir.

» Je suis trop heureux de perdre la vue; » je ne verrai point les hommes qui ont

PARTIE II.

» oſé me condamner, parce que je n'avois » ni leurs beſoins, ni leurs vices, ni leurs » remords.

» Je prie le ciel de ne pas me venger; je » ſouhaite que mes ennemis deviennent juſtes, » & je pardonne à l'Aréopage. »

Tirésias ſubit ſa ſentence : ce reſpectable aveugle mourut ſans poſtérité, & ce ne fut qu'un demi-ſiecle après que les philoſophes ayant rendu une juſtice tardive à ſa mémoire, le peuple inconſtant qui l'avoit opprimé fit ſon apothéoſe.

CHAPITRE VI.

DE L'ESPECE DE DÉGRADATION QUI EST L'OUVRAGE DE LA NATURE, OU HISTOIRE PHILOSOPHIQUE DES VARIÉTÉS DE L'ESPECE HUMAINE.

L'HOMME SEUL.

Il n'en eſt pas du corps de l'homme, comme de cette flamme pure & légere de l'alcohol que conſervent de tems immémorial, ſans altération les diſciples de Zoroaſtre; mille cauſes naturelles & étrangeres concourent à le dégrader : le peuple pour s'en convaincre a recours à l'hiſtoire, mais le philoſophe n'a beſoin que de conſulter ſa raiſon.

Plus une machine eſt compliquée, & plus elle dégénere aiſément : ainſi la machine humaine doit ſe dégrader plutôt que celle du polype ou du ſtalactite.

Parmi ces dégradations, il y en a qui ne ſont qu'accidentelles; il en eſt auſſi qui ſe perpétuent; il eſt néceſſaire de ne point les con-

PARTIE II.

fondre, afin de ſavoir remédier aux unes & prévenir les autres.

Il eſt ſur-tout important de diſtinguer la dégénération qui eſt l'ouvrage des hommes, de celle qui eſt la ſuite de l'action des parties hétérogenes qui compoſent notre machine; car il ne faut pas mettre dans la même claſſe les métamorphoſes des êtres & les outrages faits à la nature.

C'eſt ſur une pareille théorie qu'eſt fondée la morale de l'homme phyſique, morale eſſentielle à ſon bonheur, ſoit comme individu, ſoit comme membre de la grande ſociété.

Je ne crois pas que perſonne juſqu'ici ait conſidéré la ſcience des mœurs ſous ce point de vue, & voilà peut-être pourquoi l'eſpece humaine a été empoiſonnée par cette maſſe d'erreurs que lui ont fait adopter, tantôt ſes ſophiſtes & tantôt ſes deſpotes.

Examinons d'abord les dégradations cauſées par la nature; enſuite nous en viendrons à celles qui ſont notre ouvrage : ce chapitre eſt

donc consacré à l'histoire des variétés de l'espece humaine, le suivant le sera à l'histoire de ses crimes. L'HOMME SEUL.

La nature si simple dans ses plans & si riche dans leur exécution en produisant les êtres, leur donne à tous la perfection physique qui leur est propre.

Elle ne fait pas, comme nous l'avons dit plusieurs fois, des classes & des especes, dont le prototype s'altere par degrés; elle ne produit que des individus, dont chacun forme un anneau dans la grande chaîne des êtres.

Ainsi à parler philosophiquement, il n'y a point de déclamation qui soit l'ouvrage de la nature.

La nature met dans ses productions une variété pleine de magnificence; mais elle ne nous les montre pas tantôt parfaites & tantôt altérées, parce qu'on ne peut la soupçonner de caprice ou de foiblesse, comme l'entendement de l'homme & ses ouvrages.

Dans ce sens il est aussi absurde de dire

PARTIE II.

qu'une Hottentote eſt une Géorgienne dégénérée, que de mettre un crapaud dans la claſſe des ſerins & des oiſeaux de paradis.

Cependant comme il ſeroit impoſſible de peindre à l'eſprit cette multitude immenſe d'êtres iſolés qui compoſent l'univers, on eſt forcé d'admettre une méthode qui le défigure, & de créer une échelle qui n'eſt point celle de la nature.

C'eſt dans ce ſens que nous allons parcourir l'échelle graduée des différences qui ſont entre les hommes, ſoit par rapport à la couleur, ſoit par rapport aux traits; mais ce que nous nommerons alors dégradation, dans la langue philoſophique, ne doit ſignifier que variété.

ARTICLE PREMIER.

DES NEGRES.

L'HOMME SEUL.

LA couleur forme une des variétés les plus ſenſibles de l'eſpece humaine : le globe eſt habité par des peuples non-ſeulement blancs & noirs, mais encore bronzés, jaunes, cendrés, bruns, rouges & olivâtres : je ne m'arrêterai ici que ſur les negres, parce que les ennemis de la philoſophie & de la nature les ont dégradés du rang des hommes, pour juſtifier d'avance leurs déprédations, leur tyrannie & leurs aſſaſſinats.

La premiere fois qu'on vit en Europe un Africain avec ſes groſſes levres, ſon nez épaté, ſa tête lanugineuſe, & ſa couleur de noir d'ébene, on dut être tenté de lui refuſer l'intelligence : l'anatomiſte de ce ſiecle d'ignorance auroit pu demander ce monſtre pour le diſſéquer; & s'il y avoit eu alors une inquiſition, le Saint-Office l'auroit fait brûler.

PARTIE II.

Les ſouverains modernes ont donné des édits pour rendre les negres à l'eſpece humaine ; ainſi on ne les livre pas en qualité de monſtres au ſcapel de l'anatomiſte ou au glaive ſacré de la propagande, on ſe contente de les rendre eſclaves, & de les mutiler de tems en tems, pour donner plus de cours au commerce du ſucre & de la cochenille.

On a toujours été fort embarraſſé à expliquer comment un être intelligent pouvoit naître avec une peau noire, & de la laine friſée ſur la tête.

Le moine Gumilla a dit dans ſon hiſtoire de l'Orenoque, que les negres deſcendoient en droite ligne de Caïn, à qui Dieu écraſa le nez & noircit l'épiderme, pour imprimer ſur ſa perſonne le caractere d'aſſaſſin ; il y a même des naturaliſtes qui ont pris la peine de réfuter cette pieuſe abſurdité.

Des philoſophes, à qui il n'étoit pas permis, comme à des moines, de déraiſonner en phyſique, ont établi auſſi des ſyſtêmes

dans cette matiere où il n'en falloit point. Maupertuis dit dans ſa Vénus-Phyſique, que l'ovaire de la premiere des femmes renfermoit des œufs de différentes couleurs, qui ne devoient éclorre qu'après un certain nombre de générations; que ſi jamais la ſource des œufs noirs étoit épuiſée, l'Ethyopien ne produiroit plus que des blancs; & que ſi au contraire la ſérie des œufs blancs venoit à manquer, l'Europe ne verroit plus ſur ſa ſurface que des individus d'un noir d'ébene, comme les habitans du Sénégal ou du Monomotapa.

L'HOMME SEUL.

Si par haſard c'étoient les animalcules ſpermatiques de Leuwenhoek qui avoient part à la génération, on pourroit expliquer avec l'idée de Maupertuis tous les phénomenes qui réſultent de la variété des traits & des couleurs: il eſt vraiſemblable que dans les réſervoirs générateurs du premier homme étoient enfermés le ver pere de tous les negres qui habitent la zone torride, ainſi que le ver ſource de tous les nains qui ſont en Laponie, & le

PARTIE II.

ver tige de tous les géans qu'on a trouvés sur la terre des Patagons.

Malheureuſement la femme n'a point d'ovaire; l'homme n'a point d'inſectes générateurs qui nagent dans ſa ſemence; & il faut reléguer l'idée folle du géometre, qui a applati le pole, avec celle du pere Bougeant, qui explique l'eſprit des bêtes en leur donnant l'intelligence des diables.

Lorſque la raiſon avoit déjà caſſé l'œuf Ethyopien, & fait périr l'animalcule nain ou patagon, le célebre Le Cat s'aviſa de ſuppoſer que la cauſe primitive de la noirceur venoit de l'imagination des meres; il cite à ce ſujet un auteur Allemand, nommé Hoyenus, qui rapporte qu'une femme accoucha d'un negre pour en avoir vu un pluſieurs fois avec complaiſance : or, ajoute ce ſavant phyſiologiſte, s'il ſe trouve ſeulement un homme & une femme en même tems, qui aient l'imagination vivement affectée d'une figure Ethyopienne, un peuple negre pourra réſulter de leur union.

Le

Le Cat, qui attribue aux vapeurs d'une femme la naiſſance d'un negre, reſſemble un peu à Newton qui commente l'apocalypſe. L'HOMME SEUL.

Voilà une ſinguliere autorité que celle de l'Allemand Hoyerus, quand il s'agit de contredire tous les oracles de la médecine, & de bâtir une nouvelle phyſiologie !

La femme d'Hoyerus qui fit un enfant baſané, ne s'étoit ſûrement pas contentée de voir un negre avec complaiſance ; les enfans ne ſe font pas plus par les yeux qu'avec les pierres de Deucalion.

Si cette femme ne mentoit pas, ſi l'autorité d'Hoyerus équivaloit à celle d'un Boerhaave, il s'enſuivroit d'étranges bizarreries dans les ouvrages de la nature : des femmes à imagination ardente auroient toujours entre leurs mains la baguette des Fées & leur pouvoir, & il leur ſuffiroit de lire les métamorphoſes d'Ovide & l'Arioſte, pour donner naiſſance aux Centaures & aux Hyppogriphes.

Pourquoi auſſi faire des ſyſtêmes ſur l'o-

PARTIE II.

rigine des negres, quand la voix du peuple eſt évidemment celle de la raiſon ?

Il eſt conſtant que le teint de l'homme ſain dépend du ſoleil qui nous éclaire : l'eſpece humaine, comme l'ont obſervé les meilleurs naturaliſtes, ſe noircit aux feux de cet aſtre & blanchit à la glace : il n'y a point de negres hors des limites de la zone torride ; & à meſure qu'on s'éloigne de l'équateur le teint noir devient baſané, le baſané devient brun, & du brun il n'y a qu'une nuance au blanc, qui eſt la couleur primitive de la nature.

Il eſt vrai que toute cette longue bande du globe, qu'on nomme la zone torride, n'eſt pas uniquement peuplée de negres, mais on ne doit l'attribuer qu'à des cauſes étrangeres qui modifient l'action de la chaleur ; il eſt certain, par exemple, que les terres qui ſont défendues du vent d'eſt par le Pic de Ténériffe & le mont Atlas, ne doivent pas être habitées par des negres parfaits, comme les plages immenſes de la Nubie, de Sierra-

Leona & du Sénégal ; ſi les nation de l'Archipel Indien, quoique placées ſous la ligne ne ſont que baſanées, c'eſt que les vapeurs de l'Océan qui les entoure & les vents aliſés qui y regnent, ébranlent ſans ceſſe la colonne d'air embraſé qui peſe ſur eux & diminuent le reflet des rayons du ſoleil : enfin, ſi toute la partie du Nouveau-Monde qui eſt ſituée entre les Tropiques, ne recele aucun negre dans ſon ſein, c'eſt que ſuivant les expériences combinées des thermometres des la Condamine & des Adanſon, la chaleur du Pérou eſt de quinze degrés inférieure à celle du Sénégal ; diminution qu'il faut attribuer au nitre de l'humus Américain, aux vapeurs imprégnées de ſel-marin qui s'élevent de l'Océan, & ſurtout aux forêts immenſes dont ce continent eſt ſurchargé, & qui offrent aux feux du ſoleil une barriere éternelle (*).

L'HOMME SEUL.

(*) Rien ne conſtate mieux cette obſervation que l'hiſtoire de Ceylan : ceux des inſulaires qui habitent les plages découvertes ont le teint couleur de cuivre

PARTIE II.

Ce qui démontre encore d'une maniere ſenſible que l'homme ne ſe noircit qu'au ſoleil, c'eſt que les Européens tranſplantés ſous la ligne y voient, à la longue, leur teint paſſer par toutes les nuances qui ſéparent le blanc parfait du noir d'ébene, ſur-tout quand ils adoptent la maniere de vivre & la nudité abſolue des indigenes : s'il en faut croire le phyſicien qui nous a donné l'hiſtoire de l'Afrique-Françoiſe, la poſtérité des conquérans Portugais qui y deſcendirent au milieu du quinzieme ſiecle, eſt devenue parfaitement ſemblable aux negres par la laine de la tête, la couleur de la peau & la ſtupidité.

jaune, tandis que les Bedas qui habitent les forêts & qui ſont probablement indigenes, puiſque de tems immémorial ils parlent la langue du royaume de Candy, ſont d'une blancheur égale à celle des Suédois ; — l'expérience, dit à ce ſujet l'ingénieux auteur des *Recherches philoſophiques ſur les Américains*, démontre que les pays à bois doivent être plus froids que les lieux découverts ; les grands arbres attirent les nuages, recelent l'humidité dans leurs feuilles & font de leurs rameaux autant de ventilateurs qui agitent la moyenne région de l'air. — *Recherch. philoſ.* tome I, ſeconde partie, ſect. I.

L'HOMME SEUL.

Mandeſlo croyoit qu'il ne falloit aux Européens pour devenir negres, que trois générations ſuivies ſous la ligne équinoxiale ; mais ce voyageur n'étoit pas aſſez philoſophe pour tenter de pareils calculs ; un Italien ne peut adopter que par degrés les mœurs ſauvages d'un Caffre ou d'un Jalofe ; le ſoleil le tueroit avant de l'avoir noirci.

Je ne doute pas auſſi que la poſtérité d'un negre d'Angola tranſportée au Nord de l'Europe, n'acquît à la fin la blancheur héréditaire des Polonois & des Danois ; mais quand Buffon a écrit que cette métamorphoſe pourroit ſe faire à la huitieme génération (*), il en a encore trop précipité l'époque ; il eſt certain qu'après vingt-deux générations paſſées en Eſpagne, les Maures en ſortirent auſſi baſanés qu'ils y étoient entrés, & cependant l'action du froid ſur des corps Ethyopiens eſt infiniment plus ſenſible que celle d'un ſoleil ardent ſur le teint d'un Suédois ou d'une Angloiſe.

(*) *Hiſt. natur.* édit. complete in-12, tome VI, p. 325.

PARTIE II.

Une longue ſérie de filiations ſous le ciel de la zone torride ſemble amalgamer l'éthiops animal avec toute la ſubſtance du corps humain.

Entre l'épiderme & la peau, Malpighi découvrit le premier une ſubſtance gélatineuſe, connue ſous le nom de réſeau muſqueux, & qui ſemble le principe de la couleur dans l'eſpece humaine: or, ſuivant les expériences de Meckel, les meilleures que nous aient fourni juſqu'à ce moment la phyſiologie (*), cette membrane eſt noire dans un Africain & ne peut être ſéparée de l'épiderme que par la voie de la macération ou de la putréfaction; pour l'épiderme qui eſt blanc chez nous, il eſt cendré chez les negres (**): les poils qui percent le réſeau & ſon enveloppe, ne peuvent traverſer un milieu trop denſe ſans s'entortiller;

(*) Voyez ſes *Recherches anatomiques ſur la nature de l'épiderme & du réſeau malpighien*, & les *Mémoires de l'académie royale de Pruſſe*, tome IX, année 1753.

(**) Littre le ſoupçonnoit blanc, mais il l'eſt ſi peu que mis dans l'eſprit de nitre il conſerve encore ſa couleur cendrée.

& voilà pourquoi nous avons des cheveux, tandis que le Nubien n'a que de la laine friſée ſur la tête. L'HOMME SEUL.

Ce ne ſont pas là les ſeules différences qui caractériſent la ſtructure intérieure d'un negre; Meckel, en diſſéquant un Nubien, trouva ſa ſubſtance médullaire bleuâtre, & ce fait que le célebre Le Cat avoit deviné quatorze ans auparavant (*), fut dans la ſuite confirmé chez ce phyſiologiſte par de nouvelles expériences (**).

Le ſang même d'un Africain differe du nôtre; ſon rouge eſt infiniment plus foncé, & au lieu de teindre le linge dans ſa couleur apparente, il le noircit (†).

Enfin, ce fluide qui teint la moëlle du cerveau, qui change la couleur primitive du ſang, & qui tranſude des mamelons de la peau pour

(*) *Voyez* ſon Traité *des Sens.*

(**) *Voy.* ſon Traité *de la nature de la peau humaine.*

(†) *Voyez* Nouveau mémoire de Meckel, dans les *Mémoires de l'académie royale de Pruſſe*, tome XIII, année 1757.

PARTIE II.

former le réſeau de Malpighi, influe juſques ſur la liqueur ſpermatique des negres, & peut ſeul ſervir de clef au phénomene de la génération des mulâtres.

La dégradation la plus fatale que le climat produiſe dans les negres, regarde la foibleſſe de leur intelligence.

Le ſoleil, qui dans nos régions tempérées vivifie la machine humaine, donne du reſſort aux organes & de l'énergie au caractere, dans la zone torride eſt le fléau du genre humain, & le tombeau de la nature.

L'air embraſé qu'un Africain reſpire ſans ceſſe, a bientôt vicié en lui le faiſceau des fibres ſenſibles, fait évaporer la partie balſamique du ſang, & en oblitérant l'organe de la mémoire, préparé les voies à cette inertie de l'eſprit qui differe ſi peu de la ſtupidité.

Au reſte, les Européens qui ont des raiſons d'intérêt d'humilier les negres, ont toujours chargé le tableau de leur dégradation. Dans le fameux procès que les Africains eſclaves

viennent d'intenter, au parlement d'Angleterre, contre leurs maîtres, un Sénégallois a envoyé l'écrit ſuivant, que j'ai traduit de la langue africaine, & qui ſervira un jour de mémoire, quand un philoſophe entreprendra l'hiſtoire de l'eſprit humain. L'HOMME SEUL.

« La nature de la cauſe que je vais plaider » m'annonce que j'ai affaire au plus reſpectable » des parlemens de l'Europe : s'il y avoit ſur » ce globe des intelligences ſupérieures, il » auroit fallu les établir arbitres entre les blancs » & les noirs ; mais puiſque nos juges ne peuvent être que les Européens qui nous ont ſubjugués, c'eſt du moins une conſolation pour » nous, de nous défendre devant les repréſentans du peuple le plus libre de la terre : » nous nous flattons que les inſulaires, qui ont » enchaîné leurs rois pour être citoyens, » enchaîneront nos tyrans pour être hommes.

» O Anglois ! vous êtes des êtres ſenſibles, » & le tableau de nos malheurs pourra vous » émouvoir !

PARTIE II.

» En Afrique on vient nous enlever à notre » patrie comme ſi nous étions les ennemis-nés » du genre humain ; & lorſqu'on voit peu » de ſûreté dans la violence, on tente notre » cupidité par l'appas de ces bagatelles fri- » voles dont notre vanité nous a fait des » beſoins ; on expoſe alors un roi timide & » féroce, à changer ſes ſujets contre de vils » inſtrumens du luxe, & un fils dénaturé à » vendre ſon pere pour du fer, des miroirs » & des coquillages.

» En Aſie on nous mutile, pour nous mettre » impunément à la tête des ſerrails.

» C'eſt de l'Europe que partent les édits » qui attaquent notre indépendance, les livres » où l'on met notre ſenſibilité en problême, » & les vaiſſeaux chargés de brigands policés » qui vont trafiquer de notre ſang dans les » deux mondes.

» L'Amérique eſt le principal théatre de » notre opprobre & de nos malheurs ; les uns » nous condamnent aux travaux des mines ;

» là, enſevelis dans une nuit éternelle, attaqués
» dans le fluide nerveux par les vapeurs
» arſénicales qui s'exhalent de nos vaſtes
» cachots, nous mourons avant l'âge, pour
» fournir un aliment à la cupidité, toujours
» renaiſſante, d'un maître que nous ne pouvons
» plus enrichir.

L'HOMME SEUL.

» Les autres nous condamnent à mettre en
» valeur le ſucre, l'indigo & la cochenille;
» nous travaillons alors en qualité de bêtes de
» ſomme, ſous le prétexte qu'elles manquent
» au Nouveau-Monde; ſi nous ne réuſſiſſons
» pas, on nous maltraite; ſi nous réuſſiſſons,
» nous n'avons que l'affreuſe perſpective de
» voir tripler nos travaux.

» Autrefois le plus léger délit étoit ſuivi du
» gibet: nos maîtres étoient des dieux impi-
» toyables, qu'on ne pouvoit offenſer ſans
» mériter de mourir.

» L'intérêt depuis a éclairé les Européens:
» ils ſe ſont apperçus qu'en maſſacrant des
» negres, ils recueilloient bien moins de ſucre

PARTIE II.

» & d'indigo ; alors ils ont ſubſtitué à la mort » ces ſupplices longs & douloureux qui la font » deſirer.

» A la moindre négligence, on nous fait » frapper avec des courroies armées de » pointes de fer, qui enlevent notre chair par » lanieres ; & quand l'exécuteur ceſſe le ſup- » plice, ſous prétexte de guérir nos bleſſures, » on y applique ce piment corroſif qui le » renouvelle.

» Si nous tentons de nous dérober par la » fuite aux horreurs de notre deſtinée, on » nous coupe le nerf d'une jambe ; & graces » à cette mutilation, on nous enchaîne au » ſol qui doit être à jamais le témoin de notre » opprobre & de nos douleurs.

» On nous envie juſqu'à la douceur cruelle » de mourir. Nous ſavons de tems immé- » morial plier notre langue, de maniere qu'elle » ferme le canal de la reſpiration, & nous » ſouſtraire par-là, ſoit à la ſervitude des » hommes, ſoit à celle des choſes ; mais l'in-

» duſtrie féroce de nos maîtres nous rend » inutile ce ſecret héréditaire ; & on nous » dérobe au ſuicide, non pour nous épargner » des crimes, mais pour avoir le pouvoir d'en » faire contre nous.

L'HOMME SEUL.

» Vos hiſtoriens ont calculé que dans l'eſpace » de deux ſiecles & demi, dix millions de » negres avoient été tranſportés en Amérique, » & ces dix millions d'hommes ont été égale- » ment perdus pour l'Afrique & pour le Nou- » veau-Monde.

» O Anglois ! je n'ai encore attaqué que » votre ſenſibilité ; je vais maintenant éclairer » votre raiſon : on dit que Locke, Boling- » broke & Shaftesbury, ont fait de vous un » peuple penſant : j'aime à me flatter que la » ſupériorité de votre intelligence ne vous » fera pas oublier que nous l'avons auſſi en » partage.

» S'il exiſte un droit naturel, l'homme n'eſt » fondé à perſécuter ou à détruire que les » êtres malfaiſans, les inſectes, les bêtes

PARTIE II.

» féroces, les fanatiques, les conquérans & » les aſſaſſins.

» Mais quel mal pouvons-nous faire aux » hommes dans les déſerts brûlans de la zone » torride, ſans beſoins, ſans ambition, ſans » induſtrie, & n'ayant pour nous défendre » contre le tonnerre des brigands de l'Eu- » rope, que les armes de la nature ?

» Votre droit ſur nous viendroit-il de ce » que nous ſommes noirs & que vous êtes » blancs, de ce que vous avez des cheveux » & que nous n'avons que de la laine friſée » ſur la tête ?

» Mais ſi une organiſation plus parfaite ſuf- » fiſoit pour légitimer votre tyrannie, que » n'allez-vous auſſi donner des fers aux Kal- » mouks, ces ſinges de l'eſpece humaine, » aux nains de la Laponie & aux Albinos, » qui ne ſont peut-être que des negres dégé- » nérés ?

» D'un autre côté, ce principe ne conduit- » il pas à vous donner un jour des maîtres ?

» Si jamais votre droit des gens parvient juſ-
» qu'aux géans des Terres Magellaniques, L'HOMME SEUL.
» qu'oppoſerez-vous à leurs prétentions ſur la
» monarchie univerſelle ? La nature eſt-elle
» moins bleſſée par la tyrannie que les negres
» éprouvent des Européens, que par celle que
» les Européens éprouveroient des Patagons ?

» Vos Grotius & vos Puffendorff font déri-
» ver votre droit ſur nous, de ce que nos
» peres ſe ſont vendus aux vôtres : ce ſophiſme,
» bon peut-être pour les petits princes d'Italie
» qu'a pervertis Machiavel, paroîtra foible,
» ſans doute, au peuple-roi de la Grande-
» Bretagne.

» Par quel abſurde délire de l'eſprit humain
» s'eſt-on imaginé qu'un homme libre pouvoit
» ſe vendre ? Quel ſeroit le prix d'un pareil
» ſacrifice ? tous les tréſors du maître, fût-il
» aſſis ſur le trône de l'Indoſtan, pourroient-
» ils dédommager l'eſclave de l'abandon du
» plus beau privilege de l'eſpece humaine ? On
» ne peut pas plus vendre ſa liberté que ſa vie.

PARTIE II.

» Si un citoyen ne peut engager ſa propre » liberté, comment vendroit-il celle de ſa » poſtérité qui eſt encore à naître? S'il y avoit » ſur ce globe un génie du mal, qui balançât » le pouvoir du Dieu du bien, croyez-vous » qu'il réuſſiroit mieux à mettre la ſcélérateſſe » en ſyſtême? Quoi! parce que des brigands, » il y a trois ſiecles, donnerent quelques » livres de tabac à un Africain, je traînerois » dans l'opprobre une vie malheureuſe! Parce » que mes ancêtres furent abſurdes, je naîtrois » eſclave!

» Il y a dans votre Europe un jéſuite, » nommé Charlevoix, qui a écrit dans un » roman intitulé, *Hiſtoire de Saint-Do-* » *mingue*, que tous les negres de la Guinée » naiſſoient ſtupides; que la plupart ne ſavoient » pas compter au-delà de trois, & que le » défaut d'organiſation légitimoit votre droit » ſur nos perſonnes: ce Charlevoix calomnie » notre intelligence pour juſtifier les attentats » des Européens contre nous; il reſſemble à

Vaſco

» Vaſco Nunnez, qui commença par faire
» déchirer par ſes chiens le roi de Quarequa
» & tous les Indiens de ſa ſuite, & qui ſe juſ-
» tifia enſuite au tribunal de Charles-Quint en
» diſant qu'ils étoient Sodomites.

L'HOMME SEUL.

» Sans doute que ceux d'entre nous qui
» reſpirent toute leur vie l'air embraſé de la
» zone torride, voient de bonne heure leurs
» organes qui ſe flétriſſent & le principe de
» leur vie qui s'évapore; mais le peu d'intelli-
» gence qui nous reſte ſuffit alors à nos beſoins,
» & je ne vois pas pourquoi les hommes du
» Nord puniroient ceux du Midi de ce que la
» nature les a condamnés à végéter.

» Au reſte, les negres qu'un Européen
» impitoyable condamne à l'eſclavage dans les
» régions tempérées, ſont preſque auſſi in-
» telligens que leurs maîtres; quand on leur
» donne des talens ils s'y perfectionnent plus tôt
» que les blancs, & leur tête fait valoir une
» habitation ruinée plus que les mains des
» Créoles & leur induſtrie.

PARTIE II.

» Il eſt vrai que les negres ne font point » de livres philoſophiques comme les citoyens » oiſifs de votre Grande-Bretagne ; mais » rendez-leur la liberté & donnez-leur pour » inſtituteurs des Locke & des Newton, & » vous verrez plus d'un Africain dans vos » académies.

» Je me trompe : le premier livre que feroit » un negre ſeroit un manifeſte pour la liberté » contre ſes tyrans ; mais il ne feroit point » entendre impunément la voix importune de » la vérité ; on brûleroit ſon livre dans toutes » les capitales de l'Europe, pour s'épargner la » peine d'y répondre.

» Je parle toujours avec la fierté de l'inno- » cence opprimée, c'eſt que je vous eſtime : un » pareil langage fait bien moins d'honneur en- » core au malheureux qui le tient, qu'à l'homme » puiſſant qui a le courage de l'entendre.

» O Anglois ! le grand procès des negres » que vous allez juger eſt bien plus important » que celui des rois, plaidé, il y a un ſiecle,

» par le parlement parricide de Cromwel; » c'eſt la ſeconde cauſe vraiment digne de » mémoire qui ait encore occupé les annales » des nations ; car la premiere eſt celle du » Nouveau-Monde contre l'Europe, agitée » par Barthelemi de las Caſas au tribunal de » Charles-Quint.

L'HOMME SEUL.

» Si les negres la gagnent, vous aurez eu la » gloire d'avoir fermé une des grandes plaies » qui ait encore été faite au genre humain.

» Si nous avons le malheur de ſuccomber, » nous vous remercierons encore de nous » avoir permis de vous éclairer : cette dé- » fenſe eſt un monument que vous n'aurez » pas la barbarie d'anéantir; elle dépoſera, » dans la ſuite des âges, contre votre pro- » cédure criminelle; & ſi vous vous contentez » d'adoucir le poids de nos chaînes, je me » flatte qu'elles ſeront totalement briſées par » votre poſtérité. »

ARTICLE II.

DES ALBINOS.

PARTIE II.

PAR une étrange contradiction de l'eſprit humain, tandis que dans trois parties du monde on chargeoit les negres de chaînes & d'opprobres, on faiſoit des divinités des Albinos, eſpeces d'êtres intelligens très-inférieurs aux negres, & qui forment probablement un des derniers anneaux dans la grande chaîne des variétés de l'eſpece humaine.

Cet ouvrage eſt conſacré à la vérité; & ma plume, ennemie du deſpotiſme & de la ſuperſtition, doit réclamer à-la-fois contre la férocité qui dégrade les negres & contre la crédulité qui donne aux Albinos les honneurs de l'apothéoſe.

L'Albinos qu'on nomme en Afrique *Dondos*, dans les Indes orientales *Kakerlaque*, & au Nouveau-Monde *Œil de lune* (*), eſt une

(*) Le nom vulgaire de Negre-blanc ne lui convient

eſpece de ſinge de couleur blaffarde, qui a la taille du Lapon, la peau des lépreux & les yeux du hibou : condamné par la ſtructure de ſon organe obtique à fuir la lumiere, il regarde avec horreur le ſoleil & le ſpectacle de la nature ; s'endort le jour, diſpute la nuit quelques vils alimens aux bêtes féroces, qu'il n'égale ni en adreſſe ni en courage, & termine à trente ans ſa malheureuſe carriere ſans avoir vécu.

L'HOMME SEUL.

Rien n'égale la ſtupidité de l'Albinos ; tout ce qui n'eſt pas renfermé dans le cercle étroit de ſes beſoins, échappe à ſon intelligence : on n'a jamais pu lui faire expliquer de quelle couleur il voit les objets, ou ſeulement s'il a deux axes de viſion. Ce negre que nous ne regardons qu'avec l'œil du dédain, eſt à l'égard de l'Albinos ce que ſeroit à côté de lui-même un Newton ou un Monteſquieu.

---

en aucune ſorte ; car il ne tient en rien du negre, & ſon teint ne reſſemble à celui du blanc que quand ce dernier eſt mort. --- Je remarque que c'eſt toujours le peuple qui donne des noms à l'être qu'il ne connoît pas, & le philoſophe qui le connoît a la foibleſſe de les adopter.

PARTIE II.

On a toujours été fort embarraſſé à expliquer l'origine de cet être ſi ſinguliérement organiſé. Waffer ſe trouvant à Panama, il y a environ un ſiecle, demanda à quelques ſauvages, ce qu'ils penſoient de ce phénomene; ils répondirent unanimement, que ces générations bizarres étoient l'effet de l'imagination d'une mere, quand elle regardoit la pleine lune dans ſa groſſeſſe : le bon voyageur le crut, & après lui quelques jéſuites des miſſions, & après ces jéſuites, l'inquiſition; & après l'inquiſition, perſonne.

Je me trompe : Le Cat, un des plus grands phyſiologiſtes de l'Europe, s'eſt rencontré, de nos jours, avec les ſauvages de Panama dans l'explication de la naiſſance de l'Albinos; il a prétendu que l'imagination avoit aſſez d'activité dans une femme, pour former à ſon gré l'embryon qu'elle porte, pour donner un enfant negre à un pere blanc; un Albinos à un Pariſien & le Bébé du roi Staniſlas à un Patagon.

L'HOMME SEUL.

Des naturaliſtes qui n'avoient pas acquis, comme Le Cat, par d'heureuſes découvertes le droit d'écrire de grandes abſurdités, ont ſoutenu que les Albinos, auſſi anciens que le monde & cachant ſous une enveloppe groſſiere un germe d'intelligence extraordinaire que la nature ſauroit développer, étoient prédeſtinés à exterminer un jour les habitans des deux continens, & à établir ſur ce globe la république de Platon.

Maupertuis, qui n'étoit pas ſi prophete que ces naturaliſtes, quoiqu'il eût appris aux hommes le ſecret de le devenir en s'exaltant, croit tout ſimplement que la naiſſance de l'Albinos eſt l'effet d'une maladie héréditaire. Dumas, l'ancien gouverneur de Pondychéri, le penſoit auſſi. Buffon a embraſſé cette opinion dans ſon hiſtoire naturelle ; & l'ingénieux auteur des *Recherches philoſophiques*, a conſacré un article de ſon ouvrage à étayer ce ſyſtême : s'il en faut croire ce dernier, les réſervoirs générateurs d'un Africain renfer-

PARTIE II.

ment un levain vénéneux qui agit ſur le fœtus, altere ſon fluide nerveux & intervertit l'ordre de la nature, en donnant à un negre qui voit bien, un enfant blaffard qui n'a que des yeux de hibou.

Malheureuſement nous n'avons pas aſſez de données pour réſoudre un pareil problême.

Il n'eſt point démontré que les Albinos qui ſont parvenus à notre connoiſſance ſoient par leur pere & par leur mere de race africaine : celui de Surinam, ſuivant Fontenelle (*), étoit fils d'un negre-blanc ; celui de Carthagene, né en 1738, & que le marquis de Villa Hermoſa conduiſit en Eſpagne, ne connoiſſoit pas ſon pere. Quant à cette négreſſe du Journal Encyclopédique (**), qui de huit enfans qu'elle mit au monde, en fit quatre noirs, deux mulâtres & deux Albinos ; en ſuppoſant la réalité du fait, je ne ſaurois croire, ſur la parole de la mere, qu'elle n'ait jamais enfreint

(*) *Hiſtoire de l'Académie des ſciences*, année 1714.

(**) Année 1760, troiſieme partie.

la fidélité conjugale : il faut mettre ce conte avec celui de cette Françoiſe qui, pendant que ſon mari étoit dans le Nouveau-Monde, prétendit avoir engendré par l'intervention du Zéphyr, & à qui le parlement de Grenoble donna cependant un certificat d'honnête femme. L'HOMME SEUL.

L'Albinos eſt ſi peu néceſſairement d'origine africaine, que l'Encyclopédie s'eſt cru fondée à le faire métis d'une femme ordinaire & d'un orang-outang : il eſt vrai que cette conjecture eſt une idée vague & je ſuis loin de réfuter un paradoxe par un autre paradoxe.

Ce qui ruine, à mon gré, beaucoup plus ſûrement l'hypotheſe que l'Albinos eſt un negre dégénéré, c'eſt qu'il ne ſe trouve pas ſeulement à Loango, à Angola & ſur les côtes du Sénégal, mais encore dans les isles de la mer du Sud (*), dans des régions de l'Aſie, où il n'y a que des hommes bronzés & olivâtres, & au Darien dans le Nouveau-Monde, où

(*) Voyage de Banks & de Solander, édition in-8, tome IV, page 130.

PARTIE II.

il n'y a jamais eu de negres indigenes (*). Si l'organiſation bizarre d'un Albinos étoit l'effet d'une maladie africaine, il ſeroit preſque impoſſible qu'elle fût héréditaire : or Waffer aſſure que les Albinos du Darien propagent entr'eux : après les informations les plus exactes que j'ai pu faire par des officiers de notre compagnie des Indes, qui ont paſſé pluſieurs années à l'Isle-de-France, j'ai appris auſſi qu'il y en avoit une grande peuplade au centre de Madagaſcar ; fiers de leur dégénération, ces Albinos croiroient ſe dégrader en s'uniſſant avec les autres inſulaires ; & de tems immémorial ils ſe tranſmettent de pere en fils leur teint de cadavre, leurs yeux de hibou & leur ſtupidité.

Il eſt impoſſible, peut-être faute de mémoires, de prononcer ſur ce phénomene de

(*) Et qu'on ne diſe pas que les Albinos du Darien deſcendent des negres tranſportés d'Afrique. Cortès en vit en deſcendant au Nouveau-Monde, & il en parle dans ſes lettres à Charles-Quint. Elles ſe trouvent en latin dans la collection de Hervagio.

l'hiſtoire naturelle : mais s'il ne s'agiſſoit que d'oppoſer des conjectures à d'autres conjectures, j'aimerois beaucoup mieux croire que l'Albinos forme une race diſtincte, & une variété conſtante dans l'eſpece humaine : j'ai tant appris par les erreurs des écrivains & par les miennes à me défier de notre entendement, que j'aime encore mieux douter de la ſagacité des naturaliſtes que du pouvoir de la nature.

L'HOMME SEUL.

Un fait ſur lequel il n'y a point de partage, c'eſt la vénération qu'on a eu de tout tems pour ces malheureux avortons du genre humain ; Montézuma, dans le Nouveau-Monde, en entretenoit trois ou quatre dans ſa cour par magnificence : s'il en faut croire le voyage de Bruyn (*), le roi de Bantam a des Albinos femelles parmi ſes concubines ; & à Loango ce ſont eux qui font la priere devant le roi : le ſouverain & le peuple penſent que ſi on ne ſe ſervoit pas de l'organe de ces pontifes imbé-

(*) Edit. in-fol. Amſterdam, de 1714, page 180.

PARTIE II.

cilles, les vœux de la nation ne parviendroient jamais juſqu'à la Divinité.

Voilà donc trois parties du monde où l'on s'eſt réuni à placer preſqu'au haut de l'échelle des êtres, des demi-hommes, qu'on ſeroit tenté de prendre pour des ébauches ſorties par haſard de l'attelier de la nature.

Si ce délire des peuples étoit raiſonné, on pourroit l'attribuer à la vanité; en mettant ainſi au grand jour les défauts d'un être mal organiſé, on fait reſſortir davantage la beauté de ſon organiſation; une Géorgienne des ſerrails Aſiatiques, paroît bien plus Géorgienne auprès des eunuques noirs qui la ſervent, qu'auprès de ſes rivales.

Faudroit-il attribuer le culte qu'on rend à l'Albinos, à ſa ſtupidité profonde, qui lui ôte le pouvoir de nuire? comme ſi par un effet de la dépravation générale, l'homme ne pouvant plus être reſpectable par le bien qu'il fait, le devenoit par le mal qu'il ne fait pas.

J'aimerois mieux croire que cette ſorte

d'apothéoſe vient de la ſuperſtition des peuples, qui en tout tems ſe ſont perſuadés que plus on approchoit de la démence ou de la ſtupidité, plus on étoit propre à entrer en commerce avec la Divinité : voilà pourquoi la prêtreſſe de Delphes ne rendoit ſes oracles qu'en tombant dans le délire, ou du moins en le feignant : voilà pourquoi nos modernes Crétins, ſi fameux par leur ſurdité, leurs goëtres & leur imbécillité, ſont regardés comme des anges dans le Valais : voilà auſſi pourquoi les enthouſiaſtes de Mahomet canoniſent de leur vivant les malheureux qui tombent en épilepſie.

L'HOMME SEUL.

Faiſons-nous des idées d'ordre, qui ne deviennent point arbitraires ; rangeons les êtres à leur place, & ne mêlons ni les negres parmi les ſcélérats que la ſociété doit punir, ni l'Albinos imbécille parmi les intelligences ſupérieures qu'elle doit invoquer.

ARTICLE III.

DES GÉANS.

PARTIE II.

DEPUIS la fameuſe diſſertation d'Hans-Sloane (*) contre l'exiſtence des géans, tous les écrivains qui ſans être phyſiciens ſe ſont dit philoſophes, ont abandonné au peuple ſes idées ſur les coloſſes de l'eſpece humaine; & ne voyant qu'eux dans l'univers, ils ont oſé circonſcrire la nature dans les limites de leur petite taille & de leur petit entendement.

Je voudrois bien ſavoir par quelle bizarrerie un ſavant de l'Europe, parce qu'il ne voit de ſon cabinet que des hommes de ſa taille, ſuppoſeroit qu'il ne peut y en avoir de plus grands dans le reſte de l'ancien monde, dans le nouveau & dans le continent Auſtral; par la même raiſon, il devroit nier qu'il y a des peuples noirs, rouges & olivâtres; il devroit

(*) Elle fut donnée le 10 décembre 1727, & on la trouve dans les *Mémoires de l'Acad. royale des ſciences.*

ranger dans la classe des Sphinx, des Phénix & des Griffons le Kakerlaque avec ses yeux de hibou, le Ceylanois avec ses grosses jambes, le negre de Manille avec sa queue, & la femme Hottentote avec le chaste tablier que lui a donné la nature. L'HOMME SEUL.

Il me semble que puisque la taille ordinaire de l'homme peut se rétrécir dans quelques individus, elle peut aussi s'élever dans d'autres: Goliath n'est pas plus un monstre que le Bébé de Staniſlas, & la même main qui a organisé des nains dans la baye d'Hudson, peut former des géans dans la terre des Patagons.

On a regardé comme un visionnaire cet abbé de Tilladet qui lut le siecle dernier à l'académie des belles-lettres un mémoire où il tâchoit de prouver qu'Adam & tous les patriarches avoient été des géans (*): il eut tort, sans doute, de faire intervenir la Génese dans des dissertations d'histoire naturelle; mais son

(*) *Voyez* l'Extrait de cette dissertation, édit. in-12, tome I de l'Hist. page 160.

PARTIE II.

ſyſtême eſt peut-être le ſeul où l'on puiſſe expliquer l'ancienne tradition de la longue vie des peres du genre humain : il a pour baſe ce grand principe, que la nature jeune encore devoit être bien plus féconde qu'elle ne l'eſt aujourd'hui, où elle ſemble pencher vers ſa décrépitude ; & quelque bizarre qu'il paroiſſe à ceux qui l'ont jugé avant de l'avoir approfondi, il ſera toujours plus aiſé de le tourner en ridicule que de le réfuter. Les critiques de l'abbé Tilladet n'avoient pas lu le Thalmud : s'il en faut croire les rabbins qui ont écrit cette nouvelle apocalypſe, Adam fut créé ſi grand que ſa tête touchoit au firmament ; les anges à ſa vue murmurerent ; ils repréſenterent à Dieu qu'il y auroit deux êtres ſuprêmes, un au ciel & un autre ſur la terre : le Prométhée des Hébreux vit alors ſa faute & la répara : il appuya ſa main ſur la tête d'Adam & réduiſit le coloſſe à une taille de mille coudées. — Le Thalmud ne dit rien ſur la grandeur d'Eve ni ſur les proportions du lit nuptial.

Sans

Sans nous arrêter davantage à ces rêveries rabbiniques, obſervons que la diſproportion dans la taille des individus, ne forme point une exception de la nature pour l'eſpece humaine : le même phénomene exiſte dans quelques claſſes animales ; certainement il y a parmi les ſinges plus de différence entre le ſapajou & l'orang-outang, qu'il n'y en a parmi les hommes, entre un nain de la Laponie & un Patagon. L'HOMME SEUL.

Si du regne animal je deſcends au végétal, je trouve encore des nains à côté des coloſſes ; le riccin qui chez nous n'eſt qu'une plante, eſt un arbre dans l'Afrique. Quel rapport y a-t-il entre nos Méleſes d'environ quarante pieds de hauteur & celui que Tibere fit apporter dans Rome, & qui en avoit deux cents vingt (*) ? Mettrons-nous nos platanes

(*) C'eſt Pline le naturaliſte qui nous a tranſmis ce fait, le texte eſt curieux : — *Ampliſſima arborum ad hoc ævi exiſtimatur Romæ viſa, quam propter miraculum Tiberius Cæſar in Ponte Naumachiario expoſuerat. . . Fuit autem trabs è larice longa pedes centum*

PARTIE II.

en parallele avec celui dont parle Pline, qui avoit quatre-vingt pieds de diametre, & dans la cavité duquel un magiſtrat de Rome ſoupa & coucha avec vingt-deux perſonnes (*) !

Les phyſiciens qui oppoſent aux faits des calculs, prétendent qu'un homme de huit pieds eſt impoſſible, parce qu'il auroit un volume de corps quatre fois plus conſidérable que le nôtre; mais on a trouvé des prodiges de ce genre, même parmi les hommes de taille ordinaire : toute l'Europe a entendu parler de cet Anglois, mort en 1754 dans la province d'Eſſex, qui n'ayant que cinq pieds neuf pouces & demi de haut, avoit une circonférence de

---

viginti bipedali craſſitudine æqualis, quo intelligebatur vix credibilis reliqua altitudo faſtigium ad cacumen æſtimantibus : fuit memoriâ noſtrâ & in porticibus ſeptorum à M. Agrippa relicta æquè miraculi cauſa quæ delibitorio ſuperfuerat viginti pedibus brevior ſeſquipedali craſſitudine. — Plin. lib. XVI, cap. 40.

(*) *Platanus..... domicilii modo cava, octoginta pedum ſpecu.... Tam digna miraculo ut Lucinius Mutianus ter conſul prodendum etiam poſteris putarit epulatum intra eam ſe cum duodeviceſimo comite.... & in eadem cubuiſſe. — Ib. lib. XVI, cap. 1.*

six pieds onze pouces, & pesoit le jour de son décès six cents seize livres (*) : donnez à ce corps la taille du plus haut des gardes du roi de Prusse, & voilà un Patagon. L'HOMME SEUL.

Des faits, pour le peuple des naturalistes, valent encore mieux que des raisons, & j'en ai rassemblé un petit nombre, pour les opposer au scepticisme des anti-philosophes.

Je ne parlerai point de ces géans dont les anges, au rapport de Joseph, rendirent meres les filles de Caïn, parce qu'une intelligence du ciel ne fait pas plus de colosses avec les filles de la terre, que Deucalion avec des pierres ne faisoit des hommes.

Je passe encore sous silence l'histoire de cet Hercule, à qui les mythologistes donnent sept

(*) Ce géant, par le volume de son corps, s'appelloit M. Bright; à l'âge de douze ans il pesoit déjà cent quarante-quatre livres, & à dix-neuf trois cents trente-six: il tenoit de son pere son embonpoint, & il semble l'avoir transmis aux cinq enfans qui composent sa postérité. --- Voilà donc une taille énorme héréditaire, comme la queue des negres de Manille, le tablier des Hottentotes & le Sexdigitisme.

PARTIE II.

pieds, & qui mangeoit un bœuf à ſon repas; parce que des contes de la mythologie peuvent bien fournir des images à un poëte, mais non des autorités à un philoſophe.

Rome dans ſa décadence a eu un empereur qui avoit huit pieds & demi de haut (*); c'eſt ce féroce Maximin, l'aſſaſſin d'Alexandre Sévere, qui réunit l'ame de Néron au corps de Polyphême, & dont le nom ſeroit devenu bien plus odieux encore que celui du meurtrier d'Agrippine, s'il avoit régné auſſi long-tems que lui.

En 1613 on voyoit à Bâle, pour de l'argent, un jeune homme de vingt-deux ans,

(*) S'il en faut croire Capitolin, *Vit. Maximien.* 1 & 7, ſa vigueur répondoit à ſa taille coloſſale; avec ſa main il réduiſoit en poudre des pierres de tuf; il atteignoit à la courſe un cheval courant au grand galop; il mangeoit à ſon ordinaire quarante livres de viande & buvoit à ſon repas une amphore de vin, qui contient environ vingt-huit de nos bouteilles. --- Ce tyran, fier de tous ces avantages de la nature, ne craignoit rien; un comédien oſa lui dire en plein théatre :

Cave multos, ſi ſingulos non times.

& en effet, ſes ſoldats ſe réunirent & l'aſſaſſinerent.

nommé Jacob Damman, qui avoit huit pieds de hauteur, & dont le corps n'avoit point encore pris tout ſon accroiſſement (*). L'HOMME SEUL.

Kaitland, ce géant de ſept pieds & demi, que le roi de Pruſſe avoit enrôlé parmi ſes gardes, a été vu d'une partie de l'Allemagne (**).

En 1756 on en conduiſit un autre à Paris, qui fut meſuré par les phyſiciens, & qui ſe trouva avoir ſept pieds cinq pouces & ſix lignes de hauteur.

Un peuple entier s'eſt trouvé avoir une taille de ſept pieds; ce ſont les inſulaires de Guam, une des Mariannes. Dampier, qui ne paſſe pas pour crédule l'atteſta (†); Cowley le confirma dans ſon voyage autour du monde; & Buffon, qui a peſé l'autorité de ces écrivains, les cite dans ſon hiſtoire naturelle ſans les contredire (¶).

(*) Ce fait eſt rapporté par Platerus, & cité *Anecdote de médecine*, tome I, page 307.

(**) Œuvres du comte Algarotti, tome V, page 191.

(†) Tome I, page 378.

(¶) Petite édit. complete in-12, tome VI, p. 159.

PARTIE II.

Il exiſte encore, vers le détroit de Magellan, une nation d'une taille giganteſque, qui contente, du moins dans ces derniers tems, des déſerts qu'elle habite, ne cherche point à donner des chaînes aux indigenes du Nouveau-Monde, ni même à ſes tyrans.

Comme ce dernier fait offre le témoignage le plus authentique, que la philoſophie puiſſe citer en faveur des géans, je crois qu'il eſt néceſſaire de s'y arrêter.

De tems immémorial les peuples de l'Amérique ſe ſont plaints des violences & des crimes d'une race de Titans qui habitoient le midi de leur continent; Garcilaſſo, qui étoit Péruvien & de la race des Incas, parle ſouvent des terreurs qu'ils donnerent à ſes ancêtres (*). Le portrait qu'il fait de ces hommes terribles n'eſt pas flatté : il n'en eſt pas de même de celui qu'il trace des Eſpagnols, qui anéantirent ſa patrie; mais auſſi les Eſpagnols, après

(*) Voyez ſon *Hiſt. du Pérou*, liv. IX, chap. IX.

avoir enchaîné les corps des Américains, captivoient auſſi leur ame & leur plume.

L'HOMME SEUL.

Ce n'eſt point à des philoſophes à mettre les Titans du Nouveau-Monde au rang de ceux de la Grece; les Patagons n'ont point été chantés par des poëtes; leurs noms ſont inſcrits dans les annales des peuples qu'ils ont opprimés, & non à la tête d'une abſurde mythologie; ce qu'on raconte d'eux peut avoir été exagéré par la terreur, mais n'offre rien d'évidemment abſurde; c'étoit des ſauvages de près de dix pieds de haut, qui vivoient de ce qui auroit fait la ſubſiſtance de cinquante Américains, qui mangeoient de tems en tems des hommes & qui violoient beaucoup de filles: il y a loin de ces Titans Indiens aux Ephialtes, aux Antée & aux Briarée, qui, au rapport d'Ovide, au lieu d'air reſpiroient des flammes; avoient reçu de la nature cent mains, mangeoient des montagnes à leurs déjeûnés, ou bien s'amuſoient à les jeter à la tête de Jupiter.

En 1522, Magellan, dans ſon fameux

voyage autour du monde, vit ces colosses Américains : ils lui parurent avoir dix pieds de haut, & le gosier si large qu'ils y faisoient entrer une fleche de la longueur d'un pied & demi (*).

Environ cinquante ans après, Drake en vit huit sur les côtes de la Patagonie, qui jeterent l'épouvante dans son équipage (**) : ce navigateur célebre échappa à la dent de ces géans, pour se voir manger bientôt après par des crabbes.

En 1592, trois matelots du vaisseau de Cavendish, furent sur le point d'être écrasés par les quartiers de rochers, que leur lança dans la mer un des Polyphêmes du détroit de Magellan (†).

Tous les voyageurs qui dans le seizieme

(*) *Histoire des Indes occidentales* par Wilflicht, & Traduction françoise du *Journal de Pigafetta*, qui rédigea le voyage de Magellan.

(**) Argensola, *Histoire des Moluques*, Liv. III.

(†) *Relation de Knivet*, dans la collection de Purchass, tome IV, liv. VI.

ſiecle parcoururent la mer du ſud, parlerent de l'exiſtence des géans du cercle Antarctique comme d'une vérité reconnue (*). Il eſt vrai que tous ceux qui y naviguerent dans le dix-ſeptieme ſiecle, s'accorderent auſſi à n'y voir que des hommes d'une taille ordinaire; mais cette contradiction apparente diſparoît bientôt à la lumiere de l'examen.

L'HOMME SEUL.

Les géans de la Patagonie ne forment & ne peuvent former qu'une nation très-peu étendue: il eſt probable qu'alarmés par les deſcentes continuelles des Européens, ils ſe ſont retirés de tems en tems dans l'intérieur des terres, aimant mieux affronter les foibles ſarbacanes des Américains, que de lutter avec des étrangers armés du tonnerre.

Alors les navigateurs qui ne virent plus ſur

(*) *Voyez* le récit de Sarmiento, dans l'*Hiſtoire des Moluques* d'Argenſola, liv. III; celui du capitaine Hawkins dans Purchaſs, tome IV, liv. VII; celui de l'amiral Hollandois Olivier de Noort. Ibid. tome I, liv. II; & la traduction du voyage de Sebald de Wert, dans le tome II du *Recueil de la Compagnie des Indes*.

là côte que des ſauvages d'une taille ordinaire, en conclurent qu'elle n'avoit jamais été habitée par des coloſſes; ils raiſonnerent auſſi conſéquemment que ce Suédois, qui n'ayant paſſé qu'un quart-d'heure au Sénégal & n'ayant vu que des François dans notre comptoir, mit ſur ſes tablettes : *Obſervez qu'il n'y a plus de negres en Afrique.*

Les preuves de l'exiſtence des géans Américains renaiſſent en foule au dix-huitième ſiecle : ſans parler ici du capitaine Harrington, de Frezier & de Shelwoort (*), le Commodore Byron, qui en 1764 & 1765 fit le tour du globe, porta cette vérité hiſtorique juſqu'à la démonſtration (**). L'année ſuivante

(*) *Hiſtoire des navigations aux terres Auſtrales* du préſident de Broſſes, tome II, page 329. Voyage de Frezier, page 76, &c.

(**) « Ces hommes giganteſques (dit l'éditeur du » voyage) parurent auſſi étonnés de nos mouſquets » que nous l'étions de leur taille....

» Le Commodore fit aſſeoir ces ſauvages & leur diſ» tribua des colifichets.... Leur grandeur étoit ſi ex» traordinaire, que même aſſis ils étoient preſqu'auſſi

deux François, MM. Duclos & la Giraudais, partis des iſles Malouines pour viſiter le détroit de Magellan, revirent ces géans (*), & confirmerent le récit du chef-d'eſcadre Anglois. Afin de pouſſer le ſcepticiſme dans ſes derniers retranchemens, ils apporterent en France des habits & des armes de ces coloſſes du Nouveau-Monde (**), & il ne reſta plus de reſſources aux écrivains qui s'étoient arrangés pour mettre les Patagons au rang des

L'HOMME SEUL.

» hauts que l'amiral debout.... Leur taille moyenne » parut de huit pieds, & la plus haute de neuf pieds » & plus: (obſervez que le pied d'Angleterre a près » d'un pouce de moins que notre pied de roi); la ſtature » des femmes eſt auſſi étonnante que celle des hommes, » & on remarque dans leurs enfans les mêmes pro- » portions. » *Voyage autour du monde* de Byron, traduction françoiſe, page 73, &c.

Les Patagones careſſerent le Commodore; *mais*, dit l'hiſtorien Anglois, *leurs careſſes furent ſi expreſſives que j'eus beaucoup de peine à m'en débarraſſer.* — Ce trait a été omis dans la traduction.

(*) Voyez *Voyage aux isles Malouines* de dom Pernetti, ſeconde édition, tome II, page 122, tout le chapitre.

(**) On peut les voir dans le cabinet de l'adminiſtrateur des poſtes d'Arboulin.

PARTIE II.

Vampires, que la voie des épigrammes.

Parmi ces Pyrhoniens, celui qui fit le plus de bruit fut l'auteur des *Recherches philoſophiques ſur les Américains* : c'eſt un ſpectacle plaiſant que de le voir paſſer en revue tous les navigateurs qui ont eu l'audace d'écrire une vérité qui le contrarie ; accuſer le chevalier Pigafetta d'être ſans lumieres, parce qu'il étoit ultramontain ; faire de Sarmiento un héros viſionnaire ; prétendre que le rédacteur du voyage de Spilberg prenoit des géans, qui ſautent d'une éminence à une autre, pour des rochers ; & ſuppoſer que le Commodore Byron a été gagné par le miniſtere Anglois, pour débiter des contes de Gargantua, &c. &c. &c. (*). Malheureuſement ce grand principe d'hiſtoire naturelle qu'il y a des géans dans les Terres Magellaniques, faiſoit écrouler par la baſe tout le ſyſtême de notre philoſophe ſur la foibleſſe originelle des indigenes du

(*) Voyez *Recherch. philoſ.* tome I, depuis la page 281 juſqu'à la fin, & ſa *Réponſe à dom Pernetti.*

Nouveau-Monde, & un écrivain n'adopte pas volontiers une vérité qui lui coûteroit le ſacrifice de trois volumes de paradoxes.

L'HOMME SEUL.

A Dieu ne plaiſe, au reſte, qu'en admettant ſur le globe des géans, comme individus & comme corps de nation, j'adopte toutes les rêveries qu'ont fait naître en Europe les ſquelettes des eléphans & des hippopotames: ſi jamais la balance de la philoſophie fut néceſſaire, c'eſt dans cette matiere, où il s'agit de peſer avec ſoin l'autorité de chaque voyageur, de diſtinguer l'audace du charlatan qui trompe, de l'aſſurance de l'homme de lettres qui eſt trompé, & de mettre à-la-fois un frein à la crédulité & au ſcepticiſme.

D'abord les anciens qui mêloient ſans ceſſe leur mythologie à leur hiſtoire naturelle, ne nous ont guere tranſmis, ſur l'article des géans, que des contes populaires : que penſer de ces ſquelettes de trente coudées dont parle Philoſtrate; de celui de quarante-ſix qu'on rencontra, au rapport de Pline, dans la caverne

PARTIE II.

d'une montagne de Crete; & de cet autre de ſoixante, exhumé, à ce que dit Strabon, en Mauritanie, qu'on prit pour le corps du géant Anthée, étouffé entre les bras d'Hercule? Les dimenſions de pareils coloſſes peuvent convenir à Micromégas, ou à l'Ange à ſoixante-dix mille têtes de Mahomet, mais non à des corps organiſés comme les nôtres; c'eſt qu'avec l'imagination qui voit des hommes de ſoixante coudées, on fait plus aiſément des romans philoſophiques, ou même une religion, que de bons mémoires de phyſique.

En général, il y a une nuance marquée dans toutes les productions de la nature; le globe n'eſt pas peuplé uniquement de blancs & de noirs; mais l'eſpece humaine paſſe par mille teintes différentes, avant d'arriver à la couleur d'un negre d'Angola, ou à la blancheur d'une Géorgienne: par le même principe, la nature ne ſaute pas tout d'un coup des hommes de dix à douze pieds à des géans de ſoixante coudées: il y auroit des tailles coloſ-

sales moyennes entre cet Anthée & nos Patagons, & où les trouver, sinon dans les métamorphoses d'Ovide, ou dans les voyages de Gulliver ?

L'HOMME SEUL.

Avec ce raisonnement on pourroit infirmer la fameuse découverte qui se fit en 1613, dans le Dauphiné, sur les terres du seigneur de Langeon.

On trouva, dit-on, dans une sablonniere, à dix-huit pieds en terre, un tombeau renfermant un cadavre de vingt-cinq pieds & demi de long, avec cette inscription : *Teutobochus Rex* (*). Cette découverte alluma une guerre très-vive entre les gens de lettres & les médecins. Roland, à la tête de la faculté, soutint que le prétendu squelette n'étoit qu'un amas de dents de baleines ou d'os fossiles : les savans écrivirent d'immenses dissertations, pour prouver que ce Teutobochus devoit être le roi des Teutons & des Cimbres vaincus par

(*) *Mémoire de Trévoux*, janvier 1713, page 25.

PARTIE II.

Marius; on ſe dit beaucoup d'injures littéraires de part & d'autre; & aujourd'hui le tombeau & les livres qu'il a fait naître ſont également oubliés.

Il falloit qu'en 1678, le ridicule que la philoſophie avoit jeté à-la-fois ſur les ennemis de Teutobochus & ſur ſes partiſans, ne fût pas encore tout-à-fait effacé, puiſqu'un charlatan qui ſe diſoit poſſeſſeur de la dent canine du géant Og, & qui l'envoya à Vienne pour en avoir deux mille ſequins, ne put en trouver un écu; l'empereur qui ſoupçonna que le géant Og pouvoit bien n'avoir été qu'un éléphant, fit renvoyer la relique à Conſtantinople.

L'aurore de la philoſophie, qui vint éclairer le commencement du dix-huitieme ſiecle, ſembloit avoir fait diſparoître pour jamais tous ces phantômes de la crédulité, tels que les ſorciers, les vampires & les géans Anthée ou Teutobochus; mais, en 1746, une lettre de Smyrne inſérée dans le Mercure (*), fit ajouter

(*) C'eſt celui de juillet. *Voyez* la page 1576.

de

de nouvelles pages aux anciennes erreurs ſur la Gigantologie.

L'HOMME SEUL.

On trouva, dit-on, dans un village de Macédoine, nommé Calonbella, à ſix lieues de Salonique, le ſépulcre du géant le plus prodigieux dont il ſoit fait mention dans les annales de la terre. Queſnet, conſul de France en Grece, fit dreſſer un procès-verbal de la découverte; & il paroît par ce monument que la derniere phalange du petit doigt avoit ſeule dix pouces de longueur, qu'une des dents peſoit dix-huit livres, & que le crâne pouvoit renfermer quinze quintaux de bled: en calculant toutes les dimenſions du ſquelette & l'eſpace qu'il occupoit dans ſa tombe, on ſuppoſe que le géant avoit au moins cent ſoixante-dix pans de hauteur, c'eſt-à-dire, plus de cent quarante pieds. -- Ce trait a ſervi à Telliamed à mettre une nouvelle bordure à ſon tableau des hommes-poiſſons.

Le fait le plus embarraſſant à expliquer, parce qu'il ſe trouve dans les Ephémérides des

PARTIE II.

curieux de la nature, eſt celui du ſquelette de dix-huit pieds qu'on trouva embaumé le ſiecle dernier, dans une grotte d'un jardin de la haute Calabre : des phyſiciens ont beau dire que ces os étoient ceux d'un éléphant ; on ne s'aviſe pas d'accorder à un quadrupede de l'Aſie les honneurs de l'embaumement, ſur-tout en Italie : ce ne ſeroit tout au plus qu'à Siam ou au Pégu, qu'on feroit une momie après ſa mort, d'un éléphant blanc, dont la ſuperſtition auroit fait un Dieu pendant ſa vie.

Ma raiſon admet avec bien moins de peine ces géans de ſept pieds & demi qu'on trouva, il y a environ vingt ans, dans un tombeau de pierre de taille, entre Preſton & Kennicott (*).

Ma crédulité ira même juſqu'à ne point contredire les Tranſactions philoſophiques de la ſociété royale de Londres, dans la deſcrip-

(*) *Affiches de Paris*, année 1755.

Je consens a être aveugle.... je ne verrai point
hommes.

tion du crâne d'un géant de douze pieds (*).

L'HOMME SEUL.

Passé ce terme, je ne balancerai pas à prononcer que tous les squelettes offerts par la charlatanerie philosophique, à la crédulité populaire, ne sont que des amas d'ossemens de giraffes, d'hippopotames, d'éléphans ou de rhinoceros.

Quant aux cadavres giganteſques qu'on a exhumés en différens tems dans l'isle de Sainte-Hélene, à Mexico & au Pérou, il me semble qu'on ne peut résoudre le problême, qu'en supposant que ce sont des ossemens qui appartiennent aux ancêtres des Patagons.

D'abord, il n'y a dans tout le Nouveau-Monde, ni giraffe, ni hippopotame, ni éléphans, ni rhinoceros : la nature qui a conservé sa vigueur dans les reptiles, y est totalement dégénérée dans les quadrupedes (**).

(*) *Voyez* numéros 168 & 169.

(**) Le tapir qui n'est que de la grandeur d'un veau, est le plus grand des quadrupedes qu'on ait trouvé en Amérique.

PARTIE II.

L'auteur des *Recherches philoſophiques*, n'oſant nier tout-à-fait la découverte de ces grandes dépouilles coloſſales, ſuppoſe qu'elles appartiennent à des quadrupedes inconnus qui habitoient le Nouveau-Monde, avant la grande révolution phyſique qui l'a dégradé; mais par quelle manie recourir à de grands animaux inconnus, quand on a ſous les yeux de grands hommes, vivant de tems immémorial dans les terres Magellaniques? De plus, eſt-il néceſſaire de faire ſubir à la moitié du globe un cataclyſme qui anéantiſſe ou dégrade l'eſpece animale, pour expliquer à quel degré de l'échelle des êtres on doit placer des ſquelettes de douze pieds?

Cependant cette idée eſt bien moins bizarre encore que celle du paſteur Bertrand, qui ne voyant dans le globe qu'un vaſte amas de décombres, ſuppoſe qu'il fut autrefois habité par des anges qui ſe révolterent, & furent foudroyés: leurs membres mutilés, ſuivant cette hypotheſe, ont produit tous les grands

squelettes & ossemens fossiles qui sont parsemés dans les deux continens (*). Ainsi ce sont Astaroth, Satan & Belzébuth qui ont fourni la dent molaire du géant Og, le cadavre du roi Teutobochus, le crâne du colosse de Salonique, & les os pétrifiés des ancêtres des Patagons.

L'HOMME SEUL.

C'est assez repaître la curiosité des erreurs de l'esprit humain sur les géans; il est tems de résumer quelques principes qui peuvent servir au philosophe de la nature.

La nature peut faire des géans parmi les hommes, comme parmi les quadrupedes & parmi les végétaux.

Il y a eu de tout tems des individus humains dont la taille colossale a excité l'admiration du peuple, & l'envie de ceux qui n'étoient que des nains dans la classe des naturalistes.

Un de ces hommes giganteſques a trouvé une femme d'une taille colossale, & voilà un peuple de géans, voilà des Patagons.

(*) *Essai sur l'origine de la population de l'Amérique*, tome II de l'édition in-12, page 198.

PARTIE II.

Juſqu'ici nous n'avons de monumens authentiques que ſur des géans d'un peu plus de dix pieds ; mais que ne feroit peut-être pas la nature, ſi une révolution phyſique du globe le ramenoit dans ces tems heureux, où l'angle d'inclinaiſon de l'équateur ſur le plan de l'écliptique étoit effacé ? les hommes n'ayant point alors à lutter contre l'intempérie des ſaiſons, jouiſſant d'un ciel toujours ſerein, & vivant, ſur un ſol également fertile, pourroient, je penſe, réaliſer la fable de Teutobochus, & vivre dix fois autant que Fontenelle.

Si les globes qui roulent dans l'immenſité de l'eſpace ſont habités par des intelligences qui nous reſſemblent, il eſt probable que ceux dont le diametre eſt plus grand que celui de la terre, ſont auſſi peuplés d'hommes de plus haute taille ; peut-être y a-t-il des mondes autour de Sirius où vivent des géans, devant qui nous ne ſerions que des infiniment petits ; ce qui ne laiſſeroit pas que d'humilier un peu l'orgueil de nos philoſophes.

L'HOMME SEUL.

Depuis les grandes révolutions que notre planete a ſouffertes, il eſt difficile qu'un peuple de géans s'étende & ſe perpétue : ajoutons que la jalouſie du commun des hommes mettra un obſtacle éternel à ſa propagation ; & que ſerviroient à une armée de Patagons les armes de la nature contre celles de l'induſtrie ? un canon de quatre livres de balles, ne rend-il pas tout égal entre un Lapon & un homme de dix pieds ?

J'expoſe ici les effets du machiavéliſme européen, mais je ne le juſtifie pas ; ce ſera toujours à mes yeux un crime atroce de chercher à anéantir une race d'hommes, uniquement à cauſe de ſa ſupériorité, & de punir des géans de ce que la nature ne nous a pas donné leur embonpoint, leurs organes & leur taille.

ARTICLE IV.

DES NAINS.

PARTIE II.

SI la vanité humiliée a fait naître tant de doutes ſur l'exiſtence des Patagons, cette même vanité ſatisfaite a multiplié les contes populaires ſur la race dégénérée des nains.

Ariſtote, qui vouloit peut-être conſoler Alexandre de ſa petite taille, s'étend, dans ſon hiſtoire des animaux, ſur les Pygmées, ſorte d'avortons de l'eſpece humaine, qui devroient n'avoir qu'environ deux pieds de hauteur; il combat les ſceptiques qui révoquent en doute ce phénomene, & il place ces embryons vivans en Egypte vers les ſources du Nil (*).

(*) Le texte eſt clair; l'interprete latin qui traduit toujours mot pour mot, s'exprime ainſi: *Hic locus eſt quem incolunt Pigmæi, non enim id fabula eſt.* Hiſt. anim. lib. VIII. Alexandre paya à ſon précepteur près de trois millions ſes contes & ſes recherches en hiſtoire naturelle, & peut-être ſes recherches à cauſe de ſes contes.

Malheureuſement Ariſtote ſe trompe à-la-fois comme géographe, comme hiſtorien & comme philoſophe : les ſources du Nil ne ſont pas en Egypte, mais en Ethyopie ; il n'y a jamais eu de race humaine ſeulement de la taille des Lapons, ni dans les états de Pharaon, ni parmi les negres ; enfin, un peuple nain de deux pieds de haut eſt impoſſible, tant que la nature ne formera pas des êtres intermédiaires, entre lui & les Eſquimaux qui ont quatre pieds. L'HOMME SEUL.

Pline a travaillé ſur des mémoires infideles, quand il place des Pygmées parmi les Scythes : s'ils avoient exiſté, ils n'auroient pu ſe propager au-delà d'une génération, au milieu d'un peuple féroce, avant qu'il eût des loix, & lors même qu'Anarcharſis lui en eut donné.

Philoſtrate, de ſon côté, affirme que les Pygmées habitent ſur les bords du Gange ; mais il affirme auſſi qu'Apollonius opéroit en ſe jouant les plus grands miracles ; & quand on fait du Comus de Thyane un Thauma-

PARTIE II.

turge, on peut faire des ſujets de Porus des Pygmées.

Le plus abſurde des partiſans des Pygmées eſt, je crois, Ctéſias, qui prétend qu'ils forment la compagnie des gardes du plus puiſſant des rois de l'Inde, & que ce monarque en a trois mille à ſa ſolde; trois mille ſoldats d'environ vingt pouces de haut: voilà un ſingulier rempart pour ces trônes mobiles de l'Aſie, que ſous le plus léger prétexte renverſe un mécontent, pour en être bientôt renverſé à ſon tour!

Homere a peut-être donné lieu à toutes ces rêveries, en comparant, dans le troiſieme chant de l'Illiade, les Troyens à des Grues qui fondent ſur des Pygmées: ſi l'Arioſte avoit écrit dans le ſiecle d'Homere, il eſt probable que nous aurions en pluſieurs volumes l'hiſtoire des Hipogryphes.

Les viſionnaires qui ont écrit celle des Pygmées, leur ont donné des ennemis dignes d'eux; voilà les commentateurs d'Homere qui

leur font faire la guerre aux grues; Ménéclès, dans Athenée, soutient qu'ils combattent en bataille rangée les compagnies de perdrix; & d'autres écrivains plus fous encore, prétendent qu'ils montent sur les perdrix même pour se battre avec les grues : probablement que ces perdrix, qui portoient des cavaliers de deux pieds de haut, avoient du moins la taille d'une autruche (*).

L'HOMME SEUL.

Paracelse est le dernier savant qui ait écrit en faveur des Pygmées; il est vrai qu'il les place dans la région aérienne, & ce n'est sûrement pas dans la compagnie des Sylphes & des Gnomes que les physiciens iront les chercher.

(*) Pigafetta encore plus absurde, raconte que dans l'isle de Aruchetto il y a des nains d'une coudée de long, qui ont des oreilles si larges qu'ils peuvent se coucher sur l'une comme sur un matelas, & faire servir l'autre de couverture.

Ce délire de la crédulité a passé jusqu'à ce siecle; on a vu le moine Mésange, dans une description du Groënland, peupler le Nord de diables & d'oyes sauvages, qui se battent avec les pygmées de ces climats, & après leur victoire les transportent au-delà des nues, probablement à la queue de quelque comete.

PARTIE II.

Laiſſons-là les romans poétiques d'Homere, les romans hiſtoriques de Philoſtrate & les romans chymiques de Paracelſe : appuyons-nous de quelques faits & de quelques raiſonnemens pour nous traîner vers la vérité.

Il n'y a pas plus de Pygmées de vingt pouces que de géans de vingt pieds.

Mais tous les monumens les plus authentiques atteſtent qu'il y a des peuples nains d'environ quatre pieds de haut, au nord de l'Europe, dans la partie ſeptentrionale du Nouveau-Monde, & au centre de l'isle de Madagaſcar.

Tous les phyſiciens de l'Europe connoiſſent les Lapons, les Zembliens, les Samojèdes & les Groënlandois, eſpece d'avortons de la race humaine, ayant à peine quatre pieds de haut; joignant à ce vice héréditaire une peau baſanée, une voix grêle, une groſſe tête & un nez écraſé; condamnés à vivre ſous terre, des nuits de pluſieurs mois; aveuglés de bonne-heure par la réflexion des neiges éternelles de leur climat, & fiers cependant de leur dégra-

dation, comme une Géorgienne le ſeroit de ſa beauté.

L'HOMME SEUL.

L'homme moral, chez ces habitans du cercle polaire, ſemble auſſi dégénéré que l'homme phyſique : ſuperſtitieux comme des Egyptiens, ſtupides comme des negres-blancs, offrant leurs femmes difformes aux étrangers qui les dédaignent ; le phyſicien eſt tenté de les prendre pour la race intermédiaire, qui ſépare l'homme de l'ourang-outang.

Ce portrait convient preſqu'en tout point à ces hommes qui végetent au Nouveau-Monde, depuis la terre de Labrador & la baye d'Hudſon, juſqu'aux dernieres régions habitées du pole : on remarque ſeulement que le voiſinage de la mer les rendant plus induſtrieux, ils ſe conſtruiſent des canots légers qui ſe ferment hermétiquement, que les vagues renverſent, mais ne peuvent engloutir, & à l'aide deſquels ils entreprennent, ſans bouſſole, des voyages de long cours ; ajoutons à ces ſingularités, qu'ils aiment leur patrie comme

PARTIE II.

Caton aimoit Rome, & Sidney la Grande-Bretagne : cependant cette patrie ingrate ne fournit pas même à leurs beſoins, & c'eſt par néceſſité qu'ils ſont Ichtyophages.

Les naturaliſtes ont juſqu'ici ſoutenu que ſi les habitans du nord de l'Europe, ou de celui du Nouveau-Monde étoient des nains, c'eſt que l'âpreté du froid contractoit leurs fibres, rapétiſſoit leur taille & dégradoit leur machine: malheureuſement cette idée n'eſt qu'un ſyſtême, parce qu'il eſt démontré que ſi la nature a mis des peuples nains vers le pole, elle en a auſſi placé ſous la zone torride.

C'eſt l'ingénieux Commerſon, envoyé aux Indes par le gouvernement pour le progrès de l'hiſtoire naturelle, qui conſtata le premier cette découverte ; je connois la lettre qu'il écrivit à ce ſujet au préſident de Broſſes, & qui a fait naître un mémoire curieux, lu en 1772, dans une académie.

Au centre de l'isle de Madagaſcar eſt un peuple nain, connu des inſulaires ſous le nom

de Quimoſſes : leur taille eſt d'environ quatre pieds : ils ont la peau d'un noir très-clair, les membres gros & de la laine friſée ſur la tête (*) ; retranchés dans les montagnes qu'ils habitent, & n'ayant à oppoſer que leurs zagaies à l'artillerie des Européens & des Malgaches, ils ont, dit-on, ſu maintenir leur indépendance ; mais il eſt plus probable qu'ils ne doivent leur liberté qu'à leur indigence & à leur foibleſſe : les peuples qui les environnent ont dû être peu ambitieux de conquérir des rochers, & de faire des nains eſclaves. L'HOMME SEUL.

En général, c'eſt peut-être un bonheur pour les nains des deux mondes d'être nés petits, foibles & hideux, ils ne ſubiront point les contraintes & les opprobres de la ſervitude ;

(*) Quant aux femmes, celle que Commerſon vit chez le comte de Modave, gouverneur du Fort-Dauphin, & qui étoit âgée de trente ans, avoit le ſein parfaitement plat : ſi toutes les Quimoſſes ont la même organiſation, elles forment un contraſte ſingulier avec les naines de la Laponie & de la baye d'Hudſon, dont les mamelles ſont aſſez longues pour qu'elles donnent à tetter aux enfans pardeſſus l'épaule.

PARTIE II.

incapables de diſcipline dans les armées, ſans vigueur pour les travaux des mines & des ſucreries & trop peu intelligens pour vivre dans les ſerrails, ils échappent par leur inertie même à toute l'activité de la tyrannie; l'habitude où ils ſont de vivre iſolés dans leurs déſerts, les empêche de comparer leur organiſation avec celle du reſte des hommes: ainſi le mal phyſique pour eux n'eſt preſque rien: quant au mal moral, puiſqu'ils ne le doivent qu'à eux-mêmes, ils auroient tort de s'en plaindre.

Il eſt donc inutile d'inviter ici l'Europe à la tolérance: les nains paroîtront toujours trop vils aux perſécuteurs de l'eſpece humaine, pour être mis au nombre de leurs victimes: la fierté des tyrans dédaignera des êtres que leur rage ne peut opprimer: pour le philoſophe, il n'opprime ni ne dédaigne perſonne, parce que rien n'eſt vil, ni coupable à ſes yeux, de tout ce qu'a fait la nature.

ARTICLE

ARTICLE V.

D'UN PARADOXE SUR L'ENFANCE DES PEUPLES DU NOUVEAU-MONDE.

LE Pline françois avoit conjecturé que la nature encore dans ſon adoleſcence au Nouveau-Monde, n'avoit commencé que depuis peu à y organiſer les êtres (*). Ce peu de lignes germant dans une imagination ardente, a fait naître les trois volumes des *Recherches philoſophiques ſur les Américains :* ouvrage ſingulier, mais plein de connoiſſances, & qui feroit deſirer que l'auteur au lieu de faire revivre Telliamed, eût voulu être lui-même. L'HOMME SEUL.

Un ouvrage de la nature de celui-ci ne comporte point une critique étendue; & quand même il l'exigeroit, mon adverſaire étant vivant, ma plume pacifique craindroit de s'y

(*) Ce naturaliſte, au reſte, a déclaré que ſon hypotheſe n'embraſſoit que les plantes & les animaux; il a mieux aimé être inconſéquent que dangereux.

PARTIE II.

arrêter ; je me contenterai donc d'un petit nombre d'obſervations que je ſoumets d'avance aux lumieres de l'écrivain ingénieux que je ſuis contraint de réfuter.

Tout le livre de notre philoſophie eſt fondé ſur ce principe, que les Américains ont toujours été ſans force phyſique, ſans vigueur dans l'ame & ſans caractere ; qu'on doit les conſidérer comme une race d'hommes enfans, & une eſpece déjà dégénérée en ſortant des mains de la nature.

Mais ſuppoſer cent cinquante millions d'hommes enfans, c'eſt calomnier le Nouveau-Monde ; & avancer que les eſpeces dégénerent dans leur germe, c'eſt calomnier la nature.

Des hommes condamnés, comme l'imbécille Ibrahim, à une enfance éternelle, devroient annoncer dans le phyſique de leurs perſonnes la foibleſſe de leur intelligence : leurs organes devroient être altérés ou obſtrués, & c'eſt ce qu'on n'a pas encore remarqué dans les Américains : au tems de la découverte du

Nouveau-Monde on y rencontra des peuples tels que les Caraïbes, qui par la fineſſe des ſens & la vigueur du tempérament, ſe trouverent plus hommes que leurs conquérans : la taille des ſauvages dans l'hypotheſe du philoſophe, devroit encore déſigner leur enfance : or, il avoue que les Américains étoient à peu près auſſi grands que les Caſtillans qui les ſubjuguerent (*) ; & ce qui n'eſt pas moins vrai, quoiqu'il ne l'avoue pas, c'eſt que de tems immémorial les Terres Magellaniques ont été habitées par des géans.

L'HOMME SEUL.

Des enfans ne ſe raſſemblent pas en corps de peuple ; ainſi des peuples enfans ſont une contradiction dans les termes.

Des enfans ſans vigueur & dégénérés dès le berceau ne ſauroient ſe propager : or, malgré l'intempérie de l'air, l'humidité malfaiſante du ſol & le grand nombre de maladies épidémiques, dont l'indigene du Nouveau-Monde, étoit aſſiégé, la population de ce

(*) *Recherch. philoſoph. ſur les Américains.* t. I, p. 35.

PARTIE II.

continent a été prodigieuſe. Je ne m'autoriſerai point de l'hyperbolique Riccioli, qui mettoit trois cents millions d'hommes en Amérique au tems de ſa découverte; mais le judicieux Sulmich, qui a paſſé quarante ans de ſa vie à faire des recherches ſur la population de ce globe, eſt perſuadé que le Nouveau-Monde avant Colomb ne pouvoit pas contenir moins de cent cinquante millions d'hommes : ce ſeroit environ vingt millions de plus qu'en Europe. Quoi ! la nature auroit pu placer cent cinquante millions d'enfans dans un hémiſphere ! Si cela eſt, elle n'a placé dans l'autre, d'hommes faits, que le philoſophe que je réfute.

Comment oſe-t-on affirmer que tous les Américains ſont néceſſairement ſans vigueur phyſique ? a-t-on oublié le mot de Guatimoſin étendu ſur un bûcher ardent : *& moi, ſuis-je ſur un lit de roſes ?* Ne ſubſiſte-t-il plus aucune relation ſur ces ſauvages du Nord de l'Amérique, qui tourmentés plus cruellement que Régulus dans Carthage, inſultent à la puſilla-

nimité de leurs bourreaux, & entonnent l'hymne de leur mort comme ſi c'étoient des chants de victoire ?

L'HOMME SEUL.

Je ſais que les Eſpagnols répandirent d'abord que les ſauvages des Indes occidentales pourroient bien n'être que des Ourang-Outangs, & il fallut une bulle du pape pour les remettre au rang des hommes ; mais ces brigands qui dévaſterent le Nouveau-Monde ne cherchoient, en le calomniant, qu'à juſtifier leurs maſſacres : & quel beſoin avoit l'auteur des *Recherches philoſophiques* de calomnier les Américains, lui qui a écrit avec une plume de feu en faveur de la tolérance, & dont l'ame honnête s'indigne, à chaque page, des attentats du fanatiſme contre la morale de la nature ?

Une preuve, dit-on, que l'indigene du Nouveau-Monde eſt un enfafit ou un homme dégénéré, c'eſt qu'on ne peut appeller un Eſpagnol *Américain*, ſans lui faire le plus grand des outrages (*). Mais après les meurtres

(*) *Recherch. philoſoph.* tome II, page 164.

PARTIE II.

abominables commis de ſang-froid par les Nunnès, les Cortès & les Pizarre, penſe-t-on qu'on auroit flatté un Américain en le nommant *Eſpagnol?* Pour moi, ſi je pouvois être offenſé par des noms, je le ſerois bien moins de celui de la colombe ſtupide qui meurt ſans ſe défendre, que de celui de l'épervier féroce qui la déchire.

Les faits particuliers qu'on pourroit alléguer en faveur de l'enfance des Américains ne ſont point concluans aux yeux des naturaliſtes : il eſt vrai que dans toute l'étendue du Nouveau-Monde les hommes étoient imberbes, comme les enfans & les eunuques ; mais les Chinois le ſont auſſi, du moins il ne leur croît que deux ou trois épis au menton ; or, il n'y a point de climat ſur toute la ſurface du globe où la population ſoit plus immenſe : c'eſt cette partie de l'Inde, & non le Nord de l'Europe qu'il faut appeller, avec Jornandès, la fabrique du genre humain.

Notre ſceptique, qui ne reconnoît d'autres

autorités que celles qui favoriſent ſes paradoxes, infirme tous les récits que les voyageurs ont fait de l'état floriſſant des empires du Nouveau-Monde; il ſuppoſe qu'il eſt impoſſible que Mexico eût ſous le regne du dernier Montézuma ſoixante-dix mille maiſons & trois cents cinquante mille habitans, puiſqu'aujourd'hui on n'y compte que ſoixante mille ames en y comprenant les negres, les mulâtres, les indigenes & leurs conquérans (*). Mais quel parallele peut-on faire de Mexico ſous l'inquiſition Eſpagnole & de Mexico ſous ſes rois? Ne ſait-on pas que Cortès, à la tête de ſes trois cents brigands, ne put s'y maintenir qu'en égorgeant les deux tiers des habitans? Ne ſait-on pas qu'à cauſe de l'intempérie du climat, l'Afrique & l'Eſpagne s'épuiſent à y envoyer des colonies? Eſt-ce après avoir fait d'une ville le tombeau de ſes citoyens que l'Européen, qui meurt de la peſte ſur ſes ruines, doit faire un crime à la nature de ſa dépopulation?

L'HOMME SEUL.

(*) *Recherch. philoſoph.* tome II, page 202.

PARTIE II.

Il ſuffit ſouvent qu'une ville ceſſe d'être indépendante pour perdre ſa population : voyez Athenes ſous ſes Archontes, & Athenes ſous les Bachas Ottomans; Rome gouvernée par Paul Emile, & Rome ſanctifiée par les papes.

On voit à la lecture réfléchie des *Recherches philoſophiques*, que l'auteur en compulſant les voyages, a ſoin d'en emprunter tout ce qui peut favoriſer ſon opinion, & de ſupprimer toutes les autorités qui le contrediſent. Mais comment, quand on a aſſez de talens pour annoncer la vérité, ne les emploie-t-on qu'à créer un ſyſtême?

Quand on parcourt un ouvrage dans l'intention de s'en faire une autorité, on lit ſouvent ce qu'on deſire d'y trouver, plutôt que ce qui s'y trouve réellement : on ſe fait accuſer par le philoſophe d'enthouſiaſme, & par l'ignorant de mauvaiſe foi.

A Dieu ne plaiſe que je mette du fiel dans une critique, que je ne fais que malgré moi! mais je ſuis bleſſé à chaque page de l'artifice

avec lequel les Recherches philoſophiques ſont écrites : par exemple, parce que M. de la Condamine a écrit que les Yameos & les Braſiliens ont une arithmétique qui ne va pas au-delà du nombre trois, pourquoi notre philoſophe affirme-t-il que c'eſt le défaut général de toutes les langues du Nouveau-Monde (*) ? Tous les peuples de l'Amérique ſont-ils des colonies des Yameos & des Braſiliens ? &

L'HOMME SEUL.

(*) Voici le texte de deux écrivains, liſez & jugez : « Poettavavoincouroac ſignifie dans la langue des Yameos, peuple de l'Amérique méridionale, le nombre » de *trois* : heureuſement pour ceux qui ont affaire à » eux, leur arithmétique ne va pas plus loin. Quelque » peu croyable que cela paroiſſe, ce n'eſt pas la ſeule » nation indienne qui ſoit dans ce cas ; la langue bra- » ſilienne, parlée par des peuples moins groſſiers, eſt » dans la même diſette ; & paſſé le nombre *trois*, ils » ſont obligés pour compter d'emprunter le ſecours » de la langue portugaiſe. --- *Voyage de M. de la* » *Condamine*, page 66.

» Les langues de l'Amérique ſont ſi bornées, ſi deſ- » tituées de mots, qu'il eſt impoſſible de rendre par » leur moyen un ſens métaphyſique : il n'y a aucune de » ces langues dans laquelle on puiſſe compter au-delà » de trois. » --- *Recherch. philoſoph. ſur les Américains*, tome II, page 162.

PARTIE II.

deux hordes de ſauvages ont-elles envoyé ſur la moitié du globe des miſſionnaires pour y prêcher la néceſſité d'admettre leurs uſages abſurdes, les glouſſemens de leur idiôme & la ſtérilité de leur arithmétique ?

Le grand défaut du Livre que j'analyſe, eſt de généraliſer tout : parce que les Yncas ſe ſont mal défendus contre Pizarre, donc il eſt de l'eſſence de tout Américain d'être ſans valeur ; parce que les Péruviens, énervés par le ſoleil brûlant de la zone torride, périſſoient par milliers dans les travaux des mines, donc un Algonquin, un Caraïbe & un Patagon ſont des femmes ?

L'intelligence des indigenes du Nouveau-Monde n'eſt pas plus épargnée que leur vigueur phyſique & leur courage : *Au quinzieme ſiecle*, dit notre philoſophe, *il n'y avoit pas un Américain qui ſût lire ou écrire ; & aujourd'hui encore, il n'y en a pas un qui ſache penſer* (*).

(*) *Recherch. philoſ.* tome II, page 153. L'auteur

L'HOMME SEUL.

Si cet axiome eſt vrai, il faut brûler tous les livres : tout le monde connoît les Quipos du Pérou & les tableaux hiéroglyphiques du Mexique ; on voit encore dans la collection de Purchaſs, la traduction d'une hiſtoire de douze empereurs Mexicains, écrite par un Américain, avant l'invaſion de Cortès. Garcilaſſo, de la race des Yncas, a publié celle de ſa malheureuſe patrie ; & l'Anglois Timberlake a donné un mémoire raiſonné ſur la poéſie & l'éloquence des Iroquois. — L'Américain libre avoit les penſées de la nature, & nous n'étions pas à portée de les entendre : l'Américain eſclave maintenant, n'oſe penſer : mais s'il penſoit aujourd'hui, demain il ſeroit libre, & le génie du mal auroit la moitié du globe de moins pour y exercer ſes fureurs.

en donne la raiſon dans le même article : *C'eſt que la nature ayant tout ôté à un hémiſphere de ce globe pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfans, dont on n'a pu encore faire des hommes.* --- Il eſt vrai que la nature nous avoit donné du fer, & ce métal a décidé lequel des deux hémiſpheres étoit habité par des enfans ou par des hommes.

PARTIE II.

Les *Recherches philoſophiques* en impoſent encore, quand elles ſont entendre que l'Européen qui ſéjourne dans le Nouveau-Monde, y voit dégénérer ſon intelligence : le voyage du célebre de la Condamine ne ſe reſſent point de cette inertie épidémique : nous avons d'excellens mémoires ſortis de l'académie des ſciences fondée à Philadelphie, & c'eſt dans ce climat dégradé que Franklin eſt devenu le Deſcartes de l'électricité.

J'en ai dit aſſez pour réhabiliter le nouveau continent, & je termine ici ma critique que j'aurois deſiré de n'avoir jamais eu occaſion de commencer.

La nature ne s'eſt donc pas mépriſe dans un hémiſphere entier. Les Américains ſont donc des hommes.

Quoi ! les Américains ſont des hommes ? & vous, brigands de la Caſtille, vous avez été à leur chaſſe comme les Anglois l'ont été à celle des loups, deſtructeurs de la Grande-Bretagne.

Et toi, premier évêque de Mexico, fanatique Sumarica, tu as fait brûler leurs livres, pour qu'il ne reſtât ſur les ruines de la patrie des Américains aucun monument de leur intelligence. L'HOMME SEUL.

Et vous, monſtres de la propagande, vous avez été, la croix d'une main & le poignard de l'autre, punir l'adorateur pacifique du ſoleil, de n'avoir jamais adoré des dieux antropophages.

Colomb, je reſpecte ta mémoire, tu ne gouvernas point les Indiens avec un ſceptre de fer; tu conduiſis des vautours au Nouveau-Monde, mais tu ne l'étois pas, & l'Eſpagne ingrate t'en punit : ſi tu avois prévu les tragédies abominables que les vicerois qui te ſuccéderent jouerent en Amérique, tranquille dans les murs de Gênes, tu aurois laiſſé repoſer ce génie pour les découvertes, que la ſoif de l'or rendit bientôt fatal à un hémiſphere.

Mais toi, Cortès, qui, à la tête de tes quatre

PARTIE II.

cents brigands, fis diſparoître en trois ans du Nouveau-Monde trente millions de ſes habitans (*); crois-tu que l'enthouſiaſme de tes hiſtoriens & le délire de l'écrivain qui t'a fait le héros d'un poëme épique, m'empêchera de mettre ton nom à côté de ceux des Catilina, des Borgia, des Locuſte & des Brinvilliers?

Et toi, Pizarre, qui rendis un Yncas parricide, & qui enſuite le fis pendre. — Et toi, Nunnès, qui forças le Cacique de Quarequa à s'avouer ſodomite, afin de le faire dévorer par des chiens avec tous ſes ſujets. — Et toi, Soto, qui menas à la conquête de la Floride un dogue monſtrueux que tu appellas Brutus, parce qu'il mangeoit les Indiens (**) : que ne

(*) En 1518 le Mexique, ſuivant les annaliſtes Eſpagnols, étoit peuplé de trente millions d'hommes; en 1521 il étoit déjà déſert, & on fut obligé de faire venir des isles Lucayes & des côtes d'Afrique de nouveaux colons, afin que le conquérant qui avoit un trône eût des ſujets.

(**) Ce dogue, engraiſſé de la chair des Américains, fut enfin tué à coups de fleches; *& ſa mort*, dit Garcilaſſo, ou plutôt ſon ſtupide rédacteur, *affligea extrêmement les Chrétiens.*

pouvez-vous revivre tous, pour voir l'opprobre, où, malgré vos exploits, l'homme de bien a condamné votre mémoire ! L'HOMME SEUL.

Quoi ! les Américains ſont des hommes, & dans l'eſpace d'un demi-ſiecle il y en a eu cinquante millions d'exterminés, ſoit qu'ils aient été paſſés au fil de l'épée par les Caſtillans, étouffés dans les mines du Potoſi, ſubmergés à la pêche des perles de la Californie, dévorés par les chiens de Soto & de Nunnès, ou brûlés en cérémonie par les Dominicains de la Propagande.

Et l'atroce Sepulveda a décidé théologiquement, que ce n'étoit pas même un péché véniel de tuer un indigene du Nouveau-Monde !

Et le farouche Philippe II, calculoit tranquillement les richeſſes ſtériles de ſon tréſor, tandis que l'Eſpagne s'épuiſoit pour envoyer en Amérique des colonies de tyrans & de déprédateurs.

Illuſtres ſcélérats, qui vous faites un jeu de fouler les mondes, deſpotes, inquiſiteurs, con-

PARTIE II.

quérans, puiſſent les hommes s'éclairer enfin ſur le machiavéliſme de votre politique ! puiſſe l'enfer engloutir vos divans, vos conſeils de guerre & vos autodafé ! & puiſſe ma haine pourſuivre votre mémoire, juſqu'à ce que ce globe que vous avez inondé de ſang, ceſſe d'être habité par la poſtérité de vos victimes !

ARTICLE

ARTICLE VI.

De l'Homme-marin.

TELLIAMED & l'auteur de la *nature* ont raſſemblé ſur l'exiſtence de cet homme amphibie une multitude de faits, dont le grand nombre porte le caractere de l'impoſture ; quelques-uns ſont douteux, & d'autres ont le ſceau de l'authenticité (*). Si donc le rapprochement de tous ces faits iſolés n'a fait que confirmer le ſcepticiſme des demi-philoſophes, c'eſt que ces deux écrivains ſemblent avoir moins travaillé pour la vérité, que pour donner une baſe à leurs ſyſtêmes : l'un nous fait poiſſons pour prouver que l'Océan, il y a quarante mille ans, couvroit le pic de Ténériffe ; & l'autre, plein de ſon idée ſur l'apprentiſſage de la nature, voudroit que dans le grand

L'HOMME SEUL.

(*) *Voyez Telliamed*, édit. in-12, tome II, page 178, & les *Conſidérations philoſophiques ſur la gradation naturelle des formes de l'être*, page 106.

PARTIE II.

attelier où ſe fabriquent les êtres, l'homme à écailles ne fût qu'une ébauche, tandis que l'homme parfait ſeroit ce Grec qui ſervit de modele à l'Apollon du Belvedere.

On ne peut douter que de tems immémorial il n'y ait eu une tradition ſuivie & uniforme ſur l'exiſtence de l'homme de mer : Agatarchide en parle ſous le nom d'Œthiops (*) & Pline ſous le nom de Triton (**) ; c'eſt ſur ce fondement qu'eſt bâtie la fable des ſirenes, & le fait étoit conſigné dans les monumens de

(*) Nous ne connoiſſons cet écrivain que par la bibliotheque de Photius : il dit que pendant long-tems les pêcheurs ne voulurent ni manger ce poiſſon ni le vendre, à cauſe de ſa parfaite reſſemblance avec nous ; le ſcrupule ceſſa bientôt, & les Apigius firent ſervir l'Œthiops à leur table ſans ſe croire antropophages.

(**) Ce naturaliſte cite même des faits arrivés de ſon tems, tels que l'ambaſſade qu'on envoya de Lisbonne à Tibere, pour annoncer à ce prince la découverte qu'on avoit faite d'un Triton, qui jouoit du cor ſur un rocher de l'Océan ; & le certificat donné à Auguſte par un gouverneur des Gaules, ſur l'exiſtence de quelques Néréïdes qu'on avoit trouvées mortes ſur le rivage. — Voyez *Hiſt. natur. lib. IX, cap. V.*

la phyſique long-tems avant qu'Ovide l'embellit dans ſes métamorphoſes.

L'HOMME SEUL.

L'œthiops d'Agatarchide eſt probablement le pécemuger, ſorte de poiſſon antropomorphe, dont le corps humain ſe termine en queue de poiſſon, & qu'on pêche de tems en tems dans la mer des Indes Orientales (*); c'eſt le triton à queue de carangue, qu'on vit en 1671 près de l'isle du Diamant (**), & que Glouer

(*) Le texte du grand anatomiſte Ruiſch n'eſt pas équivoque : — *Capitur in mari Orientali Indiæ ad inſulas Viſſajas piſcis quidam.... Humana prorſus figurâ quem pecemiger vocant.... pectus albâ cute contectum, hinc atque hinc paulo latius quam pro corpore mammas extuberans: neque eas ut fœminis pendiculas, ſed quales virginibus globoſas, plenas lactis candidiſſimi.... in adminiſtris ſoboli propagandæ membris in utroque ſexu nulla ab humanis diſtinctio : poſthac in piſcem cauda deſinit.* — Ruiſch, *de piſcibus*, tit. III, cap. I. — Cette deſcription rend vraiſemblable le crime des negres de Mozambique, qui violent, dit-on, le pécemuger pendant ſa vie & en abuſent après ſa mort.

(**) Le procès-verbal de cette découverte eſt imprimé dans pluſieurs livres. — Le prétendu monſtre fut vu à différentes repriſes par deux François & quatre Negres qu'on interrogea à part & dont toutes les dépoſitions ſe trouverent conformes ; la minute de l'acte eſt au greffe de la Martinique.

rencontra cinq ans après sur le rivage de la Virginie (*) : on peut le regarder comme l'orang-outang de la mer, ou l'être intermédiaire qui lie l'homme aux poissons.

Au reste, le poisson antropomorphe n'est pas le véritable homme de mer ; il ne faut donner ce nom qu'à la Néréide de Jonston, prise en 1403, dans un lac de la Hollande, & qui n'étoit distinguée d'une Françoise que parce qu'elle ne parloit pas (**) : on peut aussi désigner ainsi l'amphibie, homme parfait quoique couvert d'écailles depuis la ceinture, trouvé sur la fin du siecle dernier dans les mers du Groënland, & qui conduisoit une petite barque faite de peau de requin, avec laquelle tantôt il plongeoit au fond de la mer, tantôt il se jouoit sur sa surface (†); semblable

(*) Voyez le *Journal des Savans*, année 1676, page 251.

(**) Voyez *Supplément des Ephémérides des curieux de la nature.* — Cette Néréïde se laissa habiller, consentit à vivre de pain & de lait, & même apprit à filer. — Il falloit que la nature l'eût faite amphibie.

(†) C'est un vaisseau Anglois de la ville de Hall,

à ces cames qui voguent ſur l'Océan dans un tems calme, ayant une coquille élevée afin qu'elle leur ſerve de voile, & l'autre baiſſée afin qu'elle leur ſerve de navire; l'orage vient, & toute la flotte diſparoît. L'HOMME SEUL.

La plus grande difficulté qu'on faſſe ſur l'exiſtence de l'homme de mer eſt notre organiſation, qui ſemble nous exclure eſſentiellement de la claſſe des amphibies; mais les anatomiſtes ſavent aſſez que le trou ovale qui ſert à la circulation du ſang dans le fœtus peut

qui fit cette ſinguliere découverte; l'équipage étoit à cent cinquante lieues de terre occupé de la pêche du Groënland; tout-à-coup ſur le midi le navire fut environné de ſoixante ou quatre-vingt petites barques, dans chacune deſquelles il y avoit un homme-marin: les chaloupes s'étant approchées, les pilotes amphibies eurent peur & ils plongerent tous à-la-fois dans la mer avec leurs canots; cependant un d'eux en plongeant ayant caſſé une de ſes rames reparut quelque tems après ſur l'eau & fut pris par les Anglois: il vécut vingt jours à bord du vaiſſeau ſans dire un ſeul mot & ſans vouloir prendre de nourriture: le canot & l'homme ſe voient encore aujourd'hui à Hall dans la ſalle de l'amirauté; & le procès-verbal de cette découverte avec le certificat du capitaine & de tout ſon équipage, ſe liſent dans les archives de cette juriſdiction.

reſter ouvert dans un adulte, & qu'alors l'homme peut vivre ſans reſpirer; c'eſt ainſi qu'on explique comment les plongeurs de l'Inde, employés à la pêche des perles, paſſent des heures entieres ſous l'eau; & comment le fameux jardinier Suédois de Troningholm vécut une nuit & la moitié d'un jour ſous la glace ſans ſe noyer (*).

L'auteur judicieux des *Mélanges d'hiſtoire naturelle* a extrait de dom Feijoo une hiſtoire authentique, qui peut jeter quelque lumiere ſur l'exiſtence de l'homme de mer & ſur ſon origine.

Un jeune Eſpagnol né à Lierganès, & nommé François de la Vega, ſe baignant, au mois de juin 1674, avec quelques-uns de ſes amis, plongea tout-à-coup dans la mer & ne reparut plus : ſon pere le crut noyé; c'étoit un homme du peuple, mais il auroit pu le

(*) Vid. *Peklin de aëris & alim. conf. cap. X.* --- Cet auteur parle auſſi d'un certain Laurent Jonas, qui reſta ſept ſemaines ſous l'eau ſans mourir. --- Sans doute il fut nourri dans l'intervalle par quelque Nayade.

croire encore quand il auroit été philoſophe.

L'HOMME SEUL.

Cinq ans après, des pêcheurs de la mer de Cadix prirent dans leurs filets un homme de mer : on lui parla pluſieurs langues, mais il ne répondit rien ; des Cordeliers l'exorciſerent, mais il ne parla pas plus en qualité de diable qu'en qualité de poiſſon ; enfin, quelques jours après, ayant prononcé le nom de Lierganès, un moine le mena à ce village : ſa mere & ſes freres le reconnurent & l'embraſſerent ; mais l'amphibie parut auſſi inſenſible à toutes ces careſſes, que s'il étoit né d'un phocas ou d'un requin ; il reſta depuis neuf ans de ſuite dans ſa famille, ſans recouvrer ſa langue ni ſa raiſon : enſuite il diſparut, & un de ſes compatriotes prétendit l'avoir revu, quelques années après, dans la mer des Aſturies (*).

(*) Voyez *Mélanges d'hiſt. nat.* tome V, page 1 de l'édition de Lyon, donnée en 1765. --- Ce fait a été certifié dans le tems par les freres de la Vega & par dom Gaſpard de la Riba-Arguero, chevalier de Saint-Jacques, demeurant à Gaïans, ſitué à demi-lieue de Lierganès, & qui donna pluſieurs fois à dîner à notre amphibie.

PARTIE II.

S'il étoit permis d'établir quelques conjectures dans une matiere auſſi délicate, je ſerois tenté de croire qu'originairement il s'eſt trouvé un homme & une femme adultes qui, ayant le trou ovale ouvert, auront dans le choix des élemens préféré l'eau à l'air, & donné dans le ſein de l'Océan naiſſance à un peuple amphibie, que l'ignorance philoſophique aura appellé des monſtres, & dont la crédulité populaire aura fait des Néréides.

L'amphibie de Lierganès, quand on le prit devant Cadix, avoit quelques écailles ſur le corps, & la peau qui en étoit dépourvue dure comme du chagrin : ſes écailles tomberent, mais ſa peau conſerva la rudeſſe de l'élément groſſier où il avoit vécu. -- L'enveloppe extérieure n'eſt donc point le caractere diſtinctif d'un être, & on peut être homme avec la robe du requin, comme avec le tablier des Hottentotes & la laine friſée des negres du Zanguébar.

Quant au Triton à queue de Carangue, s'il exiſte, peut-être eſt-il le fruit de l'union

de l'homme de mer avec la femelle d'un poiſſon; de pareils métis ſont infiniment rares, mais ne ſont pas impoſſibles : en Eſpagne même où l'inquiſition réprime juſqu'aux conjectures de la phyſique, la famille de Marini ſe donne pour tige une Eſpagnole & un Triton (*); & cette généalogie bizarre trouve à Madrid plus de jaloux que d'incrédules.

L'HOMME SEUL.

Quelle que ſoit l'origine de l'homme de mer, ſoit qu'il forme le dernier degré dans l'échelle des variétés humaines, ſoit qu'il conſtitue le premier dans celle des poiſſons, il eſt toujours plus digne du philoſophe de la nature, de reſpecter dans cet amphibie le caractere de reſſemblance qu'il a avec nous; & dans le traitement qu'on lui deſtine, de préférer le reproche d'être trop crédule au remord d'avoir été le tyran de ſes ſemblables.

Au lieu de permettre à des mains mercenaires de proſtituer l'homme marin à la curioſité

(*) J'ai pour garant Nicolas Rimber. Voyez *Journal des Savans*, année 1672.

PARTIE II.

de la multitude, les puiſſances ne devroient-elles pas plutôt le remettre entre les mains du philoſophe pour étudier ſa nature & tâcher de réſoudre un des grands problêmes qu'ait agité la morale ?

Nous avons l'art de faire parler des hommes ſourds & muets de naiſſance : quel intérêt ne feroit pas naître pour la curioſité du naturaliſte l'art d'entendre un homme marin ? Un philoſophe tel que Locke, qui poſſéderoit l'art ſi difficile d'interroger, apprendroit ſi cet amphibie eſt originairement un homme ſingulièrement organiſé ; quelle ſucceſſion de tems il faut pour qu'il devienne triton à queue de carangue, & ſi le triton à force de dégradation ſe métamorphoſe en poiſſon parfait ; il ſauroit ſi cet homme de mer fait uſage dans l'Océan de ſa faculté de penſer, comment il échappe à la voracité des baleines & des requins ; s'il vit en ſociété ou en cénobite, & mille autres queſtions qui bien éclaircies contribueroient à entr'ouvrir le grand rideau derriere lequel travaille la nature.

ARTICLE VII.

De l'Homme des bois, ou de l'Orang-Outang.

DANS le tems que le plaiſir de jouir de l'indigo & de la cochenille faiſoit déraiſonner toutes les têtes penſantes de l'Europe, on s'aviſa de ſoutenir dans les univerſités que l'homme, en qualité de roi des animaux, pouvoit ſe jouer de la vie d'un Américain, parce qu'il n'étoit tout au plus qu'un orang-outang. L'HOMME SEUL.

Malheureuſement il eſt prouvé qu'il n'y a jamais eu dans le Nouveau-Monde un ſeul orang-outang, & ce fait dérange un peu la phyſique de nos docteurs.

Des naturaliſtes ont auſſi ſoupçonné qu'un orang-outang pouvoit bien être un homme, auſſi bien que le raiſonneur fourré d'hermine qui ſe dit le roi des animaux; & cette conjecture dérange encore plus le code moral des univerſités.

PARTIE II.

L'orang-outang ou l'homme des bois (*), eſt un être particulier à la zone torride de notre hémiſphere : le Pline de la nation qui l'a rangé dans la claſſe des ſinges, ne me paroît pas conſéquent ; car il réſulte des principaux traits de ſa deſcription que c'eſt un homme dégénéré (**). Le citoyen de Geneve,

(*) Orang-Outang dans la langue malaie ſignifie homme ſauvage ; c'eſt l'*Elſelvage* des Portugais, que le François a rendu par l'Homme des bois.

(**) « L'Orang-Outang n'a pas de queue... ſes » bras, ſes mains, ſes ongles ſont pareilles aux nôtres: » il marche toujours debout ; il a une eſpece de viſage, » des traits approchant de ceux de l'homme ; des » oreilles de la même forme, des cheveux ſur la tête, » de la barbe au menton, & du poil ni plus ni moins » que l'homme en a dans l'état de nature ; auſſi les » habitans de ſon pays, les Indiens policés n'ont pas » héſité de l'aſſocier à l'eſpece humaine par le nom » d'*Orang-Outang*, homme ſauvage ; tandis que les » negres, preſqu'auſſi ſauvages, auſſi laids que ces » ſinges, & qui n'imaginent pas que pour être plus » ou moins policés l'on ſoit plus ou moins homme, » leur ont donné un nom de bête. --- *Hiſtoire naturelle*, » grande édit. in-12, tome XXVIII, page 4.

» S'il y avoit un degré par lequel on pût deſcendre » de la nature humaine à celle des animaux, ſi l'eſſence » de cette nature conſiſtoit en entier dans la forme du » corps & dépendoit de ſon organiſation, ce ſinge ſe

qui a travaillé ſur les mêmes mémoires que ce naturaliſte, c'eſt-à-dire, ſur les relations des voyageurs, ne balance pas à en faire un

L'HOMME SEUL.

» trouveroit plus près de l'homme que d'aucun animal : » aſſis au ſecond rang des êtres, s'il ne pouvoit com- » mander en premier, il feroit au moins ſentir aux » autres ſa ſupériorité & s'efforceroit à ne pas obéir ; » ſi l'imitation qui ſemble copier de ſi près la penſée en » étoit le vrai ſigne ou l'un des réſultats, le ſinge ſe » trouveroit encore à une plus grande diſtance des » animaux & plus voiſin de l'homme. --- Ibid. page 99.

» Si l'on ne faiſoit attention qu'à la figure, on » pourroit regarder l'Orang-Outang comme le premier » des ſinges ou le dernier des hommes, parce qu'à l'ex- » ception de l'ame il ne lui manque rien de tout ce que » nous avons ; & parce qu'il differe moins de l'homme » pour le corps qu'il ne differe des autres animaux aux- » quels on a donné le même nom de ſinge. --- Ibid. » page 42.

On eſt tout étonné, d'après tous ces aveux, que Buffon ne faſſe de l'Orang-Outang qu'une eſpece de magot, eſſentiellement circonſcrit dans les bornes de l'animalité ; il falloit, ou infirmer les relations des voyageurs, ou s'en tenir à leurs réſultats.

Quand on lit dans ce naturaliſte l'hiſtoire du Negre-blanc, on voit que ce bipede differe de nous bien plus que l'Orang Outang, ſoit par l'organiſation ſoit par l'intelligence, & cependant on ne balance pas à le mettre dans la claſſe des hommes. --- Je ne fais point de pareilles obſervations dans un deſſein ſuſpect : j'ad-

PARTIE II.

homme ſauvage (*). Pour le fameux chevalier Von-Linné, il dit en propres termes que c'eſt *un troglodyte qui vit vingt-cinq ans, parle*

---

mire beaucoup l'ingénieux auteur de l'Hiſtoire naturelle, mais j'admire encore plus la vérité & la nature.

(*) « On trouve dans la deſcription de ces prétendus » monſtres des conformités frappantes avec l'eſpece » humaine, & des différences moindres que celles » qu'on pourroit aſſigner d'homme à homme : on ne » voit point dans les paſſages des voyageurs les raiſons » ſur leſquelles les Auteurs ſe fondent pour leur refuſer » le nom d'hommes ſauvages ; mais il eſt aiſé de con- » jecturer que c'eſt à cauſe de leur ſtupidité & auſſi » parce qu'ils ne parlent pas : raiſons foibles pour ceux » qui ſavent que quoique l'organe de la parole ſoit na- » turel à l'homme, la parole elle-même ne lui eſt » pourtant pas naturelle.... Il eſt bien démontré que » le ſinge n'eſt pas une variété de l'homme, non-ſeu- » lement parce qu'il eſt privé de la faculté de parler, » mais ſur-tout parce qu'on eſt ſûr que ſon eſpece n'a » point celle de ſe perfectionner, ce qui eſt le caractere » ſpécifique de l'eſpece humaine.... Nos voyageurs » font ſans façon des bêtes ſous le nom de Pongos, » de Mandrills & d'Orang-Outang, de ces mêmes » êtres, dont ſous le nom de Satyres, de Faunes & » de Sylvains, les anciens faiſoient des divinités. Peut- » être après des recherches plus exactes trouvera-t-on » que ce ſont des hommes. --- *Voyez* note 8 du *diſcours* » *ſur l'Origine & les fondemens de l'inégalité des* » *hommes.* »

en ſifflant, penſe, raiſonne, s'imagine que la terre a été créée pour lui, qu'il en a été jadis le maître & qu'il ſaura bien l'envahir une ſeconde fois (*).

L'HOMME SEUL.

L'éloquent philoſophe ne dit rien ſur le reproche de ſtupidité qu'on fait à l'Orang-Outang ; mais il s'en faut bien qu'elle égale celle de l'Albinos ni celle de l'amphibie de Lierganès, dont nous venons de tracer l'hiſtoire : de plus, la ſtupidité ne ſuffit pas pour rayer un être de la claſſe des hommes : un enfant qui vient de naître, un vieillard qui va mourir, ſont ſûrement plus ſtupides que le dernier des Orang-Outangs ; cependant aucun naturaliſte ne s'eſt aviſé de les ranger dans la claſſe des Magots & des Cercopitheques.

Quant à la parole dont l'Orang-Outang ſemble privé, quoiqu'il en ait l'organe, ce fait prouveroit tout au plus que l'homme des bois vit iſolé & ſolitaire : or, on ſait que l'art de communiquer ſes idées exige néceſſairement une relation avec d'autres individus de ſon eſpece : voilà pourquoi l'homme qu'on trouva en 1724 dans les forêts d'Hanovre ne parloit pas : voilà pourquoi l'amphybie de Lierganès contracta dans la mer un ſilence ſtupide ; mettez le Babillard de la comédie françoiſe, ſeulement trente ans, dans une iſle déſerte de l'Océan, & vous verrez s'il ne devient pas auſſi muet qu'un crabbe ou un requin.

(*) Le texte original mérite d'être rapporté : — *Homo nocturnus Troglodytes, Sylveſtris, Orang-Outang Bontii, corpus album, inceſſu erectum, noſtro dimidio minùs.... Ætas viginti quinque annorum.....*

PARTIE II. Il ne m'appartient pas de prononcer entre le Pline de la France & celui de la Suede; mais on ne ſort pas d'étonnement, quand on voit dans les voyageurs les rapports qui ſe trouvent entre les actions de l'homme & celles de l'Orang-Outang.

« J'ai vu, dit Buffon, cet animal préſenter » la main pour reconduire les gens qui venoient » le viſiter, ſe promener gravement avec eux: » je l'ai vu s'aſſeoir à table, déployer ſa ſer- » viette, s'en eſſuyer les levres, verſer lui-même

---

Loquitur ſibilo, cogitat, ratiocinatur, credit ſui cauſa factam tellurem, ſe aliquando iterùm fore imperantem. --- Vid. *Syſtem. natur. édit. duodecima, tome I, p.* 33.

On a accuſé le chevalier Von-Linné d'avoir pris l'Orang-Outang pour le Negre-blanc, mais ce dernier ne ſiffle point & a plus de trente pouces de hauteur: l'homme-des-bois de Bontius & de Von-Linné ſeroit-il un Orang-Outang de la petite eſpece, qui dormiroit le jour & iroit pendant la nuit à la chaſſe des quadrupedes?

Je ſuis loin d'adopter le jugement du profeſſeur d'Upſal, ſur un bipede que n'a vu peut-être aucun philoſophe; mais il m'eſt permis du moins d'obſerver que ce beau génie, qui a tant étudié la nature, a trouvé des hommes où nos naturaliſtes ne trouvent que des Cercopitheques.

ſa

» ſa boiſſon dans un verre, le choquer quand » il y étoit invité; aller prendre une taſſe » & une ſoucoupe, l'apporter ſur la table, » y mettre du ſucre, y verſer du thé, le » laiſſer refroidir pour le boire, & tout cela » ſouvent de lui-même » (*).

L'HOMME SEUL.

L'Orang-Outang, dont parle Gemelli Careri, quand il ne trouvoit plus de fruit ſur les montagnes, alloit ſur le bord de la mer manger des coquillages; celui qu'il aimoit le mieux étoit une eſpece d'huître, appellée Taclovo, qui peſe pluſieurs livres, & qui reſte ſouvent ouverte ſur le rivage: l'Orang-Outang qui craignoit que pendant qu'il s'occuperoit à manger l'huître, la coquille ne lui ſaiſît la patte en ſe refermant, avoit ſoin de jeter une pierre entre les deux écailles; & tranquille ſur le danger, mangeoit ſon coquillage.

(*) *Hiſt. natur.* édit. in-12, tome XXVIII, page 74. — Obſervez que Buffon n'a vu que l'Orang-Outang de la petite eſpece.

PARTIE II.

Celui dont parle Bontius, étoit une femelle pleine de pudeur, qui ſe couvroit de la main, à l'aſpect des hommes qu'elle ne connoiſſoit pas (*).

On accuſe les Orang-Outangs d'aimer nos femmes plus que les leurs, & quelquefois de les violer; ce qui ſuppoſe en eux des notions de beauté, qui ne s'accordent guere avec le ſimple inſtinct machinal qu'on leur prête; il faut une ſérie de raiſonnemens & de comparaiſons pour préférer ainſi nos jouiſſances à celles que leur indique la nature; car, enfin la plus laide des Samajedes eſt plus belle que la Cléopatre des Orang-Outangs.

Cependant l'Orang-Outang aime probablement ſa femelle, plus que notre matrone d'Epheſe n'aimoit ſon mari: un viceroi de Carnate en avoit envoyé une couple à un gouverneur de Bombai; la femelle périt de maladie

(*) *Bontii, Hiſt. natur. Indiæ, cap. XXXII.* --- Ce Bontius, médecin en chef à Batavia, étoit un excellent naturaliſte.

ſur le vaiſſeau qui la tranſportoit, & le mâle déſeſpéré de cette perte refuſa de prendre aucune nourriture, & mourut de chagrin (*).

L'HOMME SEUL.

Obligés de ſe défendre contre des animaux qui les ſurpaſſent en taille & en force, ils ont recours à l'induſtrie; ils ſe raſſemblent, ſe ſervent de ruſes de guerre, comme s'ils avoient lu Frontin ou le chevalier Folard; & l'éléphant qui à cauſe de ſa taille coloſſale mépriſe ces bataillons d'infiniment petits, eſt quelquefois leur victime.

Il ſeroit aiſé d'étendre encore le récit des actions qui annoncent l'intelligence de l'Orang-Outang; cependant juſqu'à ce que cet être ſingulier, qui n'a encore été obſervé que rapidement par les voyageurs, ſoit lentement analyſé par les philoſophes, il eſt prudent de s'en tenir au ſcepticiſme; il y auroit même du péril à adopter un ſentiment moyen entre le chevalier Von-Linné & notre Buffon, & de dire

(*) *Voyage aux Indes orientales*, par Henri Groſſe, page 329.

PARTIE II.

avec l'ingénieux auteur des *Recherches philoſophiques*, que l'Orang-Outang fait la nuance entre la famille des hommes & celle des ſinges, comme le zoophyte entre deux regnes, & qu'en lui le ſinge finit & l'homme commence (*). Raſſemblons les faits avant de juger : il ne ſuffit pas d'attacher les yeux ſur un feuillet du grand livre de la nature pour deviner ſes opérations : l'interprétation d'une de ſes idées ſublimes dépend du feuillet qui précede & de celui qui ſuit, & il faut probablement connoître plus à fond, ſoit l'homme, ſoit le ſinge, pour fixer la nature de l'Orang-Outang.

L'Orang-Outang étoit, je penſe, beaucoup plus répandu autrefois qu'il ne l'eſt aujourd'hui : Alexandre en rencontra dans l'Inde une troupe formidable, la prit pour une armée ennemie & fit ranger ſa phalange en bataille : ce fut Taxile qui éclaira, dit-on, ce conquérant, en lui repréſentant que le vainqueur de la Perſe

(*) *Recherches philoſophiques ſur les Américains*, tome II, page 62.

& du Gange ne devoit pas s'avilir juſqu'à ſe meſurer avec des Cercopitheques (*). L'HOMME SEUL.

Il eſt preſque démontré que les Faunes, les Satyres, les Sylvains, les Ægipans & toute cette foule de demi-dieux, difformes & libertins, à qui les filles des Phocion & des Paul Emile s'aviſerent de rendre hommage, ne furent dans l'origine que des Orang-Outangs; leur nez applati, leur vigueur & leur libertinage ſont des traits caractériſtiques qui dépoſent en faveur de cette généalogie. Dans la ſuite les poëtes chargerent le portrait de l'homme des bois en lui donnant des pieds de chevre, une queue & des cornes; mais le type primordial reſta, & le philoſophe l'apperçoit juſques dans les monumens les plus défigurés par l'imagination d'Ovide & le ciſeau de Phidias.

(*) C'eſt ainſi que Strabon les nomme. Voyez *Lib. XV, édit. in-fol. tome II, page* 1023. --- Mais on voit par ſon texte même qu'il ne s'agit ici que de l'Orang-Outang; de vrais Cercopitheques n'ont que la moitié de la taille de l'homme, marchent à quatre pattes & ne ſavent pas ſe ranger en ordre de bataille.

PARTIE II.

Les anciens, très-embarraſſés de trouver la filiation de leurs Sylvains & de leurs Satyres, ſe tirerent d'affaire en leur donnant des dieux pour peres; les dieux étoient d'un grand ſecours aux philoſophes des tems reculés, pour réſoudre les problêmes d'hiſtoire naturelle; ils leur ſervoient comme les cycles & les épicycles à Ptolomée pour rendre raiſonnable ſon ſyſtême planétaire : avec des cycles & des dieux on répond à tout, quoiqu'on ne ſatisfaſſe perſonne.

Les Africains qui ne ſont pas philoſophes, prétendent qu'un Orang-Outang pourroit bien être le métis d'un ſinge & d'une négreſſe, ce qui conduit à la grande queſtion du mêlange des eſpeces; & alors, au lieu d'un problême à réſoudre, on en a deux.

Quelques Européens inſtruits que ſous la zone torride on croyoit aux métis des ſinges & des femmes, ont conjecturé de leur côté que ces enfans qu'on a trouvés, depuis deux ſiecles, vivant à quatre pattes avec les loups

& les ours dans les grandes forêts de l'Europe, pourroient bien avoir eu pour peres ces quadrupedes; comme leur ſtupidité profonde les empêcha toujours de nous éclairer ſur leur origine, il fallut bien leur faire une généalogie; & nous aimâmes mieux croire que des ours engendroient des hommes, que de penſer qu'un homme pouvoit produire un quadrupede.

L'HOMME SEUL.

Le premier de ces ſauvages, dont l'hiſtoire faſſe mention, eſt celui qu'on trouva en 1544, dans les forêts de la Heſſe; il vivoit avec les loups, & on lui en donna le nom : quand on eut réuſſi à lui faire entendre quelques mots d'allemand, il dit à la cour du prince Henri, que s'il ne dépendoit que de lui, il aimeroit bien mieux retourner avec les loups, que de vivre avec les hommes (*).

(*) Cet homme, dit le citoyen de Geneve, avoit tellement pris l'habitude de marcher comme les animaux, qu'il fallut lui attacher des pieces de bois pour le forcer à ſe tenir debout & en équilibre ſur ſes deux pieds. Voyez note 3 ſur le *Diſcours de l'inégalité*. --- Je dis toujours le *Citoyen de Geneve*, quoique l'écrivain

PARTIE II.

Vers 1647, on rencontra dans les bois de l'Irlande un homme quadrupede qui bêloit comme les moutons (*); au lieu de l'envoyer à Locke, on le remit à des Saltimbanques, qui le montrerent pour de l'argent aux foires de la Hollande.

En 1661, des chaſſeurs apperçurent dans les forêts de la Lithuanie, au milieu d'une bande d'ours, deux enfans : l'un d'eux s'enfuit avec les bêtes féroces qui le protégeoient; l'autre ſe défendit avec les ongles & les dents contre les Polonois; mais il fut ſaiſi à la fin & conduit à la cour de Warſovie. On le baptiſa; mais on ne put jamais ni lui apprendre à parler, ni remarquer en lui quelqu'étincelle de raiſon; dès qu'il étoit libre, il ſe dépouilloit de ſes

célebre qui a porté ce nom ait été long-tems ſans patrie; mais j'oſe m'exprimer comme fera ſans doute la poſtérité des hommes barbares qui l'ont flétri.

(*) Vide *Tulpii. Obſerv. méd. lib. IV*, *page* 313. Ce même Tulpius, médecin célebre d'Amſterdam, diſſéqua un Orang-Outang & trouva la plus parfaite analogie entre ſon corps & celui de l'homme. *Voyez* le même ouvrage, *liv. III*, *chap. LVI.*

habits, s'échappoit pour courir dans les bois, déchiroit avec ſes ongles l'écorce des arbres & en ſuçoit la ſeve : le ſtupide Albinos eût été pour lui ce que ſeroit Newton pour les Crétins du Valais. L'HOMME SEUL.

Depuis on a découvert en différens tems de ces hommes ſauvages auprès de Bamberg, dans les Pyrénées & dans les bois d'Hanovre & de la Champagne ; tous étoient quadrupedes, tous imitoient le cri des bêtes féroces dont ils faiſoient leur ſociété ; mais ils n'ont jamais multiplié dans cet état ſauvage, ni formé une claſſe particuliere d'êtres, comme les Orang-Outangs.

Conjecture pour conjecture, j'aimerois autant croire que tous ces enfans quadrupedes ont été originairement abandonnés dans les bois, & élevés par des bêtes féroces que la faim n'a jamais tourmentées ; ce qui feroit renouveller le prodige de la Louve qui allaita Romulus.

Pour le véritable homme des bois qu'il faut

PARTIE II.

bien ſe garder de confondre avec ces enfans devenus ſauvages, on n'a que des doutes peu fondés ſur ſon origine : le ſeul Européen qui ait voyagé ſous la zone torride de notre continent pour l'avancement de l'hiſtoire naturelle, le ſavant Adanſon, n'a point vu d'Orang-Outang : ſi ce bipede antropomorphe fût tombé par haſard entre les mains d'un tel obſervateur, croit-on qu'il eût employé les deux tiers de ſon voyage de Sénégal, à nous tracer l'hiſtoire de quelques vains coquillages ?

Pendant deux cents ans, les puiſſances de l'Europe n'ont pas cru qu'il fût de leur intérêt d'envoyer en Afrique des vaiſſeaux, ſi ce n'eſt pour la traite des negres; leurs navigateurs étoient des corſaires qui ne ſavoient que trafiquer du ſang des hommes ; s'ils avoient trouvé des Orang-Outangs, ils les auroient vendus pour les ménageries des rois, & non pour les cabinets des philoſophes.

Les ſouverains de ce ſiecle un peu mieux conſeillés, ont fait voyager des aſtronomes

pour meſurer le globe, pour découvrir les parallaxes de Mars & de Vénus, & pour deviner le ſecret des longitudes. L'HOMME SEUL.

Probablement il ſe trouvera dans le ſiecle ſuivant quelque Pythagore qui voyagera dans l'unique deſſein d'obſerver l'homme, & de parcourir la grande échelle de ſes variétés; favoriſé par quelque Marc-Aurele, il ira étudier le Quimoſſe à Madagaſcar, le Patagon aux Terres Magellaniques, l'homme-marin ſur les rivages de l'Océan, l'Albinos au Darien, & l'Orang-Outang dans les déſerts embraſés du Zanguebar.

On dira alors : au ſeizieme & au dix-ſeptieme ſiecle, les ſauvages de l'Europe ont voyagé pour vendre les ſauvages de l'Afrique aux ſauvages du Nouveau-Monde; dans le dix-huitieme quelques ſavans ont traverſé les mers pour perfectionner les arts; mais c'eſt dans le dix-neuvieme que des philoſophes ont parcouru le globe pour étendre l'empire de la raiſon.

PARTIE II.

C'eſt à ce moderne Pythagore qu'il appartiendra d'établir des principes où je ne donne que des conjectures; de rectifier mes foibles mémoires ſur la morale de l'homme, & de donner aux habitans de ce globe le code ſublime de la nature.

ARTICLE VIII.

Si la nature fait des monstres.

L'HOMME SEUL.

Nos phyſiciens reſſemblent un peu à cet ambaſſadeur qui traça avec ſa baguette un cercle autour d'Antiochus, & lui défendit de le paſſer ſous peine d'être ennemi de Rome; ils ſe font des ſyſtêmes particuliers ſur l'organiſation des êtres; & dès que la nature s'en écarte, ils l'accuſent de faire des monſtres.

Il y a des monſtres par-tout, dit Kepler, *car il faut bien que la terre & la mer aient les leurs comme le ciel a les ſiens.* — Je ne connois point les monſtres du ciel, parce que je n'y ai voyagé ni ſur la jument du Coran, ni avec l'ange de l'apocalypſe : quant aux monſtres phyſiques de la terre, examinons : qu'eſt-ce qu'un monſtre ? c'eſt, dit-on, le produit de la combinaiſon bizarre des élémens de l'animalité; mais il ne peut rien y avoir que de régulier dans la combinaiſon des élémens :

PARTIE II.

la bizarrerie eſt dans les ſyſtêmes des philoſophes, & non dans les plans de la nature.

Des individus peuvent dans leur économie organique s'éloigner des formes ordinaires, ſans qu'on doive ſuppoſer du caprice dans l'ordonnateur des mondes : ſi ces différences alterent les réſervoirs générateurs, la ſingularité diſparoît avec l'être ſinguliérement organiſé, ſinon elle ſe perpétue ; mais dans les deux circonſtances les élémens ſe combinent ſuivant des loix invariables ; le haſard ne fait pas plus des cyclopes & des negres-blancs que des Hercule & des Newton.

Il y a dans notre phyſique générale une multitude de termes exprimant un ſimple rapport, qui n'a d'exiſtence que dans notre façon de concevoir ; tels ſont ceux de monſtre & d'eſpece, ils ne ſont bons qu'à une nomenclature ; car la nature ne fait réellement que des êtres réguliers & des individus.

Après avoir poſé ce principe, parcourons

légérement la chaîne des monſtres, nés ſous la plume des naturaliſtes.

L'HOMME SEUL.

Celui de tous les écrivains qui, après Ovide & l'Arioſte, a le plus créé de monſtres, eſt ſans contredit Pline ; on ſeroit tenté de prendre quelques chapitres de ſon hiſtoire naturelle pour des contes de fées ; encore ne s'y trouve-t-il aucun paladin pour les combattre.

Il y a, dit ce philoſophe, au nord de l'Europe des isles qu'on appelle Francſiennes, où les deux ſexes vont tout nus ; mais les oreilles des inſulaires ſont ſi grandes qu'elles leur couvrent tout le corps (*). Pigafetta, je le ſais, a raconté la même choſe des inſulaires d'Aruchetto, qui ſont des nains d'une coudée de haut ; mais le naturaliſte romain eſt bien plus plaiſant que le chevalier de Malthe : d'abord il eſt très-curieux de voir les hommes aller tous nus au Nord de l'Europe : enſuite l'imagination

(*) *Hiſt. natur. lib. IV, cap.* 13. --- Pline répete ce conte au livre 7, chap. 2, mais il met la ſcene dans les Indes.

PARTIE II.

n'eſt pas ſi flattée de rencontrer des pygmées qui ont des oreilles d'un pied & demi, que de voir des hommes de ſix pieds, comme l'étoient les ancêtres des Danois, à qui leurs oreilles ſervoient de redingottes.

Ailleurs il a entendu dire qu'il y avoit des peuples ſans col, & dont les yeux étoient attachés dans les épaules (*). Probablement c'eſt la petiteſſe du col de quelques individus de l'eſpece humaine, qui aura produit la mépriſe de Pline. Le P. Parennin a vu des Chinois dont la tête étoit enfoncée dans les épaules (**); & Corréal parle d'une nation Indienne dont les hommes ont pour la plupart le col ſi court que leurs yeux paroiſſent ſur leurs épaules, & leur bouche dans leur poitrine (†).

Pline aſſure encore, ſur la foi de Ctéſias,

(*) *Hiſt. natur. lib. VII, cap.* 2.

(**) Ce miſſionnaire en parle expreſſément dans une lettre datée de Pékin, du 28 ſeptembre 1735. Voyez le recueil in-4° des *Lettres édifiantes.*

(†) *Voyages de Corréal*, tome II, page 58.

qu'il

qu'il y avoit un peuple nommé les Sciopodes, à qui la nature n'avoit donné qu'une jambe, & qui faiſoient des ſauts au lieu de pas (*) : rêverie qu'un moderne a renouvellé en parlant des inſulaires de Ceylan (**). Malheureuſement ces Sciopodes & ces Ceylanois n'ont été revus depuis par aucun philoſophe.

L'HOMME SEUL.

Une rêverie qui n'appartient qu'aux anciens, eſt celle qui regarde les Syrictes, tribu des Indiens Nomades, où les hommes naiſſent ſans nez, & avec des jambes recourbées en queue de ſerpent (†). Pour ceux-là ils ne marchoient sûrement, ni ne ſautoient : il ne leur reſtoit donc d'autre reſſource que de ramper, ce qui n'eſt pas tout-à-fait ſi commode au phyſique qu'au moral.

(*) Plin. *Hiſt. natur.* lib. VII, cap. II. --- L'évêque Auguſtin en parle auſſi, *de civit. Dei, lib. XVI ;* & le fait n'eſt pas moins faux quoiqu'atteſté par un pere de l'égliſe.

(**) Recueil des voyages pour l'établiſſement de la *Compagnie des Indes de Hollande*, tome IV, page 362.

(†) *Hiſt. natur.* liv. VII, cap. II. --- Pline s'appuie ici de l'autorité de Mégaſthene ; mais il auroit fallu à Mégaſthene lui-même une autorité.

PARTIE II.

Un des monſtres les plus plaiſans qu'ait enfanté la plume de Pline, eſt cet Indien des rivages du Gange, qui n'a point de bouche; il vit cependant; mais c'eſt en reſpirant des parfums (*). Ainſi un ſens ſupplée à l'autre; heureuſement la ſcene eſt dans un climat de l'Aſie où regne un printems éternel: chez nous tout ce peuple odorant périroit dans un hiver.

Je termine ce tableau de la crédulité de Pline, en faiſant mention des hommes à tête de chien, qu'il prétend qu'on a trouvés dans les montagnes: Ctéſias, hiſtorien non moins véridique, aſſure avoir découvert une armée de ſix cents vingt mille de ces cynocéphales (**). Et il eſt probable que quand l'Egypte donna à ſon dieu Anubis le muſeau d'une levrette, c'eſt qu'il voulut faire l'apothéoſe du général de l'armée aboyante de Ctéſias.

(*) Plin. *loc. cit.* --- Il ajoute que toutes les odeurs ne ſont pas indifférentes à ces Indiens; car ſi une bonne les fait vivre, une mauvaiſe ſuffit pour les faire mourir.

(**) *Plin. hiſt. natur.* lib. VII, cap. II.

L'HOMME SEUL.

On ſent aſſez que tous les noms qu'on donnera à ces êtres fantaſtiques des Pline, des Mégaſthene & des Ctéſias, intéreſſent aſſez peu la philoſophie & l'hiſtoire naturelle; peu importe qu'on en faſſe des monſtres, pourvu qu'on convienne que ce ſont des êtres de raiſon.

Parmi les peuples qui ont réellement quelque ſingularité dans l'organiſation, je trouve d'abord certains Naires de Calicut, qui naiſſent avec des jambes auſſi groſſes que le corps d'un autre homme (*). Au reſte, cette hydropiſie héréditaire convient aſſez à ces gentilshommes de la côte de Malabar, qui font conſiſter les privileges de leur nobleſſe à ne rien faire, & à reſter comme le Pirithoüs de la fable, éternellement aſſis.

La nature qui n'a accordé au commun des hommes que cinq doigts à chaque main, en gratifie quelquefois d'un plus grand nombre certaines familles; il y en a à Berlin une de

(*) *Voyages de Pyrard*, page 416.

PARTIE II.

ſexdigitaires (*) : le commandeur Godeheu a vu celle de Gratio Kalleia, qui jouit du même avantage (**) : & Pline, qui ne ment pas tou-

(*) Voyez la *Vénus-phyſique* de Maupertuis.

(**) Voyez la relation qu'il en a envoyé à M. de Réaumur, dans *l'Art de faire éclorre les poulets*, tome II, page 377.

Il y a bien d'autres ſingularités encore dans la maniere dont le ſexdigitiſme a été tranſmis à la poſtérité de cet Italien; ce Gratio étoit né d'un pere ſexdigitaire; s'étant marié lui-même à l'âge de vingt-deux ans, il a eu quatre enfans, Salvator, George, André & Marie; l'aîné a conſervé le ſexdigitiſme & l'a tranſmis à deux garçons & à une fille; mais un quatrieme enfant qu'il a eu s'eſt trouvé organiſé comme le reſte des hommes.

George eſt né avec cinq doigts, mais les deux pouces des mains ſont plus gros qu'ils ne devroient l'être, & on ſent au milieu un intervalle comme ſi deux doigts étoient renfermés ſous le même épiderme: ce George s'étant marié a eu trois filles, dont deux ſe ſont trouvées parfaitement ſexdigitaires; & la troiſieme avec ſix doigts à chaque main & au pied droit, n'en a eu que cinq au pied gauche; le dernier enfant de George a été un garçon, partagé en doigts comme nous.

André, né avec cinq doigts à chaque membre, a eu pluſieurs enfans en qui on n'a apperçu aucune eſpece de difformité.

Marie, fille de Gratio, eſt née avec cinq doigts aux mains & aux pieds, mais les pouces des mains ſont organiſés comme ceux de George: elle s'eſt mariée à l'âge dix-huit ans & a eu deux garçons & deux filles; un des

jours, prétend que les anciens habitans du Mont-Milo avoient huit doigts à chaque pied (*). On connoît à Tubinge la famille du ſavant Bilfinger dont tous les individus naiſſent avec douze doigts & douze orteils. Je ne doute pas que, tout étant égal d'ailleurs, un homme qui a plus de doigts que nous n'ait l'organe du tact plus fin, & ne nous efface en ſenſibilité : ainſi de pareils monſtres doivent être peu tentés de blaſphémer la nature.

L'HOMME SEUL.

Rien n'eſt plus extraordinaire & cependant plus avéré que ce que le judicieux Kolbe rapporte des Hottentotes ; il leur vient à toutes au-deſſus de l'os pubis une excroiſſance pleine de dureté, qui deſcend juſqu'au milieu des cuiſſes, en forme de tablier (**). Ces Africaines ſont

garçons a ſix doigts à un pied, & les autres ſont conformés à l'ordinaire.

Un pareil phénomene ſuffiroit pour enfanter un volume ſur la génération ; mais comme il ſuppoſeroit moins de principes que de conjectures, j'aimerois mieux le lire que le faire.

(*) *Hiſt. natur.* lib. VII, cap. II.

(**) *Deſcr. du cap de Bonne-Eſpérance*, t. I, p. 91.

PARTIE II.

les ſeules femmes de la terre qui puiſſent être parfaitement nues ſans ceſſer d'être décentes.

Les philoſophes pendant long-tems ſoutinrent que la queue formoit une différence eſſentielle entre la race humaine & celle des animaux ; mais d'abord il y a des eſpeces de ſinges qui n'ont point de queue : de plus il eſt prouvé que la nature en accorde quelquefois une à des hommes ; les negres de Manille jouiſſent de ce ſingulier privilege (*), ainſi que les montagnards du royaume de Lambri (**) & une partie des inſulaires de Formoſe (†). Je me ſers du mot de privilege, parce qu'on s'accorde aſſez à regarder la queue dans l'homme comme le ſigne caractériſtique de ſa vigueur ; De Maillet, qui n'eſt au reſte,

(*) *Voyages de Gemelli Carreri*, tome V, page 68.

(**) Marc Paul, *deſcription géographique*, édit. de Paris de 1556.

(†) *Voyage de Jean Struys*, tome I, page 100. --- Obſervons que les anciens connoiſſoient ces hommes à queue ; Pline en parle, *Hiſt. natur.* lib. VII, cap. II, & obſerve qu'ils étoient auſſi légers à la courſe que les quadrupedes.

à certains égards, que le Rabelais des philoſophes, prétendoit avoir connu en Italie une courtiſanne qui s'étant livrée à un homme à queue, l'avoit vu approcher du fameux exploit d'Hercule près des cinquante filles de Theſpias (*), exploit qui juſqu'ici a trouvé beaucoup plus d'incrédules que ſes douze travaux. L'HOMME SEUL.

Il ſeroit abſurde de mettre au rang des monſtres les peuples dont je viens de parler; une queue, des jambes groſſes, un tablier de chair & le ſexdigitiſme ſemblent s'écarter bien moins de l'organiſation que la différence de couleur qui ſe trouve entre les negres & les Suédois, & la diſproportion de taille qu'on apperçoit entre les Patagons & les Eſquimaux. Ou tout eſt monſtre ſur la terre, ou il n'y en a point.

On m'accordera peut-être que toute ſingularité qui ſe perpétue de génération en génération, n'a en ſoi rien de monſtrueux; mais

(*) *Telliamed*, tome II, édit. in-12, page 209.

PARTIE II.

en m'abandonnant les peuples-monſtres, la phyſique moderne s'obſtinera à ſoutenir l'exiſtence des monſtres individus.

Je ſais qu'il paroît de tems en tems ſur la ſcene de la nature des phénomenes ſinguliers par rapport à l'organiſation des êtres: ce ſont des machines dont on nous cache les reſſorts & les contrepoids, & qui étonnent notre imagination, parce que nous ne les voyons que du côté du parterre.

Par exemple, le Polyphême de l'Odyſſée, à certains égards, n'eſt pas une fiction de la mythologie, & des femmes ayant deux bons yeux donnent quelquefois le jour à des Cyclopes.

Il ne s'agit point ici des Arimaſpes de Pline, Cyclopes de la Scythie, qui font la guerre à des quadrupedes volans nommés Griffons (*);

(*) *Hiſt. natur.* lib. VII, cap. II. --- Pline ajoute que les Griffons gardent des mines d'or, & que les Arimaſpes combattent ces quadrupedes pour pouvoir les exploiter: ce conte ſemble une des mille & une copies de l'hiſtoire de la conquête de la toiſon d'or,

parce qu'il n'y a jamais eu chez les Scytes ni Cyclopes, ni Griffons.

L'HOMME SEUL.

Mais en 1709, un naturaliſte François reçut d'un médecin Danois la deſcription d'un enfant cyclope, ayant le viſage velu, ſans nez, ſans bouche, & portant ſes oreilles au menton; il ne mourut qu'au bout de quelques jours : en le diſſéquant on ne lui trouva point de nerf olfactif; ainſi il auroit été privé du ſens de l'odorat s'il avoit vécu (*).

Je trouve dans la phyſiologie de Dufieu un fait encore plus ſingulier; une Lyonnoiſe, en 1743, accoucha à ſon ſeptième mois de groſſeſſe, d'une fille qui, comme l'enfant Danois, étoit privée de nez & de bouche, n'avoit qu'un œil au milieu du viſage & portoit ſes oreilles au-deſſous du menton : ce ne furent pas là les ſeules bizarreries qui fixerent l'attention des anatomiſtes; cet œil unique n'avoit qu'un nerf optique, mais deux cornées, deux

(*) Voyez la relation de Méri, *Hiſt. de l'Académie royale des ſciences*, année 1709.

PARTIE II.

iris & quatre paupieres ; le col étoit privé de trachée-artere & d'œſophage, & la poitrine renfermoit deux cœurs (*). Cet enfant vécut trois heures & on le baptiſa ; cent ans plus tôt on auroit étouffé le prétendu monſtre, & au quinzieme ſiecle on l'auroit peut-être brûlé avec ſa mere.

Eller a conſigné dans les mémoires de l'académie de Berlin, la deſcription d'un cyclope que je crois encore plus merveilleux : en 1755, une femme originaire de Boheme, nommée Horrack, donna naiſſance à un enfant de deux pieds quatre pouces, dont la tête ſeule avoit un pied trois lignes, au milieu du viſage étoit un trou quarré d'une figure rhomboïde, où l'œil unique du fœtus étoit placé, environné de quatre paupieres ; & un peu au-deſſus de cet œil, on voyoit un organe générateur (**).

(*) *Phyſiologie* de Dufieu, page 792. — L'enfant fut expoſé à Lyon ſous les yeux de l'académie.

(**) La diſſection de ce cyclope & la deſcription anatomique de ſon cadavre furent faites par le docteur Roloff ; le mémoire qui en eſt le réſultat ſe trouve dans le recueil de l'académie de Berlin, tome X.

L'HOMME SEUL.

Je doute que dans le roman des Mille & une Nuits, les fées aient jamais produit un être plus bizarre que ce fœtus, réellement organisé des mains de la nature.

Après un pareil fait, il est inutile de s'étendre sur cet homme né avec un seul doigt à chaque main (*); sur l'enfant sans articulations, qui n'avoit qu'un seul os continu des pieds jusqu'à la tête (**); sur les filles qui ont trois jambes (†); sur ce François que M. de Thou vit en 1600, & qui étoit né avec une corne de bélier au milieu du front (¶); sur les

(*) *Mém. de l'Acad. royale des sciences*, ann. 1733.

(**) Ibid. année 1716.

(†) Voyez la description d'un de ces êtres singuliers, *Mélanges d'hist. natur.* tome V, page 29.

(¶) Je trouve dans les *Transactions philosophiques*, année 1685, un phénomene de ce genre bien plus extraordinaire : une fille, à l'âge de trois ans, vit germer des cornes en divers endroits de son corps, & sur-tout aux jointures & aux articulations ; ces excroissances se multiplierent d'année en année, & à l'âge de treize ans elle en étoit toute hérissée ; le sein même n'en étoit pas exempt : quelques-unes de ces cornes étoient contournées comme celles du bélier ; dès qu'il en tomboit une, il en renaissoit d'autres à sa place. —

PARTIE II.

femmes qui ont deux matrices (*); ſur les têtes ſans crâne (**) & ſur les têtes à deux cerveaux (†).

Je laiſſe auſſi à la phyſique moderne, qui veut tout expliquer, ſes conjectures ſur l'origine du fœtus qu'elle appelle monſtrueux: ſur ces môles que probablement des vierges font naître (¶); ſur les embryons qui naiſſent

---

Cette fille, comme je l'ai ſu depuis, étoit aſſez ſtupide: ainſi on pouvoit dire qu'elle végétoit, & cela étoit vrai au phyſique & au moral.

(*) *Hiſt. de l'Acad. des ſciences*, année 1752. — Cette femme avoit eu pluſieurs enfans, mais point de jumeaux.

(**) *Conſidérations philoſophiques ſur la gradation naturelle des formes de l'Etre*, page 206.

(†) *Mém. de l'Acad. royale des ſciences*, ann. 1742.

(¶) Le célebre Diderot regarde ces corps comme l'aſſemblage de tous les élémens qui émanent de la femme dans la production de l'homme, ou de tous les élémens qui émanent de l'homme dans les diverſes approches de la femme: il ſuppoſe que ces élémens qui ſont tranquilles dans l'homme s'échauffent dans certaines femmes d'un tempérament ardent, s'y exaltent & y prennent de l'activité; ou que tranquilles dans la femme, ils ſont mis en action par des mouvemens ſtériles & purement voluptueux d'un amant. — *Voyez penſées ſur l'interprétation de la nature*, page 39. — Il

ns tête (*) ou avec deux têtes (**); ſur celui qui vint au monde tout habillé, & avec un capuchon ſur la tête (†) & ſur celui qui parut à la lumiere portant ſon cœur attaché au col en guiſe de médaille (¶).

L'HOMME SEUL.

---

eſt difficile de donner une baſe plus ingénieuſe au ſyſtême de l'Epigéneſe.

(*) Il y a dans les *Mémoires de l'Académie des ſciences*, année 1720, la deſcription d'une fille qui naquit à ſix mois, ſans bras, ſans poumons, ſans eſtomac, ſans cœur & ſans tête.

(**) L'académie des ſciences fait encore mention d'un fœtus, mort en naiſſant, qui avoit deux têtes très-bien formées & poſées chacune ſur ſon col; deux œſophages, deux poumons, deux ſexes, mais un cœur unique. --- Voilà pour un poëte le type parfait de deux amans qui ne forment qu'un ſeul individu.

(†) En 1683 un chirurgien tira mort du ſein d'une femme, de Bourg-en-Breſſe, un enfant revêtu d'une membrane travaillée par la nature, dont les replis ondoyans environnoient tout ſon corps & s'élevoient au-deſſus de ſa tête comme le capuchon d'un moine: le viſage ſeul étoit découvert & préſentoit les traits d'un vieillard qui ſe meurt plutôt que ceux d'un enfant qui vient de naître. --- *Conſidérat. philoſoph. ſur la gradat. naturelle des formes de l'être*, page 216.

(¶) Cet embryon naquit à Grenoble, & ſa mere le ſentit remuer quelque tems avant ſon accouchement. --- *Hiſt. de l'Académie des ſciences*, ann. 1712, p. 39.

PARTIE II.

Le vulgaire des obſervateurs appelle tous ces êtres des jeux bizarres de la nature : mais encore une fois la nature n'eſt point bizarre; elle ne ſe joue point, ſi ce n'eſt peut-être de l'entendement de l'aveugle-né qui veut donner la clef de ſes ouvrages.

Le fanatique qui voudroit étouffer ces êtres ſinguliers, les nomme des monſtres; il ne ſait pas que ſans lui il n'y auroit preſque jamais eu de monſtres parmi les hommes.

Le haſard n'a jamais rien fait, & il y a une combinaiſon auſſi régulière des élémens de l'animalité dans un fœtus ſans tête que dans l'entendement d'un Newton ou d'un Monteſquieu.

Quel titre avons-nous pour qualifier de monſtres un enfant qui a trois jambes ou un hermaphrodite? Avons-nous parcouru du haut en bas la grande échelle des êtres? Connoiſſons-nous aſſez l'ordre pour ſavoir ce qui s'en écarte?

On s'accorde, au reſte, ſi peu ſur la ſignification du mot monſtre, que pendant long-

tems on s'eſt contenté de s'en ſervir pour déſigner un animal extraordinaire pour la taille : un ſerpent de vingt-cinq pieds fut un monſtre pour les Romains du tems de Romulus ; dans la ſuite, quand ils porterent la guerre en Afrique & qu'ils apperçurent dans cette région embraſée des ſerpens de cinquante pieds, ils virent que le reptile qui avoit tant effrayé leurs peres, n'étoit pas encore un monſtre. Enfin, quand l'armée de Régulus ſe vit arrêtée par le fameux ſerpent de Bagrada, qui avoit cent trente pieds de long, & qu'on fut obligé d'aſſiéger en regle comme une citadelle, il fallut bien revenir encore ſur ſes pas, & avouer que le monſtre de l'homme n'eſt pas celui de la nature.

L'HOMME SEUL.

Il s'éleva dans ce ſiecle une diſpute célebre entre deux ſavans ſur l'origine des monſtres, & cette diſpute ne finit que par la mort d'un des combattans (*) : tous deux avoient adopté

(*) On peut voir les ſophiſmes des deux philoſophes dans les *Mémoires de l'Académie des ſciences*, années 1724, 1733, 1734, 1738 & 1740.

PARTIE II.

le ſyſtême des œufs générateurs ; & d'accord ſur le principe, ils n'en étoient que plus diviſés ſur les conſéquences ; Lemery, grand raiſonneur, prétendoit que quelqu'accident arrivé à l'œuf avoit mis du déſordre dans l'organiſation du fœtus : Winslow, grand anatomiſte, ſoutenoit que comme il y a des œufs originairement réguliers, il y en a auſſi d'originairement monſtrueux : le premier, en mutilant ſes œufs ou en les mêlangeant, ſe flattoit d'expliquer comment un fœtus naît ſans cœur ou avec deux têtes : le ſecond, le ſcalpel à la main, diſſéquoit de nouveaux embryons, dont on ne pouvoit expliquer le méchaniſme par aucun déſordre accidentel ; ainſi l'anatomiſte avec des faits balançoit toute la métaphyſique du raiſonneur, & l'Europe ſavante reſtoit toujours en ſuſpens.

On pouvoit dire à Lemery : qui vous a aſſuré que votre fœtus tranquille dans la liqueur de l'amnios a ſubi quelqu'accident ? Si vos œufs ſe caſſent ou s'ils ſe mêlangent, ils ne doivent rien

rien produire. Une Hottentote dont quelque cauſe étrangere altere la matrice reſte ſtérile, & ne produit pas un fœtus avec un tablier de chair, qui ſe propage à ſon tour. L'HOMME SEUL.

On pouvoit dire à Winſlow : qui vous a révélé que la nature fait de toute éternité des monſtres, comme des corps réguliers ? Où étoient les germes monſtrueux avant la génération des monſtres ? Un de ces germes deſcend-il à point nommé dans la matrice d'une femme, quand elle conçoit un enfant ſans tête ou un cyclope ?

On pouvoit dire à-la-fois à Lemery & à Winſlow : les femmes que vous diſſéquez ou ſur leſquelles vous raiſonnez n'ont jamais eu d'ovaire, ainſi le fil de vos ſyſtêmes ſe caſſe avec les œufs qui les ont fait naître.

Vous vous accordez à nommer monſtres une production organique dont la conformation differe de celle de ſon eſpece : malheureuſement il n'y a point d'eſpece, il n'y a que des individus ; ainſi un Cyclope n'eſt pas plus

PARTIE II.

monſtre, parce qu'il differe d'un homme qui a deux bons yeux, qu'un ſapajou ne l'eſt, parce qu'il differe d'un ſerpent à ſonnettes.

Comment vous battez-vous ſur l'origine des êtres qui vous ſemblent bizarres, tandis que la formation des êtres les plus réguliers eſt encore pour vous une énigme ? Quoi ! vous ne ſavez pas comment une plante végete, & vous voulez deviner comment les élémens de l'animalité ſe combinent, pour former un fœtus humain à deux têtes ou un hermaphrodite !

C'étoit encore un ſingulier ſophiſte que ce Bartholin, qui fit un livre en Danemarck pour prouver que les monſtres devoient leur origine aux cometes (*); comme ſi ces globes immenſes qui dans l'ellipſe qu'ils décrivent anéantiſſent quelquefois des planetes, s'amuſoient dans un petit coin de l'eſpace à envoyer le germe d'une queue à un negre de

(*) *Bartholini, de Cometa conſilium medicum, cum monſtrorum in Daniâ natorum hiſtoria.* --- Il preſcrit dans ce livre un régime pour ſe préſerver de la contagion des cometes.

Manille, ou à mettre ſur un corps de Géorgienne une tête d'Orang-Outang.

L'HOMME SEUL.

Nous avons la fureur de ne juger jamais des êtres que par relation; le premier blanc qui vit un negre dut en faire un monſtre, & lui-même dut paſſer pour tel la première fois qu'il parut dans les déſerts de Zanguebar.

Quelles ſeroient aux yeux du vrai philoſophe les limites qui ſépareroient le monſtre, de l'être régulierement organiſé ? Comment pourroit-on tracer cette ligne individuelle, puiſque ce que nous nommons une eſpece ſubit ſans ceſſe de nouvelles variations, & que du ſtalactite juſqu'à l'homme tout ſur la ſcene de la nature n'eſt que métamorphoſe.

Les anciens avoient des ſenſitives plus finement organiſées que les nôtres; leur ſerpent de cent trente pieds ne ſe trouve plus en Afrique : nous-mêmes n'avons plus ni la taille, ni la longue vie des patriarches : en conclura-t-on que les ſenſitives, les ſerpens & les hommes de l'âge de fer, ſont des monſtres relative-

PARTIE II.

ment aux ſenſitives, aux ſerpens & aux hommes de l'âge d'or ?

Non-ſeulement ce qu'on nomme les eſpeces changent, mais quelquefois encore elles ſe confondent; on a vu des végétaux germer dans des ſubſtances animales (*), & cependant perſonne ne s'eſt aviſé de mettre, ſoit l'animal, ſoit la plante au rang des monſtres.

Les philoſophes qui ont trouvé des monſtres parmi les hommes, afin de n'être pas inconſéquens, en ont encore peuplé le regne des plantes & celui des foſſiles. C'eſt ainſi que l'auteur du roman *de la nature* fait entendre que les ſtalactites ne ſont que des développemens monſtrueux des élémens des pierres (**), comme s'il pouvoit y avoir quelque choſe d'ir-

(*) Les mémoires des académies font mention d'un épi de bled qui germa dans l'eſtomac d'une femme ; & du rein droit d'un homme, qui ſe trouva ſous le ſcalpel d'un anatomiſte, renfermant un grand nombre de champignons. — *Voyez* dans le volume précédent le *Roman philoſophique de Zoroaſtre.*

(**) *Conſidérations philoſophiques ſur la gradation des formes de l'Etre*, page 200.

régulier dans la combinaiſon de l'eau & des germes lapidifiques; comme ſi la nature violoit plus ſes loix éternelles en formant un cylindre diaphane, d'un fluide & d'un rocher, qu'en créant à part le fluide & le rocher ! L'HOMME SEUL.

De même, quoi qu'en diſent les botaniſtes, une plante n'eſt point monſtrueuſe, parce que le froid lui fait perdre ſa corolle, parce qu'une greffe particuliere applatit ſa tige, & que ſes feuilles ſe tuméfient par la piquure des Ichneumons.

En 1675, Perrault montra à l'académie une poire de rouſſelet, qui en enfantoit une autre par la tête (*); & quatre ans après on fit voir à Paris une ſeule tige de roſier qui portoit trois roſes, graduellement élevées l'une ſur l'autre (**). Voilà des phénomenes, ſans doute; mais ce ne ſont pas des monſtruoſités.

(*) *Journal des Savans*, année 1675. --- Ce fait n'eſt pas ſi merveilleux que celui d'une fille du ſeizieme ſiecle, qui naquit groſſe d'un autre enfant. --- Voyez Bartholin, *Hiſt.* 100, *cent* 6.

(**) *Journal des Savans*, année 1679.

PARTIE II.

La nature en plaçant une matrice ſur la tête d'une poire, & dans le calice d'une roſe, a pu donner un nouveau développement à ſes loix primitives; mais ſûrement elle ne les a point interverties.

Si nous remontons l'échelle, nous trouverons parmi les animaux des êtres auſſi ſinguliers, mais non pas des monſtres.

D'abord, le mulet qui n'eſt ni âne ni cheval, quoiqu'il participe de la nature de ces quadrupedes, n'eſt point un monſtre; car dans certains climats, ce métis ſe perpétue: les naturaliſtes attribuent la propagation aux mulets de Cappadoce: il y a dans la Tartarie des mulets de race (*); & toute l'Italie ſait qu'en 1703, une mule engendra un poulain au milieu de Palerme, & le nourrit de ſon lait (**). Or s'il naiſſoit quelque production organique où l'ordre de la nature fût eſſen-

(*) Œuvres de Leibnitz: *Nouveaux eſſais ſur l'entendement humain*, page 276.

(**) *Mémoires de Trévoux*, octobre 1703, page 81.

tiellement interverti, il lui ſeroit impoſſible de ſe propager.

L'HOMME SEUL.

Il ſuit encore de mes principes ſur les êtres humains ſinguliérement organiſés, qu'on ne peut mettre au rang des monſtres, ni le chien de Quimper-Corentin, qui avoit les pieds de la taupe & la trompe des inſectes (*), ni le baſſet de Berlin, qui avoit une tête de coq-d'inde (**), ni le poulet de Bretagne, que ſa mere tua parce qu'elle lui vit quatre pattes & quatre ailes (†), ni enfin ce fameux lievre d'un électeur d'Hanovre, né avec deux têtes, quatre oreilles & huit pieds; comme ſi la nature avoit pris plaiſir de coller l'un ſur l'autre, dos à

(*) *Journal des Savans*, année 1663. — Ce quadrupede vécut trois jours.

(**) Recherches ſur la force de l'imagination, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, tome XII, année 1756.

(†) Voyez le *Journal des Savans* du 23 juin 1681. — M. de Réaumur vit un jour un poulet à quatre jambes dans un œuf couvé pendant dix-neuf jours. — *Mém. ſur les inſectes*, tome II, page 42. — Ce poulet de M. de Réaumur ne devoit être qu'un demi-monſtre, comparé à celui de Bretagne.

dos, deux de ces quadrupedes; & qui, dit-on, ſe trouvant fatigué de courir d'un côté ſe tournoit de l'autre & couroit ſur des nouveaux frais, afin de mettre aux abois la meute & les chaſſeurs (*).

Le grand principe des partiſans des monſtres eſt, qu'il ne peut rien y avoir de régulier dans la réunion de deux êtres qui paroiſſent éloignés dans l'échelle; que l'ordre ſe trouve dans la génération d'un homme, d'un chien & d'un coq-d'inde; mais non dans celle d'un homme à muſeau de chien, & d'un chien à tête de coq-d'inde.

Je demande à ces grands partiſans de l'ordre (qui cependant admettent des monſtres), s'ils connoiſſent parfaitement la grande échelle des êtres, & s'ils l'ont parcourue du haut en bas, depuis Dieu juſqu'à l'atome?

De plus, qui leur a dit que deux êtres de l'échelle ſont ſéparés par des limites éternelles?

(*) Ce fait, plus plaiſant que vraiſemblable, ſe trouve conſigné dans les Ephémérides d'Allemagne.

n'eſt-il pas plus vraiſemblable que les élémens, de ce qu'on nomme les trois regnes, ſont fondus plus ou moins dans tous les individus de l'échelle? La phyſique a découvert dans les plantes preſque tous les attributs de l'animalité; & les foſſiles mêmes ſont ſenſibles, s'il en faut croire Pythagore & la raiſon. L'HOMME SEUL.

Enfin, pourquoi la nature qui a fait l'échelle, ne rapprocheroit-elle pas les échelons? les différentes combinaiſons des élémens de l'animalité ne rendent-elles pas poſſible la variété infinie des formes des animaux? Pour moi, je ne ſuis pas plus étonné de voir une tête de brochet ſur un col de linotte, que de trouver le bébé du roi de Pologne près d'un Patagon, & le maréchal de Saxe à côté d'un negre blanc.

Il n'y a donc point de monſtres dans l'ordre phyſique, mais il y en a beaucoup dans l'ordre moral: puiſſent ces derniers être effacés auſſi aiſément de la race des hommes, que les premiers pourroient l'être de notre phyſique & de nos grammaires!

CHAPITRE VII.

DE LA DÉGRADATION HUMAINE QUI EST NOTRE OUVRAGE.

PARTIE II.

QUE ne ſuis-je né vieil ! diſoit à ſes diſciples l'Arabe Averroës ; & ce mot plein de ſens ne fut entendu que par le petit nombre de ſages qui étoient en état de le prononcer.

Pour moi, quand je vois tout ce qu'ont fait les préjugés des hommes, leur ſuperſtition timide & leurs loix féroces pour dégrader en eux la beauté ſimple & ſublime de la nature, eſpérant que l'inſenſibilité qu'amene l'hiver de l'âge par l'endurciſſement des organes, me rendroit moins malheureux du malheur de tout ce qui m'environne, je ſuis tenté quelquefois de faire le vœu d'Averroës.

Il ne s'agit pas ici de quelques uſages bizarres & obſcurs adoptés au fond de l'Afrique ou du Nouveau-Monde par des ſauvages ; je parle d'une conſpiration preſque générale de toutes

les nations pour ſubſtituer au beau primitif le beau de convention qui le défigure, & pour mutiler la machine humaine ſous prétexte de l'embellir.

L'HOMME SEUL.

Au milieu de ce torrent d'erreurs & de crimes, de tems en tems la voix des philoſophes s'eſt fait entendre; on leur a applaudi, mais le monde moral a continué de rouler ſur le même axe.

Ne nous laſſons point de plaider la cauſe de la nature, puiſqu'on ne ſe laſſe point de l'outrager; il faut qu'en même tems que les charlatans de toutes les nations rouvrent les bleſſures faites à l'homme, il y ait une chaîne non interrompue de réclamations de la part des médecins contre ces attentats; ce ſont des mémoires que nous laiſſons à la poſtérité pour l'empêcher de blaſphémer notre intelligence,

ARTICLE PREMIER.

DES PARURES FACTICES SUBSTITUÉES A LA BEAUTÉ.

PARTIE II.

QUAND les ſculpteurs de l'antiquité ont voulu tranſmettre aux ſiecles à venir les traits de la beauté, ils n'ont pas fait riche la ſtatue qui ne devoit être que belle : il n'y a ni collier, ni diamans, ni braſſelets à la Vénus de Médicis, ni à l'Apollon du Belvedere.

Les peintres de leur côté, quand ils ont voulu deſſiner Cléopatre ou Aſpaſie, n'ont point altéré leur coloris, & ſubſtitué ſur leurs joues le rouge groſſier du carmin au rouge naiſſant de la pudeur ; ils ont cherché la nature, & ont rencontré la beauté.

Les premieres altérations faites à la beauté primordiale ſont venues de la part des peintres, & chez les ſauvages tout le monde eſt peintre; à Jeſſo (*), chez quelques negres (**),

(*) *Voyages de Jean Struys*, tome I.

(**) *Voyages au Sénégal*, par M. Adanſon.

& parmi les Arabes du déſert (*), on s'eſt aviſé de croire que l'incarnat des levres n'étoit qu'une beauté populaire, & la vanité y a fait ſubſtituer le bleu, qui en effet peut repréſenter un beau ciel, mais non une belle femme. L'HOMME SEUL.

Le rouge que quelques nations ſont choquées de rencontrer ſur les levres, d'autres l'appliquent ſur les dents (**) : il y en a dans l'Indoſtan qui alterent l'émail de ces mêmes dents en les enveloppant du vernis le plus noir. Les Siamois pour ſe juſtifier de cette bizarrerie, diſent qu'il n'eſt pas de la grandeur de l'homme d'avoir les dents des quadrupedes (†) : mais

(*) *Voyages de Pietro della Valle*, tome II, page 296. --- Les princeſſes Arabes mettent cette couleur bleue par petits points & la font pénétrer dans la chair avec une aiguille ; peut-être ont-elles deſſein de repréſenter ſur la terre les vierges bleu-céleſtes dont Mahomet promet, après la mort, la jouiſſance aux bons Muſulmans.

(**) *Eſſais* de Montagne, petite édit. tome IV, p. 288.

(†) *Voyages à Siam* du P. Tachard. --- Ils ſont, au reſte, punis de leur délire par la nature même de l'opération ; car de tems en tems ils ſont obligés de renouveller leur vernis, & alors ils paſſent pluſieurs jours ſans manger.

PARTIE II.

si ce raisonnement est bon, il me semble qu'alors il vaudroit mieux noircir les dents des quadrupedes, & conserver la blancheur des siennes.

Il y a un peu moins de démence à teindre avec de la poudre de mine de plomb le poil des paupieres, comme de tems immémorial on l'a observé en Orient (*); du moins cette couleur sombre sert à relever la blancheur de la peau, & à rendre plus vif le feu du regard: les Grecques vers le tems de la décadence de leur patrie, & les Romaines sous les Césars adopterent cet usage; & en effet cette beauté factice convenoit plus au teint flétri des Laïs ou des Messalines, qu'au visage tout neuf des Pandore & des Lucreee.

Les insulaires de Sombreo, au Nord de Nicobar, renchérissent sur toutes ces bizarreries, en se bigarrant le visage de diverses couleurs, comme de verd, de jaune & de

(*) *Voyages de Shaw*, tome I, page 322.

leu (*) : ils s'imaginent être le chef-d'œuvre e la nature, quand leur tête reſſemble à un rc-en-ciel. L'HOMME SEUL.

Le poil du corps humain n'a pas été plus reſpecté par la vanité que le viſage ; les inſulaires de Nicobar s'arrachent les ſourcils (**) : les Turcs font tomber avec de la chaux vive & du ruſma tout le poil de leur corps, excepté celui de la barbe & des cheveux (†) : d'un autre côté, les Maldivois prennent des boiſſons qui les multiplient ; & chez eux plus un corps eſt velu & plus il eſt beau (¶), comme ſi ce qui eſt une beauté pour un ours, pouvoit l'être pour un homme !

On a défiguré de mille façons la chevelure :

(*) *Hiſt. génér. des voyages* de l'abbé Prévôt, tome I, page 387. --- Les Mingréliennes ſont auſſi dans l'uſage de donner à leur viſage une teinte contre nature. --- *Voyages de Chardin*, p. 77. --- Quoiqu'elles ſoient avec les Géorgiennes & les Circaſſiennes les plus belles femmes de l'Aſie, elles n'ont pu cependant introduire cette mode bizarre dans les ſerrails de l'Orient.

(**) *Voyages de Dampier*, tome III, page 156.

(†) *Obſerv. de Pierre Belon*, tome I, page 198.

(¶) *Voyages de Pyrard*, liv. II.

PARTIE II.

les Maldivois la noirciſſent (*); les Tripolitaines lui donnent la couleur du vermillon (**); les Chinois ne laiſſent croître qu'un toupet, & les Européens parent leur tête de cheveux qui ne leur appartiennent pas.

Nous nous glorifions d'avoir découvert cette poudre parfumée qui rend toutes nos têtes uniformes; mais ne ſoyons pas ſi fiers, les Polonois de tems immémorial s'en ſervent pour cacher le déſordre que la *plica* cauſe dans leurs chevelures; on a auſſi rencontré chez les Papous des hommes petits & préſomptueux qui ſe blanchiſſent les cheveux avec de la craye broyée: voilà donc une découverte que nous partageons du moins avec les têtes malades de la Pologne, & les petits-maîtres des Terres Auſtrales.

La coutume la plus bizarre que les ſauvages des deux continens aient introduite, eſt celle de ſe peindre tout le corps d'une maniere uni-

(*) Ibid.

(**) *Etat des royaumes de Barbarie*, édit. de 1704.

forme

forme ; dégoûtés de ce mêlange heureux de couleurs qui conſtitue en partie la beauté, & qui fait du viſage humain un tableau mouvant où ſe deſſinent toutes les paſſions, ils ſe ſont colorés depuis la tête juſqu'aux pieds tantôt en verd, tantôt en rouge ; ils ont cru que leur corps n'étoit parfait qu'autant qu'il reſſembloit à un arbre ou à une écreviſſe. L'HOMME SEUL.

Je ſuis loin, au reſte, de condamner le vernis dont on s'enduit en Laponie & chez les Hurons, pour ſe mettre à l'abri de l'aiguillon des mouſtiques & des maringouins : diſtinguons avec ſoin les reſſources dictées par le beſoin, des modes inventées par le mauvais goût pour dépraver la beauté de la nature.

Certainement ce n'eſt pas le beſoin qui dicte aux femmes du Décan de peindre des fleurs ſur leurs corps ; ce ne peut être que la vanité, & une vanité mal-entendue, car une femme découpée en fleur, eſt auſſi ridicule qu'une fleur taillée en femme.

La même raiſon condamne les filles du

PARTIE II.

Sénégal qui brodent ſur leur peau des figures d'animaux & des hiéroglyphes : une belle femme n'eſt ni un tableau, ni une fleur : je ne veux voir deſſiné ſur le corps de mon amante que le jeu des paſſions que je fais naître; je n'y veux lire que le ſentiment de ſa belle ame, mon amour & la douce empreinte de la nature.

ARTICLE II.

Du Rouge.

NINON DE L'ENCLOS.

QUOI ! Milord, me ſurprendre ainſi avant ma toilette ! voilà une trahiſon que la plupart de nos Françoiſes ne vous pardonneroient pas.

L'HOMME SEUL.

MILORD CHESTERFIELD.

Belle Ninon, je ne connois point de petites-maîtreſſes, & je ne me mettrai pas dans le cas du pardon : ſi j'entre avant midi dans votre boudoir, c'eſt pour admirer la Beauté de la nature, & cauſer avec un philoſophe.

NINON DE L'ENCLOS.

Mais, Milord, il n'y a guere de philoſophie ni dans vos regards, ni dans vos complimens. — Quoi ? franchement, vous me trouvez plus jolie dans ce déshabillé, que je ne l'étois hier au bal de votre ambaſſadeur avec ma gaze d'Italie, mon rouge & mes girandoles ?

PARTIE II.

MILORD CHESTERFIELD.

De la gaze d'Italie ou des diamans, ne ſon pas ma Ninon; pour le rouge qui n'eſt boı qu'à faire des vieilles de trente ans, cette mod tyrannique devoit-elle être adoptée par l moderne Aſpaſie ?

NINON DE L'ENCLOS.

Que voulez-vous, Milord ? on ne mene pa l'imagination des jolies femmes, comme l'eſpr des hommes : votre Aſpaſie détruiroit plı aiſément une ſecte de philoſophes, qu'un mode utile : voyez Pierre le Grand, il a caſſ la milice redoutable de Strélitz, & on ne lı a rien dit; il veut aujourd'hui couper la barb des Ruſſes, & on parle de le détrôner; qu' ne s'aviſe pas d'ôter le rouge aux femmes d ſa cour, il courroit riſque de perdre la vie.

MILORD CHESTERFIELD.

Entre nous, Pierre le Grand a tort : ſ réforme devoit tomber ſur les hommes, & non ſur les barbes; qu'il bâtiſſe Pétersbourg qu'il donne des loix à ſes tribunaux & de

mœurs à ſes ſujets, il ſera le héros des peuples étrangers, & le Dieu du ſien; mais qu'il abandonne au tems, au luxe & aux femmes, le droit d'introduire des modes & de les anéantir; l'hydre du préjugé a encore en Ruſſie toutes ſes têtes: pourquoi s'amuſe-t-il à les tondre, quand il peut les abattre?

L'HOMME SEUL.

Diſtinguons, au reſte, les modes indifférentes, des modes barbares; les Moſcovites ont des raiſons pour conſerver la barbe; & nous en avons d'auſſi bonnes pour la raſer; mais le rouge eſt une invention abſurde & cruelle, qui ne peut être défendue que par le mauvais goût, & qui ne devroit caractériſer que les mauvaiſes mœurs.

NINON DE L'ENCLOS.

Mon cher philoſophe, tes regards peuvent me perſuader, mais tes épigrammes ne ſauroient me convaincre: il a été un tems où ma haine pour des ſexagénaires chargées de rouge, s'étendoit juſques ſur le rouge même; j'avois alors mon viſage de quinze ans, & à cet âge

PARTIE II.

l'incarnat de la timidité vaut bien celui qu'on fait avec du talc & de la céruſe : mais enfin, on n'a pas toujours ſes quinze ans ; & condamnée par les hommes à toujours plaire, il faut bien, à force d'art, rappeller ſur un teint flétri le beau coloris de la nature.

MILORD CHESTERFIELD.

Vous m'accordez déjà, belle Ninon, que le rouge gâte un viſage de quinze ans, & il ne tiendroit qu'à moi de triompher de cet aveu; car enfin la roſe qui s'ouvre eſt plus parfaite que celle dont les feuilles épanouies ſont courbées vers la fange ; & il vaut mieux être Lucrece vierge encore, que Meſſaline proſtituée depuis dix ans aux porteſaix des Céſars.

Et quand je nomme ici Meſſaline, ce n'eſt pas ſans raiſon ; le rouge n'a pu être inventé que par une courtiſanne qui cherchoit à trafiquer de ſes charmes flétris, & qui vouloit ſubſtituer le maſque du carmin au coloris de la pudeur.

Ne me parlez point des femmes honnêtes

qui toutes aujourd'hui ont du rouge ; vous ne ſavez que trop qu'en fait de modes, c'eſt la folie qui les invente & la ſageſſe qui les adopte : dans toutes les grandes villes, on aime mieux être abſurde que ſingulier, & ſur-tout les femmes à qui leur éducation ne permet pas d'avoir un caractere. L'HOMME SEUL.

NINON DE L'ENCLOS.

Milord, nous n'allons guere au bal ou au ſpectacle avec des philoſophes : tous ces courtiſans qui ſont à nos genoux, nous trouvent charmantes avec du rouge ; il faut bien pour leur plaire peindre un peu nos viſages ; nous n'irons pas pour un peu de cochenille, nous expoſer à perdre nos hommes & nos amuſemens.

MILORD CHESTERFIELD.

Eh ! voilà juſtement ce qui vous trompe : les hommes qui vous aiment avec du rouge vous adoreroient ſi vous n'en mettiez point ; il n'y a jamais que le premier coup-d'œil qui leur faſſe illuſion ; au bout de quelques minu-

PARTIE II.

tes, ils s'apperçoivent qu'au lieu d'un visage ils n'admirent qu'un tableau : l'œil de leur imagination découvre des rides & des sillons sous la poudre corrosive qui les masque ; & quand l'instant de la jouissance approche, ils tremblent de trouver un visage de nuit, qui les guérisse de leur idolâtrie pour le visage du jour.

NINON DE L'ENCLOS.

Milord, votre observation est trop générale : il est certain que d'ordinaire un peu de rouge sert à faire ressortir davantage le feu des regards : ainsi cette mode que vous blâmez tant, donne de l'intérêt au teint & du jeu à la physionomie.

MILORD CHESTERFIELD.

Je n'en crois rien ; & c'est vous-même que j'en fais juge : la physionomie dépend de la finesse des nuances avec lesquelles se fondent les couleurs naturelles du visage, & de la rapidité avec laquelle elles se succedent ; or comment avec une seule couleur voulez-vous imiter les nuances de la belle nature ? Le mas-

que rouge que vous employez eſt-il aſſez fin pour diſcerner, au travers, le jeu des paſſions? toute femme qui ſe farde renonce par-là à ſa phyſionomie.

L'HOMME SEUL.

NINON DE L'ENCLOS.

Votre optique, milord, n'eſt point la mienne; j'ai obſervé plus d'une fois vos Angloiſes au ſpectacle, & elles m'ont toujours paru avoir le teint plombé & flétri des cadavres.

MILORD CHESTERFIELD.

Ninon, il ſuffiſoit de deſcendre dans leurs loges pour être détrompée; croyez qu'il y a des points de vue néceſſaires pour juger la beauté, & ces points de vue varient ſuivant la délicateſſe de l'ouvrage: pour admirer la colonne Trajane, il ne faut point être près de ſa baſe; par le même principe il ne faut pas s'éloigner pour juger des charmes de ſa maîtreſſe.

Je ſais que la pâle lueur des flambeaux fait diſparoître les nuances d'un beau viſage; mais c'eſt au ſoleil & non pas aux flambeaux que

Pâris déshabilla les trois divinités dont il devoit apprécier les charmes : l'adroit Troyen adjugea en plein jour la pomme à Vénus, & ſe réſerva la nuit pour en obtenir ſa récompenſe.

Malheur aux femmes qui demandent à être vues de loin, & dont les appas flétris ne ſont bons que pour la perſpective !

Quant à vos petites-maîtreſſes qui n'ont jamais vu l'aurore qu'à l'opéra, & dont le jour le plus doux fatigue la paupiere, qu'elles cherchent aux bougies le plaiſir qui les fuit ; je n'envie point l'ennui de leurs obſcures jouiſſances.

NINON DE L'ENCLOS.

Milord, vous parlez le langage de la raiſon ; mais vous avez apporté d'Angleterre un fond de miſantropie qui vous empêchera ſouvent de la faire valoir : on diroit que vous haïſſez toutes les femmes.

MILORD CHESTERFIELD.

Je vous aime, Ninon ; & je n'aurai jamais la force de haïr un ſexe dont votre voix juſtifie les foibleſſes.

NINON DE L'ENCLOS.

L'HOMME SEUL.

Je ne juſtifie point les foibleſſes des femmes ; mais je cede au torrent qui m'entraîne à les partager : au reſte, il y a long-tems que j'ai deſſein de me faire homme, & dès que je le ſerai, j'aurai la hardieſſe de les fronder ; alors je ne mettrai point de rouge, & j'aurai le droit de m'élever contre ſon uſage.

MILORD CHESTERFIELD.

Eh ! Ninon, ſoyez vous-même & vous n'aurez rien à nous envier : quoi ! eſt-ce à l'Aſpaſie du ſiecle à ſe ſoumettre à la tyrannie d'une mode ? Parce qu'il eſt de l'intérêt de quelques femmes ſurannées qu'il n'y en ait aucune de jeune ou de jolie, devez-vous dégrader votre teint, altérer votre ſanté & ôter dix ans au printems de votre âge ?

NINON DE L'ENCLOS.

Oh ! j'eſpere bien n'être pas vieille ſi-tôt : voyez ma toilette ; tout y ſert à la ſanté, & rien à la coquetterie ; le blanc n'y eſt jamais

PARTIE II.

entré, ni la pommade d'uvé (*); ma poudre eſt ſans eſſence; je me lave avec de l'eau de la Seine, & non avec de l'eau de Cologne; pour mon rouge, c'eſt, ſi j'en crois mon parfumeur, la pure quinteſſence des végétaux.

MILORD CHESTERFIELD.

On vous trompe, Ninon; la chymie ne ſauroit décompoſer les végétaux au point d'en faire du rouge; le fond de cette poudre corroſive eſt toujours du talc, amalgamé avec du carmin, par le moyen de l'huile de Ben qui en fait la liaiſon : or, comment voulez-vous qu'une drogue compoſée de particules d'une pierre réfractaire, d'une poudre deſſicative & d'une huile ſujette à ſe rancir, n'altere en rien le tendre velouté de la peau ? L'incon-

(*) Cette pommade d'uvé, à qui les parfumeurs donnent auſſi d'autres noms plus impoſans, eſt une eſpece de cérat auquel on ajoute du blanc de céruſe ou du magiſtere de biſmuth; cette compoſition blanchit pour le moment à cauſe d'un enduit de chaux métallique qui ſéjourne ſur la peau : mais ſi par haſard une femme ainſi colorée s'expoſe à quelques exhalaiſons fétides, le maſque noircit auſſi-tôt, & la coquette eſt trahie.

vénient eſt bien plus grand encore, quand, ſous prétexte de perfectionner le rouge, on y fait entrer de la céruſe (*), du vermillon & d'autres préparations métalliques (**); le tempérament alors dépérit, le fluide nerveux ſe

(*) Les femmes ne ſavent pas que la céruſe eſt une eſpece de rouille de plomb corrodé par l'acide du vinaigre réduit en vapeurs: ſi elles admettoient quelquefois des phyſiciens à leur toilette, les parfumeurs y perdroient ſans doute, mais leur teint y gagneroit & leur ſanté auſſi.

(**) Preſque tous les compoſiteurs de rouge & de blanc y font entrer des minéraux.

Le cinnabre *eſt un minéral chargé* de ſoufre & de mercure, dont on n'augmente l'éclat qu'en le ſublimant.

Le minium eſt du plomb calciné au feu de réverbere.

Le biſmuth eſt un demi-métal chargé d'arſenic, qu'on a fait diſſoudre dans l'eau-forte; c'eſt lui qui fait le blanc le plus beau & le plus deſtructeur.

La céruſe eſt du plomb préparé par la vapeur du vinaigre, &c. &c. &c.

Toutes ces compoſitions, ſuivant la médecine la plus éclairée, pénetrent par les pores & les veines capillaires de la peau, attaquent les glandes de la ſalive & celles des yeux, corrompent la pureté de l'haleine, agiſſent quand on les applique ſur la poitrine, contre la ſubſtance ſpongieuſe du poumon, & ſont la ſource de la plupart des maladies des femmes, que l'ignorance des cauſes rend incurables.

PARTIE II.

dégrade, & on meurt avant l'âge, pour avoir préféré dans ſa jeuneſſe la mode à la nature.

NINON DE L'ENCLOS.

Votre phyſique, milord, eſt un peu cruelle : ſavez-vous que vous faites le procès aux Grecques, aux Romaines, à ces Géorgiennes qui regnent dans les ſerrails de l'Aſie, & aux femmes d'eſprit de tous les ſiecles & de toutes les nations, qui n'ont trouvé que dans le preſtige du fard cette eſpece de printems éternel, que les hommes nous demandent comme aux houris de l'Alcoran ?

MILORD CHESTERFIELD.

Je ſais que dans tous les âges & chez tous les peuples il y a eu des hommes ſans goût & des coquettes.

Les femmes de l'Orient ſont de tems immémorial dans l'uſage de faire un cercle autour de l'œil avec du fard d'antimoine, afin de le faire paroître plus grand (*), ou de teindre

(*) Gabriel Sionita, *De Moribus Orient.* cap. XI. *Voyez* auſſi Tavernier, *Voyage de Perſe*, liv. II, ch. 7.

leurs paupieres avec la poudre de Molybdene (*), pour faire reſſortir le feu de leurs regards : mais Apelle, pour faire ſa Campaſpe ou ſa Vénus, ne s'aviſa pas de circonſcrire leurs yeux, ou de changer la couleur de leurs paupieres. L'HOMME SEUL.

Poppée inventa une eſpece de fard en pâte qui lui ſervoit de maſque : il eſt probable qu'elle avoit ſon viſage factice, quand Néron la tua d'un coup de pied.

Le rouge & le blanc furent trouvés à Rome par les maîtreſſes des Céſars : c'étoit le tems où les vainqueurs du monde commençoient à n'avoir plus de caractere : les Lucrece & les Clélie faiſoient alors le métier des courtiſannes ; & la poſtérité des Emile & des Brutus proſtituoit ſon génie à raffiner ſur les plaiſirs.

(*) La molybdene eſt une eſpece de ſtéatite coloré par le zinc & qui reſſemble au talc ; le peuple la connoît ſous le nom de crayon d'Angleterre. Pott a prouvé, dans ſa Lithogéognoſie, que cette ſubſtance contenoit beaucoup de particules ferrugineuſes dont il eſt difficile que l'œil ou les paupieres s'accommodent.

PARTIE II.

Pour les Françoiſes, elles n'ont connu le talc & le carmin que par les Italiennes qui accompagnerent à Paris Catherine de Médicis : & l'époque du rouge chez vous eſt à peu près celle de la journée de Saint-Barthélemi.

NINON DE L'ENCLOS.

Milord, voilà des époques qui pourroient bien me dégoûter du rouge ; je n'aime point des modes qui me rappellent la derniere dépravation de l'eſprit & des mœurs ; car la nature m'a fait d'une pâte tolérante, & j'ai tant de goût pour le plaiſir, que je n'en ai point pour le libertinage.

MILORD CHESTERFIELD.

Ah ! Ninon, je te reconnois enfin ; c'eſt à la raiſon à épurer tes foibleſſes, & voilà les ſeuls ſacrifices que mon ame exigera jamais d'une femme telle que toi : ô mon amante ! il ſuffit donc de t'éclairer pour te ramener à la nature : combien ce trait de courage t'embellit à mes yeux ! que j'aime à voir, comme à ton eſprit, un caractere à ton viſage

viſage (*) ! avec quelle volupté maintenant je vais reſpirer ton haleine, ſentir mon ame errante ſur tes levres & dans nos careſſes embraſées !...

L'HOMME SEUL.

NINON DE L'ENCLOS.

Arrêtez, milord ; votre philoſophie eſt trop ſévere pour moi, & une heure d'entretien a opéré en vous à mes yeux la plus ſinguliere métamorphoſe ; vous ne me ſemblez plus ce charmant Cheſterfield, ſi fait pour inſpirer le plaiſir & pour le goûter : vous avez pris tout-à-coup les rides vénérables d'Hermès & la barbe de Pythagore : quel que ſoit le délire de vos ſens, je vous reſpecte trop pour vous permettre de partager mes foibleſſes.

MILORD CHESTERFIELD.

Ah ! terminez ces plaiſanteries cruelles ; que ma Ninon. . . .

(*) Milord Cheſterfield paſſe ici trop légérement ſur une des plus fortes objections qu'on puiſſe faire aux partiſans du rouge. Il eſt conſtant que le vernis du carmin qu'on met ſur un viſage lui ôte ſon caractere ; auſſi dans un ſpectacle toutes les têtes des femmes ſe reſſemblent, parce que l'art de varier les nuances d'un teint n'eſt pas le ſecret des parfumeurs, mais celui de la nature.

PARTIE II.

NINON DE L'ENCLOS.

Milord, vous n'avez plus de Ninon : il m'en coûtera peut-être pour ne plus penſer à mon ancien amant ; mais je regarderai dans un miroir mon viſage ſans rouge, & je me proſternerai en eſprit aux pieds de mon philoſophe.

MILORD CHESTERFIELD.

Barbare, & qui me dédommagera jamais de l'amour ?

NINON DE L'ENCLOS.

L'amitié. — Milord, je vous ai prévenu que depuis long-tems je voulois me dépouiller de mon ſexe ; je le quitte dès ce moment, & je vous choiſis pour me donner une éducation philoſophique, qui corrige celle que j'ai reçue dans le monde. Faites paſſer en moi quelques étincelles de cette raiſon ſublime que la méditation vous a donnée ; achevez de me défaire de mes erreurs & de mes terreurs. Soyez enfin pour moi un autre Socrate ; & ſi vous faites de votre éleve un Platon, il vous conſolera de la perte d'Aſpaſie.

ARTICLE III.

De la Mode.

Les philoſophes qui ont fait la mode fille du luxe, ſe ſont trompés ſur ſa généalogie; dès que les hommes ont été raſſemblés en ſociété, ils ont ſans ceſſer d'être pauvres, ſubi la tyrannie de la mode : ce fléau a régné chez les Scythes avant Anacharſis, comme à Rome après la ruine de Carthage; il domine aujourd'hui dans les deux mondes, depuis Paris juſqu'au Kamchatka, & de Pékin à la Baye d'Hudſon. L'HOMME SEUL.

Les peuples qui vont nus ſe peignent le corps, y deſſinent des fleurs, y brodent des animaux & des hiéroglyphes : parmi nous on ſe contente de vernir ſon viſage, & de porter des habits meſquins & des pannaches ridicules : en général, chez les ſauvages la mode eſt ſur les corps, & chez les peuples policés elle eſt ſur les habits.

PARTIE II.

L'article que je traite ſera court ; car il eſt difficile de s'étendre ſur la mode : au moment où je prends mes crayons pour deſſiner ſur la toile ſon image fugitive, elle n'eſt déjà plus.

Au reſte, quand même ce Protée pourroit être fixé, ce ne ſeroit point au philoſophe à tracer l'hiſtoire frivole de ſes métamorphoſes.

Le beſoin, ce tyran des êtres ſenſibles, force l'homme dans les zones tempérées à s'habiller ſous peine de la douleur, & vers les poles ſous peine de la mort (*).

Les légiſlateurs chez les peuples policés ont réuni au motif du beſoin celui de la décence ; ils ont penſé qu'en mettant entre la femme & l'homme une barriere, la vertu y gagneroit ſans rien faire perdre à l'amour : en effet, l'imagination s'embraſe bien plus par les char-

(*) Sous la zone torride ce beſoin n'exiſte pas ; au reſte, l'œil dans ce climat s'accoutume à une nudité preſque parfaite, & ce n'eſt point par de pareils tableaux que l'imagination s'embraſe : auſſi un Eſpagnol demandant à un Indien comment il pouvoit aller tout nu, celui-ci lui répondit avec juſteſſe, *qu'il étoit tout viſage.*

mes qu'elle preſſent que par ceux qu'elle découvre.

L'HOMME SEUL.

Le ſexe obligé par la nature d'avoir de la pudeur, & par les loix d'en porter au moins le cachet, n'a pas tardé à faire ſervir l'invention même des habits aux progrès de ſa coquetterie : la mode eſt devenue la baſe de ſon éducation puſillanime ; avec la mode les femmes rétréciſſent leur eſprit, mais gouvernent la terre.

La vanité en général eſt le reſſort qui monte la machine des modes : c'eſt la vanité qui perſuade aux femmes de captiver leurs pieds dans une chauſſure étroite, de donner de la circonférence à un panier, & de faire de leur tête un édifice à pluſieurs étages : il n'y en a aucune qui ne veuille avoir le pied fin, la taille ſvelte, & le corps plus grand qu'elle ne l'a reçu de la nature.

La vanité eſt preſque toujours inſéparable du mauvais goût : auſſi l'habillement de l'Européen après avoir ſubi mille révolutions, eſt

PARTIE II.

encore aujourd'hui le plus bizarre & le plus meſquin des deux mondes : on ne voit pas que le ſeul habit qui convienne à l'homme eſt celui qui deſſine parfaitement les contours & les formes heureuſes de ſa taille ; on veut à toute force la belle ſtructure de notre corps, & croire que ſur ce ſujet les tailleurs de Paris en ſavent plus que la nature (*).

(*) Nos femmes ſeroient bien étonnées ſi elles ſavoient que le tems où les beautés Grecques agiterent le monde, fût celui où leur habillement s'approchoit le plus de la ſimplicité de la nature ; il n'y avoit alors ſur leurs têtes ni fleurs ni diamans, & quand leurs cheveux ne tomboient pas en ondoyant ſur leurs épaules, elles les portoient noués ſimplement avec une aiguille de cheveux. *Pauſanias*, *lib. I*, *page* 51.

Dans les villes elles avoient toujours la tête nue, & à la campagne, pour ſe garantir de la chaleur du ſoleil, elles ne portoient qu'un petit chapeau Theſſalien, aſſez ſemblable aux chapeaux de paille dont ſe ſervent encore aujourd'hui les femmes de Lombardie. *Tragéd. d'Œdipe à Colonne*, vers 306.

Leur habillement étoit des plus ſimples ; il conſiſtoit dans le vêtement de deſſous ou la chemiſe ; la robe formée de deux bandes de drap couſues dans leur longueur & attachées ſur l'épaule avec une agraffe, & le peplon ou le manteau : il paroît même qu'il y avoit des perſonnes qui ne portoient que le vêtement de deſſous,

La ſeule mode en ce genre que le ſage puiſſe approuver, eſt celle qui tend à voiler des défauts de conformation : ainſi la fraiſe eſpagnole conviendroit au Crétin pour voiler ſes goîtres, & les paniers de nos petites-maîtreſſes aux Naires de Calicut & aux Manghiens de Manille, pour cacher les uns leurs queues, & les autres leurs groſſes jambes (*). L'HOMME SEUL.

& ce ſont celles qu'Euripide nomme *Monopeploi. Hecub.* tragéd. vers 933.

Dans cet âge d'or on ne jugeoit de la grace des habits que par la facilité avec laquelle ils ſe prêtoient à imiter les formes heureuſes du corps ; c'eſt pour cela que les anciens faiſoient uſage d'étoffes auſſi légeres & auſſi tranſparentes que nos gazes d'Italie ; ce ſont celles qu'ils nommoient des *Brouillards. Turneb. adverſ. lib. I, cap. XV.*

N'oublions pas qu'il s'agit ici des Grecques du tems des Hélenes, des Atalante & des Andromede ; le luxe vint dans la ſuite rétrécir les eſprits & amena le torrent des modes indécentes ou ridicules.

(*) *Voyez* ſur la queue des Manghiens de Manille, les *Voyages de Gemelli Carreri*, tome V, page 192, & ſur les jambes des Naires de Calicut les *Voyages de Pyrard*, page 416. Cette derniere ſingularité ſe trouve auſſi à Ceylan dans une race particuliere de ces inſulaires. --- *Recueil des voyages qui ont ſervi à l'établiſſement de la compag. des Indes de Hollande*, t. IV, p. 362.

PARTIE II.

Mais d'ordinaire la mode ſert plus à faire ſoupçonner des défauts qu'on n'a pas, qu'à voiler ceux qu'on a.

Il y a un vaſte empire dans notre continent où la mode des habits a moins exercé ſa tyrannie, c'eſt la Chine; depuis quatre mille ans ſes peuples ont conſervé la même façon de s'habiller; & lorſque dans la derniere révolution les empereurs Tartares ont voulu la réformer, ils ont éprouvé les mêmes obſtacles que les Ruſſes oppoſerent à Pierre le Grand quand il voulut couper leur barbe : quelques citoyens aimerent mieux perdre la vie que leurs habits ou leurs cheveux : on ne peut expliquer ce phénomene qu'en ſuppoſant que l'orgueil des Chinois ſe trouvoit humilié d'emprunter des modes d'un conquérant à qui il donnoit ſes loix : quelque penchant que les femmes euſſent à varier leur parure, la vanité nationale fit taire alors la vanité des individus.

Dans notre Europe où la vanité de l'individu eſt tout, & où celle de la nation n'eſt rien,

la mode ne s'eſt pas bornée à mettre du caprice dans notre habillement, elle a inventé mille parures qui ne tiennent point à la néceſſité de se couvrir, & dont ſouvent le moindre défaut eſt d'être ſuperflues. L'HOMME SEUL.

L'éclat & la rareté des diamans a fait naître aux femmes l'idée d'en charger leur col, leurs cheveux & leurs oreilles; delà ces pompons, ces rivieres & tous ces riens brillans qui annoncent faſtueuſement à tout le monde, non qu'une femme eſt belle, mais qu'elle eſt riche : il eſt même du bon ton dans les capitales d'acheter toutes ces bagatelles, quand on a un équipage, dût-on ruiner ſes enfans, pour repréſenter à des ſpectacles, & mettre ſa dot en girandoles.

Les négreſſes qui n'ont pas de diamans, portent ſur leur col des ſonnettes (*) : c'eſt le même eſprit qui a dicté cette parure; & le philoſophe, à cet égard, ne met pas de différence entre la riviere d'une Angloiſe, &

(*) Voyez *Voyages de Linſcot, Indiæ Orient. Part. ſec. page* 12.

PARTIE II.

goût, & qui préfere preſque toujours le laqu
qui la ſert, au ſeigneur qui la paie.

Le duel le ſiecle dernier étoit encore u
ſorte de mode; mais cet abominable po
d'honneur ſuppoſe une eſpece de courage,
comme nos ames ainſi que nos forces phyſi
ques vont toujours en ſe dégradant, il eſt pro
bable que cette mode ne tardera pas à diſ
paroître : ſi mes conjectures ſont vraies, notre
inertie opérera une réforme où ont échoué les
loix, la raiſon & la vertu.

Enfin, (car ma plume ſe laſſe à tracer les
crimes de la mode) le ſuicide eſt preſque
devenu, de nos jours, une affaire de convenance : j'attribue ce délire paſſager aux déſaſtres qu'ont entraînés les révolutions des fortunes, & ſur-tout à la gangrene des eſprits amenés par le poiſon lent de l'athéïſme : ſi cette épidémie avoit duré un demi-ſiecle, il y auroit eu plus d'édifices que d'hommes dans nos capitales.

En général, c'eſt en imprimant ſur ce qui

ni déplaît le ſceau du ridicule, que la mode parvient à tout dénaturer; l'homme du monde dit: *Cela ne ſe fait pas*, & il devient puſillanime, fourbe ou barbare; le philoſophe dit: *Cela ne doit pas ſe faire*, & ſon génie s'épure en rendant hommage à la vertu.

L'HOMME SEUL.

ARTICLE IV.

DES DIFFÉRENTES MANIERES DE DÉGRADER LA TÊTE DE L'HOMME.

PARTIE II.

CHEZ preſque tous les peuples on a répété le blaſphême d'Alphonſe de Caſtille, ſur la prétendue imperfection des êtres (*); & on a accuſé la nature de n'avoir organiſé l'homme, qu'après avoir entouré ſes yeux d'un triple bandeau.

Sur ce principe mille nouveaux Prométhées ſe ſont aviſés de placer l'homme dans leur attelier, de le façonner ſuivant leur caprice, & d'employer un ciſeau deſtructeur pour ſubſtituer les beautés d'opinion à la beauté ſimple & ſublime de la nature.

(*) Tout le monde ſait que ce prince n'entendant rien à l'ordonnance des mondes par le moyen des cycles & des épicycles de Ptolomée, dit un jour *que ſi l'être ſuprême l'avoit appellé à ſon conſeil au moment de la création, il l'auroit éclairé ſur la marche des aſtres:* cependant il pourroit ſe faire à toute force que ce mot fût moins un blaſphême contre Dieu qu'une épigramme contre les aſtronomes.

L'HOMME SEUL.

C'eſt ſur-tout notre tête qui a ſouffert le plus des attentats de la mode : les Indiens du royaume de Laos & les Naires de Calicut, ne trouvent de la phyſionomie qu'aux hommes qui ont de longues oreilles ; auſſi ils ſavent les agrandir de façon qu'elles tombent ſur les épaules (*) : chez preſque tous les peuples les femmes en percent le cartilage pour y ſuſpendre des parures de fantaiſie : les Omaguas mettent dans l'ouverture de gros bouquets de fleurs (**) ; les negres de la nouvelle Guinée y paſſent de longues chevilles (†), & les Européennes y attachent des diamans.

Les Chinoiſes, qui ne veulent rien que de mignon dans la beauté, ſe tirent ſans ceſſe les paupieres pour diminuer la grandeur apparente

(*) *Voyage de la Loubere*, & recueil des *Lettres édifiantes*. --- C'étoit auſſi l'uſage des anciens Péruviens : auſſi quand Pizarre vint les ſubjuguer, ne ſachant quel nom leur donner, il les appella *Los Orejones*, le peuple aux grandes oreilles.

(**) *Voyage de l'Amérique méridionale*, par M. de la Condamine, page 48.

(†) *Voyage de Dampier*, tome V, page 102.

ARTIC

DES DIFFÉRENTE
GRADER LA

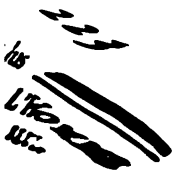
CHEZ preſqu
PARTIE II. le blaſphême
tendue imp ontrées c
la nature. ans dans leu
avoir e n des filles ſur-to
Si l'approche du mariag
ſe ez camus.

On n'applatit pas le nez c
côtes de Malabar, chez les in
Perſique & dans la Californi
perce la cloiſon pour y paſſe
des épingles d'or & des coli
tal (**). Quelques negres par

(*) Chardin (*voy.* tome III, p
cette bizarrerie cruelle à la Chine &
& Kolbe (*Deſcript. du Cap.* page 27
remarque au cap de Bonne-Eſpéranc
(**) Voyez *Recueil des voyages*

Il y en a qui en perdent
s ils ſont auſſi fiers
Scipion & un
es.

L'HOMME SEUL.



à la plu-
ne mode que
ontinens, ne paroît
eſt de faire une ouver-
vre inférieure, pour y paſſer
e verte & un petit cylindre d'i-
e (**).

Comme tout ce qui peut dégrader l'être raiſonnable par excellence, a été imaginé par le mauvais goût uni à la vanité, les habitans d'une côte de la Nouvelle-Hollande, perſuadés que l'homme parfait ne doit avoir que trente dents, s'en arrachent deux au-devant de la mâchoire ſupérieure (†). Ce n'eſt pas là tout-

Hollande, tome VI, page 461, & tome V, page 191, & *Natuurlyke hiſtorie van Californïa*, tome I.

(*) *Voyage de Dampier*, tome V, page 102.

(**) *Voyage fait au Bréſil*, par Jean de Lery, p. 198.

(†) *Voyage de Dampier*, tome II, page 171.

PARTIE II.

de leurs yeux ; tandis que les Grecques adoptant une théorie contraire, les font paroître plus grands en deſſinant autour un cercle de Molybdene.

Un nez qui promine, comme celui de la Pallas du palais Albani, eſt une difformité à la Chine, en Tartarie & chez les Hottentots ; auſſi dans toutes ces contrées on a ſoin d'écraſer le nez des enfans dans leur berceau (*) ; & l'éducation des filles ſur-tout eſt manquée quand à l'approche du mariage elles n'ont pas le nez camus.

On n'applatit pas le nez des filles ſur les côtes de Malabar, chez les inſulaires du golfe Perſique & dans la Californie ; mais on en perce la cloiſon pour y paſſer des anneaux, des épingles d'or & des colifichets de cryſtal (**). Quelques negres par vanité y mettent

(*) Chardin (*voy.* tome III, page 86) a obſervé cette bizarrerie cruelle à la Chine & chez les Tartares ; & Kolbe (*Deſcript. du Cap.* page 275) a fait la même remarque au cap de Bonne-Eſpérance.

(**) Voyez *Recueil des voyages de la compagnie de*

auſſi

auſſi des chevilles (*). Il y en a qui en perdent l'organe de l'odorat ; mais ils ſont auſſi fiers de cette dégradation, qu'un Scipion & un Catinat le ſeroient de leurs bleſſures. L'HOMME SEUL.

Les ſauvages du Bréſil ajoutent à la plupart de ces uſages meurtriers une mode que perſonne, dans les deux continens, ne paroît leur avoir envié ; c'eſt de faire une ouverture dans la levre inférieure, pour y paſſer une pierre verte & un petit cylindre d'ivoire (**).

Comme tout ce qui peut dégrader l'être raiſonnable par excellence, a été imaginé par le mauvais goût uni à la vanité, les habitans d'une côte de la Nouvelle-Hollande, perſuadés que l'homme parfait ne doit avoir que trente dents, s'en arrachent deux au-devant de la mâchoire ſupérieure (†). Ce n'eſt pas là tout-

Hollande, tome VI, page 461, & tome V, page 191, & *Natuurlyke hiſtorie van California*, tome I.

(*) *Voyage de Dampier*, tome V, page 102.

(**) *Voyage fait au Bréſil*, par Jean de Lery, p. 198.

(†) *Voyage de Dampier*, tome II, page 171.

PARTIE II.

à-fait le motif qui a porté les insulaires de Macacar à les imiter ; car ils remplacent les deux dents naturelles qu'ils s'ôtent, par des dents d'or ou d'argent (*). Au reste, on n'a point différé sur ces dents de métal qu'on trouva aux Macassarois, comme dans le siècle dernier on le fit sur la dent d'or de l'enfant de Silésie.

Montesquieu a composé un Esprit des loix : je crois qu'en composant un Esprit des coutumes, un homme de génie feroit un ouvrage encore plus piquant, sans être moins utile.

(*) *Théatre critique de dom Feijoo*, Discours sur la prospérité & l'adversité. --- Pizarre trouva aussi au Pérou une peuplade entière à qui il manquoit deux dents incisives ; mais ce n'étoit ni par la raison des habitans de la Nouvelle-Hollande ni par celle des insulaires de Macacar ; Garcilasso en donne une autre cause assez extraordinaire ; il prétend que les ancêtres de ces Indiens ayant massacré dans une rebellion le grand sacrificateur de Cusco, avec le fils de leur souverain, l'Yncas, pour punir un pareil attentat, fit arracher deux dents à tous les rebelles : ces malheureux, qui croyoient leur cause bonne, firent la même opération à leurs enfans & exigerent qu'ils la répétassent sur leur postérité : ainsi, ce qui étoit un monument d'opprobre devint par leurs préjugés un signe de distinction.

Il n'eſt pas difficile de pénétrer l'intention des Huns & des Sarmates, quand à la veille d'un combat ils ſe faiſoient dans les joues de profondes inciſions (*) ; on ſent qu'ils ne cherchoient qu'à effrayer leur ennemi par l'aſpect féroce que leur donnoient ces inciſions : il ne faut point juger des guerriers par le reſte des hommes ; & dès qu'on embraſſe un état contre-nature, on eſt conſéquent quand on outrage la nature. L'Homme SEUL.

Mais quel a pu être l'eſprit de la coutume de tant de peuples du Nouveau-Monde, de changer la forme originelle de la tête ? par quelle démence les ſauvages de la Caribane, pour exhauſſer les épaules de leurs enfans à la hauteur de leurs oreilles, chargent-ils leurs têtes de poids énormes, & à force de tourmens réuſſiſſent-ils à faire rentrer les vertebres du col dans la clavicule (**) ? Quel eſt le but des Omaguas en ſerrant la tête des enfans nou-

(*) *Jornandès rer. Gothic. Cap. XXIV.*

(**) *Voyages de Corréal*, tome II, pages 58 & 60.

PARTIE II.

veaux-nés entre deux planches (*), pour la rendre quarrée ? Pourquoi les Canadiens ont-ils la plupart la tête ſphérique ; & d'autres ſauvages, à force d'art, la rendent-ils pyramidale ? Une tête eſt-elle faite pour être un cube, un globe ou une pyramide ?

Une Indienne, à qui un voyageur demandoit la raiſon de ces bizarreries cruelles, répondit que ſon fils avec une tête applatie reſſembleroit davantage à la pleine lune : mais je ne me perſuaderai jamais qu'une nation entiere s'accorde à rendre ſa poſtérité ſtupide, parce que la lune eſt plus brillante dans ſon plein que dans ſes phaſes.

Si l'Indienne qui a donné cette réponſe avoit elle-même une tête de pleine lune, quel

(*) *Voyages de l'Amérique méridionale*, par M. de la Condamine, page 72.

Dans d'autres contrées on applatit la tête des enfans en mettant ſur le front & l'occiput deux maſſes d'argile qu'on comprime inſenſiblement juſqu'à ce qu'on voie ſortir des narines une liqueur blanchâtre : *alors*, dit un philoſophe, *l'opération tend à ſa fin & le monſtre paroît*. --- Voyez *Recherches philoſophiques ſur les Américains*, tome I, page 150.

fonds y a-t-il à faire ſur ſon raiſonnement ?

L'HOMME SEUL.

De plus par cette interprétation le problême entier n'eſt pas réſolu ; on rend bien raiſon des têtes plattes de quelques Américains, mais non des têtes ſphériques des Canadiens, des têtes quarrées des Omaguas, & des têtes ſans col des ſauvages de la Caribane.

Je ne vois que le fanatiſme qui puiſſe rendre raiſon de ces bleſſures profondes faites à l'eſpece humaine : il n'y a que lui qui mette la vertu à répandre le ſang des hommes ; il n'y a que lui qui mene à la ſtupidité par la barbarie.

Et qu'on ne m'accuſe pas de calomnier le fanatiſme ; il a produit tant de déſaſtres ſur ce globe, que quelque crime qu'on lui impute, il ſera toujours impoſſible de le calomnier.

Il eſt probable que les prêtres du Nouveau-Monde en expoſant au culte des peuples, des divinités d'une figure bizarre, les auront conduits peu à peu à l'adopter ; qui ſait ſi des meres imbécilles n'ont pas d'abord été flattées de paîtrir de leurs mains l'argile de l'homme,

PARTIE II.

pour faire de leurs enfans des demi-dieux ?

Ces opérations barbares en altérant l'organiſation du cerveau préparoient néceſſairement à une ſtupidité éternelle, mais ce n'étoit point un inconvénient aux yeux des Bonzes du Nouveau-Monde ; un prêtre fanatique ne peut parvenir à brider à ſon gré les individus qu'il gouverne qu'en les changeant en bêtes de ſomme.

Il eſt poſſible que dans la ſuite les Européens aient éclairé en partie ces ſauvages ſur l'hypocriſie de leurs prêtres, & le néant de leurs dieux ; mais alors le déſeſpoir aura perpétué en eux l'ouvrage du fanatiſme : graces à nos lumieres cruelles, mécontens de la terre ſtérile, où ils végétoient & du ciel qui les éclairoit, vaincus par notre artillerie plutôt que par notre courage, environnés de conquérans antropophages, ſans dieux, ſans loix & ſans patrie, ils auront dit à leur poſtérité malheureuſe : *naiſſez ſtupides ; il vaut encore mieux pour vous n'être pas hommes, que de ne vivre que pour les maudire.*

ARTICLE V.

DE QUELQUES AUTRES USAGES BIZARRES ET CRUELS.

L'HOMME SEUL.

IL n'y a point de partie du corps humain ſur laquelle les peuples n'aient laiſſé des traces de leur ſtupidité barbare ; on a traité l'homme vivant comme dans les amphithéatres de chirurgie les anatomiſtes traitent un cadavre.

Les Guaranis ſont dans l'uſage quand ils perdent un pere, une femme ou un époux, de ſe couper une phalange des doigts ; de ſorte qu'on peut connoître par l'inſpection de leurs mains, non combien ils ont eu d'héritages, mais combien de perſonnes dans leur famille ont payé le tribut à la nature.

Comme rien ne circule plus aiſément, ſoit chez les peuples ſauvages, ſoit chez les peuples policés, que les modes qu'aucune raiſon ne juſtifie, celle-ci dans ſon principe fut adoptée par les Tcharos du Paraguai, les ſau-

PARTIE II.

vages du Paramaribo, & quelques hordes encore barbares de la Californie (*); mais les Européens qui les ſubjuguerent, ſe voyant mal ſervis par des eſclaves mutilés, réuſſirent à abolir preſqu'entiérement cette extravagance: c'eſt pour la premiere fois que l'intérêt rendit humains des conquérans.

Ce délire de la douleur s'eſt rencontré auſſi à une extrêmité de notre continent; & la Loubere en parle comme d'un uſage obſervé de tems immémorial au cap de Bonne-Eſpérance (**): mais des Européens qui ont éclairé ſes habitans, ſans les conquérir, leur ont fait entendre que des doigts coupés ne ſont bons ni aux morts qu'on honore, ni aux vivans qui les pleurent; & aujourd'hui les Hottentots meurent ſans que leurs veuves ſe mutilent.

(*) Voyez les *Relations de Sepp*, les *Lettres du P. Cataneo à ſon frere*, l'*Hiſtoire du Paraguai*, par le jéſuite Charlevoix, &c.

(**) *Voyage de Siam*, tome II, page 167. — Kolbe en parle auſſi, mais il fait entendre que les femmes ſeules avoient le privilege de mutiler leurs doigts quand elles perdoient leurs époux.

L'HOMME SEUL.

Du délire de la douleur, paſſons à celui de la coquetterie : tout le monde ſait qu'à la Chine les meres emploient des tortures cruelles pour empêcher les pieds de leurs filles de croître (*); cette opération réuſſit d'ordinaire au gré de leur vanité : & Maupertuis prétend avoir vu des mules chinoiſes, où nos Françoiſes ne pourroient faire entrer qu'un doigt de leur pied (**) : il eſt probable que cet uſage a été obſervé de tems immémorial à la Chine ; car Pline d'après Eudoxe, parle d'une nation Indienne où les femmes avoient le pied ſi petit qu'on les nommoit *pieds d'autruche* (†).

(*) Suivant quelques voyageurs, dès l'âge de trois ans on leur ſerre les pieds avec tant de violence, que le fluide qui doit les nourrir eſt refoulé vers les autres extrémités du corps, ce qui altere leur organiſation : s'il en faut croire les miſſionnaires, l'opération eſt bien plus cruelle ; on leur caſſe le pied, enſorte que les doigts ſont rabattus ſous la plante ; enſuite on emploie une eau corroſive pour brûler les chairs, & le moindre inconvénient de cette mode atroce eſt de les empêcher de marcher.

(**) *Vénus phyſique*, Œuvres de Maupertuis, tome II, page 113.

(†) Plin. *Hiſt. natur.* lib. VII, cap. II.

PARTIE II.

Assurément ce n'est pas Confugtsée qui a inspiré aux Chinoises de se rendre boiteuses, pour acquérir une beauté de préjugé; ce philosophe savoit trop bien que l'élégance du corps dépend de celle des proportions, & qu'une jolie femme n'est pas faite pour être éternellement assise, comme la Mythologie nous représente Pirithoüs.

C'est encore une vanité mal-entendue qui a engagé les insulaires de Formose à graver sur leurs corps, avec un caillou tranchant, la figure des fleurs & des animaux de leur climat (*). L'opération, suivant les voyageurs, est si cruelle qu'elle feroit mourir l'Asiatique qui l'endure, s'il ne mettoit de longs intervalles entre les tortures qui la perfectionnent. Ordinairement il faut un an pour que la peau de l'insulaire devienne un damas ou un papier de la Chine.

Cette mode semble avoir fait le tour du globe; car on l'a retrouvée dans l'Indos-

(*) *Lettres édifiantes*, tome XIV.

tan (*), au Sénégal (**), à Sierra Liona (†), & juſques dans la Floride (††); encore aujourd'hui un grand nombre d'Arabes brodent leur peau, & font pénétrer la couleur qui en fait le fond avec une aiguille (¶); & les petites-maîtreſſes de Tunis gravent ſur leurs corps des chiffres avec la pointe d'une lancette & du vitriol (§). Au reſte, dans preſque toutes ces contrées l'uſage de ſe tourmenter pour paroître plus laids, eſt un des privileges des grands & de la nobleſſe; pour le peuple il eſt condamné à ſuivre obſcurément l'inſtinct de la nature. L'HOMME SEUL.

L'auteur des *Recherches philoſophiques ſur les Américains*, qui a tant conjecturé, attribue la coutume de cizeler ſa peau à la néceſſité où ſe ſont vues les tribus errantes de ſe con-

(*) *Voyages de Tavernier*, tome III, page 34.
(**) *Voyages du ſieur Lemaire*, ſous M. Dancourt, page 144, &c.
(†) *Voyages de Struys*, tome I, page 22.
(††) *Voyage de Corréal*, tome I, page 36.
(¶) *Voyages de Pietro della Valle*, tome II, p. 269.
(§) *Afrique de Marmol*, tome I, page 28.

noître elles-mêmes, & de prévenir leur mêlange avec d'autres tribus vagabondes (*). Cette explication n'eſt guere plus heureuſe que celle de nos ſavans qui avec la clef des étymologies interpretent des hiéroglyphes.

Des tribus errantes ne ſont jamais nombreuſes, & tout le monde s'y connoît ſans qu'on ait beſoin d'imprimer ſur ſa peau le chiffre de ſa nation.

Parmi les ſauvages on ne s'eſt jamais aviſé d'interdire le mêlange des tribus, parce qu'il n'entre dans l'idée de perſonne d'abandonner ſon pere & ſes enfans, & de ſe faire une nouvelle patrie.

Enfin, cette mode que l'auteur des Recherches croit n'avoir été adoptée que par quelques hordes vagabondes, regne à Formoſe, à Tunis & dans l'Indoſtan ; c'eſt-à-dire, dans des contrées policées où il y a des villes, des mœurs & des loix : certainement une femme du Décan ne ciſele pas ſa peau comme un

(*) *Recherch. philoſoph.* tome I, page 206.

vaſe étruſque, pour que le Nabab de ſon pays ne la confonde pas avec une Indienne du Malabar, & une beauté de Tunis ne grave pas ſur ſa gorge des chiffres Africains, afin d'être reconnue dans les vaiſſeaux de ſa nation par ſes corſaires. La coquetterie ſeule a pu dicter ce trait de démence barbare aux négreſſes, aux Indiennes & aux ſauvages de la Californie : c'eſt le même principe qui a dégradé le pied chinois, mutilé les mains Hottentotes, & chargé les oreilles Européennes de girandoles.

L'HOMME SEUL.

Une des modes les plus fatales à l'eſpece humaine qu'ait enfanté le deſir aveugle de plaire, eſt celle de ces corſets deſtructeurs, dont chez tous les peuples policés on comprime le corps délicat d'une fille pour lui former la taille.

Cet uſage digne des Scythes & des Vandales, date cependant de la plus haute antiquité, & on le trouve chez les nations les plus anciennes de la terre ; les Grecques avoient leur

PARTIE II.

ſéſodeſne, & les Romaines leur *caſtulla* (*). Les Athéniennes ſavoient auſſi ſe ſerrer le corps avec des planches légeres de bois de tilleul, ſoit pour relever leur gorge, ſoit pour cacher quelque difformité (**). Par-tout le ſexe a ſacrifié ſa vigueur naturelle & ſa ſanté, à la manie, je ne dis pas d'être plus belle, mais de le paroître.

Chez nous, après avoir dégradé l'enfant par les tortures du maillot, on lui fait une taille factice avec les corſets & les corps à baleine; on ne voit pas que cette opération barbare arrête le développement naturel de la machine, cauſe des obſtructions dans les poumons, empêche la circulation des fluides dans les vaiſſeaux, & ruine la poitrine en gênant le jeu de la reſpiration (†); on a même prouvé qu'elle

(*) C'étoit une large bande qu'on mettoit au-deſſous de la gorge des filles pour la faire paroître : elle ſervoit auſſi en comprimant le corps à rendre la taille plus fine. --- Voyez *Salmaſ. not. in Achil. Tat. Exer. page* 543, & *Non. Marcel. Cap XVI*, n°. 5.

(**) Voyez Caſaubon, *Not. in Spartian.* page 55.

(†) Les meres à qui le cri de la nature ne ſe fait pas

L'HOMME SEUL.

avoit étouffé dans le ſein des femmes plus d'un fœtus (*) : mais c'eſt en vain que la phyſique, le goût & la raiſon dépoſent contre cet abus ; l'inſtinct de la coquetterie franchit toutes les barrieres qu'on lui oppoſe. On veut une taille à la mode, & pour l'avoir on s'expoſe à mourir pulmonique, & à tuer ſes enfans avant qu'ils paroiſſent à la lumiere.

Encore ſi une taille à la mode étoit une des graces de la nature ; mais nous ne raiſonnons guere mieux ſur la beauté que les Omaguas ou les ſauvages de la Californie ; ces tailles ſi fines qui ſemblent couper en deux

entendre, & pour qui il faut des autorités, peuvent conſulter Huxam. *Diſſertat. ſur les Peripn. & Pleuréſie*, les ouvrages d'Ambroiſe Paré, page 674 ; ceux de Riolan, de Winſlow, de Ballexſerd, de Tiſſot, de Haller & de Boerhaave ; l'*Emile* du citoyen de Geneve, l'ouvrage moderne intitulé : *Dégradation de l'eſpece humaine par l'uſage des corps de baleine*, &c. &c. &c. Je défie qu'on cite en faveur du préjugé contraire d'autre ſuffrage que celui de l'auteur paradoxal de l'*Orthopédie* & de l'Ami des hommes ; le premier a été réfuté par le célebre Winſlow & l'autre par ſon cœur.

(*) *Dégradation de l'eſpece humaine*, &c. page 8.

PARTIE II.

le corps d'une femme, détruiſent les propc
tions de ſa belle architecture. Les Grec
meilleurs juges que nous, auroient regar
nos femmes à la mode comme de jolis mor
tres : quand l'homme de goût veut étudier c
formes heureuſes que la nature ſemble avc
façonnées de ſes mains, il ne va pas les che
cher dans les boudoirs de nos Européenne
mais dans les deſſins de la Pallas Albani, c
la Vénus de Médicis & de la Niobé de Praxitel

CHAPITR

CHAPITRE VIII.

SUITE DE L'EXAMEN DE LA DÉGRADATION HUMAINE, OU DES INSULTES FAITES A LA NATURE DANS LES ORGANES GÉNÉRATEURS.

L'HOMME SEUL.

SI jamais l'homme a attenté contre lui-même, c'eſt lorſqu'il a dit à la nature, je m'oppoſe à ton pouvoir générateur; tes ouvrages ſont à moi, puiſque je les mutile, & j'ai acquis un droit terrible ſur ma race, puiſque je puis l'anéantir.

Ce n'eſt cependant que par degrés que l'homme s'eſt fait le tyran des générations à naître; ſon cœur l'a fait bon, l'intérêt l'a rendu foible, & l'habitude des foibleſſes l'a conduit au dernier des crimes.

ARTICLE PREMIER.

De la Circoncision.

PARTIE II.

UNE des premieres inſultes faites à la nature, dans le plus précieux de nos organes, c'eſt la circonciſion.

Cette coutume bizarre de couper une membrane de l'organe générateur, naquit entre l'équateur & le trentieme degré de latitude ſeptentrionale; la mode, un préjugé de propreté, & l'épée de Mahomet l'ont enſuite étendue dans d'autres parties du globe, & aujourd'hui il y a encore plus d'un dixieme des habitans de la terre circoncis (*).

L'appareil de la circonciſon, telle qu'on la

(*) Les conquérans du Nouveau-Monde y ont trouvé la circonciſion établie; les inſulaires de Coſumel, vers la pointe de la Floride, ſe coupoient le prépuce avec une pierre tranchante: il en étoit de même des Guancos, des Othomacos, des peuples de Cuiloto, d'Uru & des Salivas de l'Orénoque. --- Voyez Pierre d'Angleria, *De inſulis ruper repertis*, & l'*Hiſtoire de l'Orénoque* du moine Gumilla, tome I, page 183.

pratique aujourd'hui dans les ſynagogues ſur des enfans nouveaux-nés, fait frémir l'homme ſenſible & honnête : le rabbin chargé de l'opération étend ſur l'autel la victime, il arrache avec ſes ongles la membrane profane & ſuce la bleſſure : enſuite il recommence à mutiler ſon néophyte, arrête le ſang avec des poudres aſtringentes, & jette le lambeau de chair dans un vaſe plein de ſable ; les inſulaires de Madagaſcar ajoutent à ces horribles cérémonies, celle d'avaler le prépuce qu'ils arrachent : ainſi le fanatiſme les rend réellement antropophages.

L'HOMME SEUL.

Lorſqu'on circoncit des perſonnes âgées,

Pour les Mexicains, ils ſe contentoient de faire une légere inciſion à l'organe générateur de l'enfant & à ſes oreilles ; & pourvu qu'il en ſortît une goutte de ſang, ils croyoient le néophyte digne de vivre en ſociété avec les hommes. --- *Hiſtoire de la conquête du Mexique par Cortès*, tome I.

Cet uſage des Indiens du Mexique a fait faire une ſinguliere bévue au docteur Mallet ; il s'eſt imaginé qu'à Mexico on coupoit à tous les enfans mâles le prépuce & les oreilles. --- Voyez l'*Encyclopédie*, art. *Circonciſion*, & la réfutation de ce menſonge hiſtorique. *Recherches philoſoph. ſur les Américains*, tome II, page 136.

PARTIE II.

elles ſont malades plus d'un mois ; d'ordinaire il y en a une ſur vingt qui en meurt (*). Et quand depuis Mahomet il n'y auroit eu qu'une ſeule victime de cette opération, ſa mort ſanglante dépoſeroit à jamais contre le fanatiſme des juifs & des propagateurs du Coran.

Des docteurs, accoutumés à ſe jouer de la raiſon, l'ont fait ſervir quelquefois à juſtifier la circonciſion ; le bénédictin dom Calmet, qui croyoit aux Vampires, croyoit auſſi l'opération hébraïque néceſſaire aux peuples de l'Orient : il affirme, ſur l'autorité de quelques écrivains (qui n'en ont point) qu'elle ſeule exempte d'une ſorte de charbon qui naît ſur l'organe générateur de tous les incirconcis ; &

(*) *Les Salivas circonciſent leurs enfans le huitieme jour ſans en excepter les filles, & cela d'une maniere ſi cruelle qu'il en meurt pluſieurs de l'un & de l'autre ſexe. ... Je trouvai, en* 1641, *dans les bois un enfant moribond dont les plaies s'étoient envenimées & dont tout le corps étoit ouvert d'une maniere dégoûtante. Pour que ces enfans ne ſentent pas l'inſtrument avec lequel on leur déchire le prépuce, on a ſoin de les enivrer. Perſonne n'eſt exempt de cette ſanglante cérémonie.* --- Voyez *Hiſtoire de l'Orénoque*, de Gumilla, tome I, page 183.

il en conclud que l'amputation du prépuce eſt le chef-d'œuvre de la politique, de la chirurgie & de la raiſon (*). L'HOMME SEUL.

Malheureuſement pour le diſſertateur, Abulfeda, Albufarage, ni même le médecin Avicenne n'ont parlé de ce charbon endémique : Tournefort, Pockoke & les voyageurs les plus exacts qui ont parcouru l'Orient, gardent le même ſilence; & ſans le témoignage du crédule Philon, il ſeroit probable que dom Calmet auroit créé le charbon des incirconcis, pour avoir le plaiſir de leur donner ſon remede de la circonciſion.

Notre Buffon, dont l'autorité eſt un peu ſupérieure à celle des Philon & des dom Calmet, a cru auſſi que la circonciſion pouvoit être fondée ſur la néceſſité; & ſa raiſon eſt que la membrane coupée s'oppoſeroit par ſon

(*) Voyez dans ſa *Diſſertation ſur la circonciſion*, le parti qu'il tire du ſilence des peuples de l'Aſie, chez qui il n'a point voyagé, & de l'autorité des auteurs qu'il n'a peut-être jamais lus.

accroiſſement à la génération (*). Il en eſt probablement de cette excroiſſance comme du charbon de dom Calmet : le philoſophe cite l'anatomie de Dionis, & les voyages de La Boulaye ; mais Dionis ne parle dans ſon livre que d'une maladie particuliere qui n'eſt pas plus rare en Europe qu'en Orient (**) : pour La Boulaye, qui sûrement n'avoit pas viſité le prépuce des Turcs, des Aſiatiques & des Mexicains, il ne donne que ſes conjectures ; & aſſurément les conjectures d'un La Boulaye ne valent pas le ſcepticiſme raiſonné des philoſophes.

L'auteur ingénieux des *Recherches philoſophiques ſur les Américains*, a eu auſſi un ſyſtême particulier ſur la néceſſité de la cir-

(*) *Hiſt. natur.* petite édition complette, tome IV, page 225.

(**) *Anatomie de Dionis*, Dém. 4. — J'ai eu occaſion d'interroger des Turcs & un Arabe, ſoit ſur l'excroiſſance du prépuce, ſoit ſur le charbon endémique dont nous les gratifions ; & ils m'ont répondu avec leur politeſſe ordinaire, que *c'étoit une fable de ces chiens de Chrétiens.*

conciſion : il fait dériver cette opération du beſoin qu'ont les incirconcis de détruire les vers qui s'engendrent dans les replis du prépuce (*); mais l'art d'Hypocrate & de Sydenham nous apprend que la génération de pareils animaux n'eſt pas due à la nature, mais à la mal-propreté ou à la débauche : le petit nombre d'individus que cette vermine tourmente, l'empêche de ſe propager, dans le premier cas, par des bains d'eau froide, & dans le ſecond par le napolitanum; & puiſqu'on peut guérir un malade par un bain ou par une friction, il me ſemble fort inutile de le circoncire. L'HOMME SEUL.

De plus, quand même l'humidité malfaiſante du ſol Américain pourroit vicier l'organe générateur des Indiens du Panama & du lac Ontario, s'enſuivroit-il qu'il faudroit circoncire les Perſans & les Grecs qui habitent le plus beau climat de la terre? Que fait la vermine d'un Huron au prépuce des deſcendans de Darius & de Miltiade?

(*) *Recherch. philoſ. ſur les Américe.* tome II, p. 120.

PARTIE II.

Les Hébreux chez qui la circonciſion date de plus loin, n'ont été ſujets ni à une excroiſſance héréditaire au prépuce, ni à un charbon endémique, ni à des vers; ſi les maladies qu'on leur attribue euſſent été des ſingularités de leur organiſation, perſonne ne s'aviſeroit de douter de leur exiſtence; on ne les nieroit pas plus que le tablier des Africaines du cap de Bonne-Eſpérance.

Il y a des individus, ſans doute, viciés dans leur organe générateur; mais autant qu'il eſt poſſible il faut les guérir & non les mutiler.

La circonciſion eſt ſi peu une loi de climat, que dans les contrées où elle eſt aujourd'hui le plus univerſellement reçue, autrefois on ne circonciſoit perſonne. Foë ne fit point de reglement ſur le prépuce des peuples de l'Indoſtan, ni Zoroaſtre ſur celui des Perſes, ni Solon ſur celui des ſénateurs de l'Aréopage; c'eſt le féroce Mahomet qui, après Moyſe, a donné cette loi de ſang aux nations qu'il avoit intérêt de rendre barbares : & sûrement

le climat d'Athenes, des bords de l'Indus & de Schiras n'a pas changé, le jour que des soldats y prêcherent le Coran. L'HOMME SEUL.

Les juifs modernes insultent donc à la nature, en augmentant dans leurs synagogues le nombre des circoncis; cependant il ne faut pas les brûler, comme les monstres de la Propagande l'ont fait si long-tems à Goa & à Lisbonne.

ARTICLE II.

De l'Excision.

PARTIE II.

En Ethyopie, dans quelques contrées de l'Inde & ſur-tout en Egypte (*), on fait aux femmes vers l'âge de trente ans une opération qui a quelque rapport avec la circonciſion des hommes : il s'agit du retranchement des nymphes ; le fanatiſme n'y a point de part, ce ſont des matrones qui opérent, & graces à la jalouſie des maris, ce privilege ne leur a point été enlevé par les prêtres.

L'exciſion des femmes eſt au reſte auſſi cruelle que la circonciſion des hommes ; on applique le fer rouge ſur la membrane pour l'empêcher de renaître, & plus d'une Indienne a péri ſous le couteau ardent qui devoit la préparer à la fécondité.

Le philoſophe de la nature ne peut pas plus

(*) Voyez Strabon, liv. XVII, & Paul Eginete, lib. VI, cap. 70.

ıpprouver le retranchement des nymphes que celui du prépuce.

D'abord cette excroiſſance eſt une imperfection particuliere, & non un vice national; & il ne faut pas traiter une ville entiere, parce qu'il y a des malades dans un hôpital.

Il ne faut point, ſur-tout, permettre à la mode de s'emparer d'une pratique cruelle, car la mode comme la religion a ſon fanatiſme.

Les partiſans de l'exciſion aſſurent qu'elle détruit une difformité monſtrueuſe : mais quels ſont les garans de cette prétendue difformité ? Faut-il en croire ſur ce ſujet des maris blaſés ou des voyageurs qui n'ont rien vu ?

Belon, Chardin & tous les hiſtoriens de l'exciſion s'accordent à dire qu'elle ne ſe fait qu'à l'âge de trente ans ; cet aveu ſuffit pour en conſtater l'abſurdité : car ſi cette opération étoit inutile dans le tems que les femmes étoient jolies & fécondes, pourquoi la faire quand elles deviennent vieilles & ſtériles (*) ?

(*) Mahomet épouſa Cadisha à cinq ans & la rendit

PARTIE II.

Enfin, en ſuppoſant que la délicateſſe d'un mari & la coquetterie d'une femme exigent le retranchement des nymphes, la chymie n'offre-t-elle pas la reſſource lente, mais sûre, des fluides aſtringents, ſans recourir au fer rouge qui doit détruire la ſenſibilité dans l'organe qui en paroît le ſiege ? faut-il pour acquérir une beauté de préjugé expoſer une femme à perdre, ſinon la fécondité, du moins l'inſtinct ſacré qui l'entraîne à l'amour ?

---

mere. Voyez Prideaux, *Vie de ce légiſlateur.* --- A Alger il y a un grand nombre de femmes qui accouchent à neuf ans. Voyez Laugier de Taſſy, *Hiſtoire du royaume d'Alger*, page 61.

Au reſte, dans les climats chauds les femmes qui ſont nubiles dès l'âge de dix ans, ceſſent de concevoir à trente ; à ce période elles acquierent ſur leur teint flétri les mêmes rides dont l'uſage du rouge ſillonne vers quarante ans les beautés de nos capitales, & que la nature n'amene que vers ſoixante ſur le viſage des femmes de la campagne.

ARTICLE III.

De l'Infibulation des Femmes.

DÈS que l'homme a commencé à ſe défier de lui-même, il s'eſt défié auſſi de la vertu des femmes; alors il a imaginé des moyens de captiver par la violence un ſexe dont il avoit aliéné le cœur; & plus il s'eſt rendu coupable envers lui, plus il a été ſon tyran. L'HOMME SEUL.

Comme c'eſt dans les climats chauds que l'imagination plus ardente donne la plus grande activité aux tranſports de l'amour jaloux, c'eſt en Aſie qu'on a d'abord ſoumis la pudeur des femmes aux entraves abſurdes de l'infibulation.

L'Ethyopien, qui eſt aſſez malheureux pour ne connoître que le phyſique de la virginité, infibule ſa fille à ſa naiſſance en réuniſſant, ſoit avec un cordon de ſoie, ſoit avec du fil d'amiante, des membranes que la nature a ſéparées: les chairs adhérent peu à peu, &

PARTIE II.

quand le jour du mariage eſt arrivé, ce n'eſt qu'avec le ſecours du biſtouri que la vierge infibulée peut devenir mere (*).

Au Pégu & dans quelques autres contrées de l'Aſie, on s'aſſure de la vertu du ſexe par le moyen d'un anneau : celui des filles ne peut s'ôter que par une opération cruelle; pour celui des femmes, il a une ſorte de ſerrure dont le mari a la clef; ces anneaux tiennent lieu au peuple de tout l'appareil d'un ſerrail.

Les Italiens modernes infibulent d'une façon moins barbare, quoiqu'auſſi déshonorante : ils mettent aux femmes une ceinture treſſée de fils d'airain, & arrêtée par une ſerrure compoſée de cercles mobiles où l'artiſte a gravé un certain nombre de chiffres entre leſquels il n'y a qu'une ſeule combinaiſon poſſible pour

(*) Cette ſorte d'infibulation a été auſſi long-tems en uſage chez quelques peuples qui habitent ſur les côtes de la mer Rouge. Voyez Pierre Bembo, *Hiſt. Venet. lib. VI.*

comprimer le reſſort (*) : cette combinaiſon eſt le ſecret du mari.

L'HOMME SEUL.

Si l'homme jaloux & barbare pouvoit entendre la voix de la raiſon, voici ce que je dirois au malheureux qui ne peut enchaîner la vertu des femmes qu'en les infibulant.

Féroce Ethyopien, quel crime a fait ta fille pour la tourmenter, l'inſtant qu'elle quitte le ſein de ſa mere, & celui où elle voudra goûter les premiers plaiſirs de l'amour ? Pourquoi marquer par l'empreinte de la douleur les deux époques de ſa vie qui ſont marquées par les plus grands bienfaits de la nature ?

Le mari qui infibule ſa femme eſt à-la-fois abſurde & cruel ; mais je ne ſais quel nom donner au pere qui infibule ſa fille : c'eſt bien aſſez d'inſulter à la nature, pour me procurer un plaiſir de préjugé, ſans faire ſoupçonner encore à l'étranger qui cherche mon alliance, que ma fille ne doit ſa vertu

(*) *Recherch. philoſ. ſur les Américains*, tome II, page 142.

PARTIE II.

qu'à des fils d'amiante & à des anneaux.

L'opération éthyopienne qui infibule une fille & qui la défibule, peut lui coûter la vie; ainſi le légiſlateur qui l'ordonne n'a écrit, comme Dracon, ſes loix qu'avec du ſang; il eſt l'aſſaſſin des hommes qu'il devoit protéger.

Et toi, deſpote petit & foible, qui ne fondes la fidélité des femmes que ſur des inſtrumens qui les déshonorent, que tu es bien puni de ton machiavéliſme, par l'uſage même que tu en fais!

Malheureux, crois-tu que la pudeur s'enchaîne comme les mains de tes eſclaves? elle eſt libre comme l'air que tu reſpires; elle habite le cœur de la femme que tu outrages, & ſe rit du vain appareil de tes anneaux.

Ne vois-tu pas que tes précautions mêmes amenent le péril que tu crains? tes ſerrures & tes anneaux ne ſervent qu'à apprendre à ta victime qu'elle peut enfreindre la foi conjugale; & tu ſais que quand il s'agit de l'honneur, dès qu'une femme examine, elle eſt infidelle.

En

En amour les tyrans ne ſont pas plus ingénieux que les eſclaves : ſi tu as épuiſé ton imagination à tourmenter ta femme, la ſienne s'épuiſera à réaliſer les fantômes de terreur que tu t'es formés ; à force de recherches, elle combinera tous tes chiffres ; elle ouvrira tous tes cadenats, & ſa trahiſon ſera d'autant plus ſûre, que par ta tyrannie tu t'es ôté juſqu'au droit de la ſoupçonner. L'HOMME SEUL.

Qui ſait même ſi à force de bleſſer la ſenſibilité d'un cœur honnête, tu ne le forceras pas à devenir déshonnête ? combien de femmes nées vertueuſes, que l'amour de la vengeance a rendues perverſes ! telle Italienne qui, libre, eût été Lucrece, graces à l'infibulation a effacé Cléopâtre & Meſſaline.

Malheureux, laiſſe-là tes anneaux, tes chiffres & tes ſerrures ; reſpecte ta femme, fais-t'en eſtimer, & ſonge qu'on ne doit pas ſe flatter d'être heureux par l'amour, quand on n'exerce ſon eſprit qu'à outrager la nature.

ARTICLE IV.

DE L'INFIBULATION DES HOMMES.

PARTIE II. S'IL étoit néceſſaire d'infibuler l'un des deux ſexes, ce devroit être, non le plus foible, mais le plus entreprenant; car il n'y a que l'audace qui mérite d'être enchaînée.

On infibuloit en effet à Rome les garçons (*); mais non pour mettre les femmes à l'abri de leurs attentats, c'étoit uniquement pour conſerver leur voix : les directeurs des ſpectacles s'aſſuroient avec un anneau de la continence de leurs muſiciens, comme aujourd'hui on s'en aſſure en les rendant eunuques.

Quelques Indiens du Nouveau-Monde s'infibuloient auſſi avec un ruban d'écorce (**);

(*) Voyez Juvenal, dans ſa *Satyre contre les femmes*, & Martial, liv. IX, *épigr.* 28, & liv. VII, *épigr.* 82.

(**) Voyez Marcgrave, *Hiſtoire natur. Braſiliæ*, page 14. --- Le chevalier Pretty a auſſi trouvé l'infibulation des garçons en uſage chez quelques inſulaires de la mer du Sud. --- Voyez *Hiſtoire des navigateurs aux Terres Auſtrales*, par le préſident de Broſſes, t. I, p. 227.

& il eſt aſſez probable qu'originairement on ne ſongea par cet uſage bizarre, qu'à empêcher la jeuneſſe de s'énerver dans l'âge des deſirs, qui d'ordinaire dévance l'âge de la vigueur. L'HOMME SEUL.

Le fanatique qui outre toujours la morale, parce qu'il ne connoît pas la vertu, s'infibule encore dans quelques contrées de l'Aſie pour étaler, au peuple qui le révere, ſa faſtueuſe continence; on voit des ſantons, des faquirs & des bonzes charger l'organe générateur d'un cercle de fer large & peſant, & s'ôter phyſiquement la faculté d'être pere (*), pour acquérir le droit d'être tyrans de la multitude, perſécuteurs & frippons.

Toutes ces infibulations ſont contraires à la morale éternelle de la nature.

(*) Locke qui a tant douté ne doutoit pas que les moines de l'Aſie n'en impoſaſſent ſur l'article de la continence: il cite le voyageur Baumgarten, qui vit en Egypte un dévot infibulé commettre le crime abominable de Paſiphaë. --- Voyez *Peregr. Baumgart. lib. II*, *Cap. I*, & *Eſſai philoſ. ſur l'entendement humain*, liv. I.

PARTIE II.

Jamais il ne fut permis au muſicien de l'ancienne Rome d'anéantir ſa race, pour proſtituer ſa voix efféminée ſur le théatre de Marcellus.

Le ſauvage du Nouveau-Monde & le bonze du Japon ſont également des raiſonneurs abſurdes, s'ils ſuppoſent que la chaſteté conſiſte, non à avoir le cœur pur, mais à charger d'entraves l'organe générateur; un philoſophe qui converſeroit un moment avec le ſauvage, viendroit peut-être à bout de l'éclairer; pour le célibataire hypocrite du Japon, on ne l'éclaire pas, mais on l'enchaîne.

ARTICLE V.

D'UNE MUTILATION DES HOTTENTOTS.

L'HOMME SEUL.

LES poëtes qui ſont les ſeuls hiſtoriens des Amazones, ont dit que ces héroïnes du Thermodon ſe coupoient le ſein pour être plus légeres à la courſe ; c'eſt le même motif qui a engagé réellement les Hottentots à ſe priver d'un des réſervoirs de l'organe générateur (*); & cette inſulte faite à la nature étoit encore le crime de leurs prêtres.

(*) Kolbe a été témoin oculaire d'une de ces opérations fanatiques : on frotte, dit-il, la jeune victime de la graiſſe des entrailles d'une brebis qu'on vient de tuer ; enſuite on lui lie les pieds & les mains ; alors le prêtre, armé d'un couteau tranchant, fait une inciſion, enleve un des réſervoirs générateurs, & remet à la place une boule préparée avec des herbes médicinales ; il coud enſuite la plaie avec l'os d'un petit poiſſon qui lui ſert d'aiguille, & un filet de nerf du mouton : quand l'opération eſt finie tout le monde ſe retire, & l'Hottentot à demi-mort eſt obligé de ſe traîner comme il peut dans une hutte qu'on lui a bâtie : là, abandonné de tout le monde, il périt ou recouvre la ſanté, ce qui eſt aſſez indifférent, ſoit au gouvernement, ſoit aux prêtres. Voyez Kolbe, *Deſcript. du cap de Bonne-Eſpérance*, t. I, p. 71.

PARTIE II.

Des philoſophes ont appris à ce peuple que l'homme parfait n'étoit pas le coureur ; ils lui ont prouvé qu'on n'étoit pas plus léger parce qu'on ſe rendoit à demi-eunuque ; ils lui ont fait ſoupçonner que c'étoit pour le gouverner que ſes prêtres le mutiloient, & aujourd'hui les Hottentots ceſſent d'outrager la nature, & ne tirent plus vanité d'être des hommes imparfaits.

ARTICLE VI.

De l'avortement des Insulaires de Formose.

L'HOMME SEUL.

Il n'y a point de philoſophe, ſans doute, qui ait pénétré dans l'iſle Formoſe ; car on y tolere encore la plus abominable coutume que le fanatiſme ait imaginé pour anéantir la race des hommes : les femmes s'y marient dès qu'elles ſont nubiles ; mais il leur eſt défendu d'accoucher avant trente-cinq ans : lorſque la nature, plus forte que la loi, les a rendue groſſes, une prêtreſſe les conduit au temple (du Dieu du mal ſans doute), leur foule le ventre & les fait avorter. On en a vu perdre ainſi juſqu'à ſeize fois leur fruit ; & ce n'étoit qu'après ces ſeize aſſaſſinats qu'il leur étoit permis d'être meres (*).

(*) *Voyez Deſcription de l'iſle de Formoſe*, dreſſée ſur les mémoires de George Plaſmanaſar : voyages de Kæmpfer au Japon, *& ſur-tout* Recueil des voyages de la Compagnie Hollandoiſe, tome I, page 96.

PARTIE II.

Je voudrois bien ſavoir quel eſt à Formoſe l'ordre de la ſociété qui trouve quelqu'intérêt à ces avortemens.

Le ſouverain qui permet qu'on étouffe dans ſes états la population dans ſon germe, y perd des ſoldats pour ſes armées, des filles pour ſon ſerrail, & une partie de ſon tréſor.

Un citoyen à qui la loi permet d'être époux & défend d'être pere, s'accoutume à ne voir dans le mariage que les vils rapports que fait naître le beſoin de jouir ; il n'aime plus par ſon ame, mais par ſes ſens.

Quelle activité peut avoir l'amour maternel dans une femme qui jouit pour détruire, qui conçoit pour avorter, & qui aime mieux outrager la nature que tromper une prêtreſſe ?

Quelle ſorte de reconnoiſſance lie un fils aux auteurs de ſa vie, ce fils qui né un jour plus tôt auroit été étouffé par ceux qui l'ont fait naître ?

Je ne parle point ici du danger que court une mere de perdre la vie dans ces avorte-

; , ni de la ſtérilité qu'ils doivent procurer
plupart des femmes qui échappent des
ıs de la prêtreſſe ; je me contente de faire
que l'uſage barbare, contre lequel je
ıme, conduit à l'infraction de toutes les
ſociales, & je laiſſe à décider aux phy-
ıs dans quelle claſſe des êtres intelligens il
mettre les habitans de Formoſe.

L'HOMME SEUL.

CHAPITRE IX.

SUITE DE L'EXAMEN DE LA DÉGRADATION HUMAINE, OU DES EUNUQUES.

PARTIE II.

LE dernier terme de la dégradation humaine eſt celui où l'homme anéantit en lui l'organe générateur, où il réunit ſans intervalle le terme de la jeuneſſe à celui de la décrépitude, & où iſolé au milieu de la ſociété, il ne voit le ſexe que pour le maudire, & la nature que pour la blaſphémer.

Arrêtons-nous quelques momens ſur cette partie de notre hiſtoire; c'eſt celle de l'homme en délire; elle fournit un fonds inépuiſable pour nos bibliotheques : pour l'hiſtoire de l'homme ſage, le philoſophe l'écriroit en trois pages.

ARTICLE PREMIER.

DES EUNUQUES FAITS PAR LES LOIX.

L'HOMME SEUL.

IL eſt probable que ce fut la loi qui fit les premiers eunuques : la caſtration, dans l'ancienne Egypte, étoit le châtiment de l'adultère (*) ; ce peuple qu'Hermès n'avoit pas encore civiliſé, trouvoit dans ce ſupplice une ſorte de rapport entre le délit & la peine, & il croyoit que ce rapport lui donnoit le droit d'être barbare.

Rome expirante, qui ne valoit pas mieux que l'Egypte dans ſon berceau, condamna auſſi à la mutilation les hommes coupables du crime de Paſiphaë (**) : l'an 526, un empereur Grec rendit eunuque par la main du bourreau deux évêques, convaincus de s'être proſtitués à des quadrupedes (†) : moins heureux

(*) *Diodor. Sicil. lib. I.*

(**) *Voyez* le Code de Juſtinien, *lib. III, tit.* 53. *lib. IX, tit.* 9, &c.

(†) Voyez Procop. *Aneçd. cap. XI — XVII*, & Zonar, page 64.

PARTIE II.

qu'Abailard & Combabus, ils expirerent dans ce ſupplice.

Juſtinien, qui n'avoit ni aſſez de génie ni aſſez de ſenſibilité pour être légiſlateur, défendit de faire des eunuques dans tout l'empire Romain; mais par une bizarrerie digne de ſon caractere, il condamna à l'être celui qui en feroit, auſſi bien que le maître de l'opérateur & ſes complices (*). -- Des hommes, eunuques d'intelligence, ont beaucoup admiré cette loi de Juſtinien.

Tout le monde ſait que le parlement de Paris punit les ſcélérats qui avoient ôté à Abailard ſon ſexe, en les privant du leur par la main du bourreau; on les condamna en vertu du Talion, & aucun des juges ne s'aviſa auparavant d'examiner ſi le Talion étoit une loi de la nature.

(*) *Procop de Bello Goth. lib. IV.* Code Juſtin. *lib. IV, tit.* 42, &c. --- Lorſque ces victimes malheureuſes ne perdoient pas la vie dans ce ſupplice déshonorant, on les dépouilloit de leurs biens & on les reléguoit en Ethyopie.

L'HOMME SEUL.

La loi ſalique condamne à la caſtration les eſclaves ſurpris en adultere : la loi des Wiſigoths ordonne qu'on faſſe ſubir la même peine aux hommes qui ſe proſtituent aux animaux : les loix de Guillaume le Conquérant y condamnent ceux qui ont violé une femme : une loi de Philippe le Bel fit mutiler & écorcher tout vifs les amans de trois princeſſes de ſa maiſon. Les loix.... Je m'arrête, on prendroit cette défenſe de l'humanité pour une ſatyre contre les légiſlateurs.

ARTICLE II.

DES EUNUQUES FAITS PAR LE FANATISME.

PARTIE II.

COMBABUS étoit un ſeigneur de la cour de Syrie, que les femmes ne pouvoient voir ſans aimer; ſon ſouverain perſuadé, ſans doute, qu'il y avoit un intervalle immenſe entre les charmes d'une reine & le cœur d'un de ſes ſujets, eut la foibleſſe de choiſir ſon jeune favori pour accompagner Stratonice, ſon épouſe, dans un long voyage : Combabus qui prévit les ſuites de cette imprudence, ſacrifia ſon ſexe pour ſauver ſa vie, & remit au roi en partant une boîte myſtérieuſe, qu'il ne devoit ouvrir qu'à ſon retour. Le Syrien, comme il s'étoit attendu, plut à la princeſſe, & eut le courage barbare de la déſabuſer : Stratonice éclairée ne ſe tua pas; mais toujours ſenſible, elle vit ſans ménagement ce Combabus qui s'étoit mis en état de la voir

ıs péril : le roi ſoupçonna bientôt qu'il avoit rival : un courtiſan, qui vouloit ſupplanter ombabus, dépoſa l'avoir vu dans les bras de ratonice, & le jeune Syrien fut condamné mort. Prêt d'être conduit au ſupplice, l'acuſé demanda au roi le dépôt qu'il lui avoit onfié : la boîte s'ouvrit, & toute la cour fut onvaincue que Combabus étoit eunuque, lorſu'il entreprit ce voyage avec Stratonice (*).

L'HOMME SEUL.

L'hiſtoire rapporte que les amis de Combabus le voyant, depuis cette aventure, plus uiſſant que jamais à la cour de Syrie, ſe utilerent pour lui faire la cour. Si le fait eſt rai, c'eſt l'héroïſme de l'adulation & de la upidité (**).

Dans la ſuite, on fit l'apothéoſe de Combabus, & les prêtres de ce Dieu qui n'étoit as même un homme, ſe mutilerent en cérénonie pour lui reſſembler.

(*) Le fond de cette hiſtoire eſt tiré de l'ouvrage de Lucien, intitulé, *De Deâ Siriâ.*

(**) *Lucian. loc. cit.*

PARTIE II.

Pluſieurs ſiecles après, l'empereur Adrien fit un Dieu de l'eunuque Antinoüs (*); mais nous ne voyons pas que ſes miniſtres aient imité ceux de Combabus : le libertinage avoit introduit une foule d'eunuques ſur les théâtres de Rome & dans ſes ſerrails; mais la religion n'y étoit pas aſſez cruelle pour en faire parmi ſes prêtres.

Le fanatiſme eſt un tronc immenſe qui a mille ramifications; & il ne faut point mettre nos Abéliens & nos Valéſiens dans la claſſe des prêtres de Combabus.

Sous le regne de l'empereur Arcade, l'Afrique vit naître une ſorte de ſectaires qui ordonnoient le mariage, mais défendoient la jouiſſance (**); ces eunuques volontaires étoient

(*) Son culte continua long-tems après la mort d'Adrien, quoique Rome n'eût plus d'intérêt à flatter; il importoit en effet aſſez peu aux prêtres d'Antinoüs d'appartenir à Jupiter ou à un eunuque, pourvu qu'ils menaſſent le peuple & qu'ils ſe fiſſent payer par les Céſars.

(**) Ils tiroient leur nom d'Abel, qu'ils ſuppoſoient avoir été marié, mais n'avoir jamais tenté de devenir pere. --- Voyez Div. Auguſt. *de civit. Dei.*

à-la-fois

à-la-fois impies & contradictoires : la ſecte n'étoit déjà plus, quand la loi voulut la réprimer. L'HOMME SEUL.

Les Valéſiens, nés dans les déſerts brûlans de l'Aſie & ayant l'imagination auſſi ardente que leur ſang, allerent encore plus loin que les prétendus diſciples d'Abel; ils firent un acte de religion de ſe mutiler, & de mutiler de gré ou de force tous les jeunes gens ſur leſquels ils avoient quelque pouvoir (*) : les ſectaires de tous les cultes ſe réunirent contre ces ennemis du genre humain; & après la mort de l'enthouſiaſte qui les avoit fait naître, quand leur imagination vint à ſe refroidir, la voix ſacrée de l'amour les ramena à la nature.

D'un autre côté, des hommes foibles & timides, dans des ſanctuaires conſacrés à la continence, ont voulu dompter phyſiquement l'amour; ils ſe ſont ſervis de narcotiques, qui en les rendant froids les ont conduits à la ſtupidité : ils ont fait avec leur *agnus caſtus* &

(*) Voyez Epiph. *Hæreſ. cap. LVIII.*

PARTIE II.

leur nénuphar (*), ce que fit Origene avec ſon couteau; & devenus eunuques par piété, ils ſont morts avant le tems, punis de la nature par la douleur, & des hommes par l'opprobre.

(*) Il y a autant de danger à employer les remedes qui détruiſent l'amour que ceux qui l'excitent.

Les ſomniferes n'affoibliſſent les accès du tempérament qu'en altérant la circulation des fluides, en diminuant la ſenſibilité & en privant de la mémoire.

L'*agnus caſtus*, pris en émulſion avec l'eau de nénuphat, n'anéantit le deſir qu'en dégradant l'organe qui le fait naître. Pline croyoit que le nénuphar pris en décoction, ſeulement pendant douze jours, rendoit l'homme incapable de ſe propager. --- Voyez *Hiſt. nat. lib. XXV, cap. VII.*

ARTICLE III.

DES EUNUQUES FAITS PAR LE DÉSESPOIR.

L'HOMME SEUL.

Il y a des pays où l'homme malheureux & pauvre mutile ſes enfans pour éteindre ſa poſtérité (*); c'eſt le dernier degré du déſeſpoir réfléchi : quand on voit le ciel & les hommes conjurés pour tourmenter la terre qu'on habite, il ſemble tout ſimple qu'on cherche à diminuer le nombre de leurs victimes.

Cependant ce raiſonnement apprécié n'eſt qu'un ſophiſme : le mal moral dépend de nous; le mal phyſique n'eſt preſque rien, quand on eſt philoſophe; eſt-on mécontent du climat qu'on habite ? la terre entiere eſt ouverte à l'homme libre : eſt-on environné de tyrans ? qu'on change de patrie; les remords vengent tôt ou tard l'homme de bien qui a ſouffert;

(*) *Hiſt. natur.* de Buffon, petite édition complette, tome IV, page 228.

PARTIE II.

& l'oppreſſeur eſt toujours plus malheureux que l'innocent qu'il opprime.

Un pere qui mutile ſon fils n'eſt qu'un ſtupide en délire; il ne voit pas que par ſon opération barbare, il prive un être malheureux de l'unique reſſource peut-être que lui ait donné la nature pour l'empêcher de la maudire.

Américains, dont les Nunnès & les Pizarre ſe ſont joués de l'exiſtence; eſclaves de l'Aſie, qui ne reſpirez que par le capriee d'un deſpote; negres traités en bêtes de ſomme par des bêtes féroces, par quelle abſurde logique trompez-vous l'eſpoir de vos ennemis en ceſſant d'être hommes ? Puiſqu'on vous laiſſe le couteau d'Origene, armez-vous-en comme Brutus, & le genre humain eſt vengé.

ARTICLE IV.

Des Eunuques faits par le luxe.

L'HOMME SEUL.

Ces deſpotes ſtupides & barbares, ces bœufs-tigres de l'eſpece humaine, donnerent au milieu du ſixieme ſiecle un exemple terrible de l'abus du pouvoir quand il eſt joint à la dépravation : les rois des Abaſges (*) voyant le prix que le luxe de Conſtantinople mettoit aux eunuques, enlevoient à main armée à leurs ſujets leurs enfans, les mutiloient & les faiſoient vendre aux ſeigneurs de la cour de Juſtinien (**) : les Abaſges murmurerent, & les deſpotes firent périr les peres pour ſe dérober à leur reſſentiment (†). Le foible Juſtinien, au lieu de venger l'eſpece humaine, ſe contenta d'envoyer un eunuque à ces tyrans

(*) Ce peuple habitoit la côte ſeptentrionale du Pont-Euxin ; il conſerve encore aujourd'hui le nom qu'il portoit du tems de Juſtinien.

(**) Procop. *de Bell. Goth. lib. II, cap. III.*

(†) Evagr. lib. IV, cap. XXI.

PARTIE II.

pour leur défendre de faire des eunuques. En général, c'eſt le luxe qui fait le plus grand nombre d'eunuques ; c'eſt lui qui ſubſtitue aux voluptés douces & pures de la nature les viles jouiſſances du libertinage ; c'eſt lui qui empoiſonne dans l'homme oiſif l'imagination & les ſources de la vie : c'eſt lui qui dégrade les générations exiſtantes, & qui tue les générations à naître.

Un des plus grands crimes du luxe eſt d'avoir mutilé des muſiciens pour leur faire acquérir une voix contre nature.

On a vu dans l'Italie moderne des monſtres, qui ſe donnoient le nom de peres, rendre leurs enfans eunuques, pour leur faire chanter dans un opéra des rôles de femmes. — Quelquefois après l'opération la voix ſe dégrade, alors le muſicien en eſt pour ſon opprobre, & l'opérateur pour ſon homicide.

C'eſt une des plus étrangeres contradictions de l'eſpece humaine, qu'on ait cru dans Rome moderne que la décence défendoit aux femmes

de chanter des Oratorio, & que cette même décence permettoit de leur ſubſtituer des eunuques. — Béni ſoit à jamais le pape Ganganelli qui a proſcrit ſolemnellement cette mode féroce, ne voulant point que les peuples qu'il gouvernoit fuſſent à-la-fois barbares & ridicules ! La poſtérité mettra ſa bulle à côté de l'ordonnance de Gelon, qui défendoit à Carthage d'immoler des enfans à Saturne; & à cauſe de ce pontife, ami des hommes, l'Italie oubliera qu'elle a été gouvernée par le fanatique Hildebrand & par l'inceſtueux pere de Borgia.

L'HOMME SEUL.

ARTICLE V.

DES EUNUQUES FAITS PAR LE LIBERTINAGE.

PARTIE II.

LES femmes, autres deſpotes moins barbares que ceux des Abaſges, mais quelquefois plus dangereux, ſe ſont ſervis en différentes contrées d'inſectes venimeux, de philtres & d'aphrodiſiaques pour augmenter dans leurs maris l'extaſe de la jouiſſance ; mais ces violences faites à la nature ne pouvoient ſe perpétuer, parce que d'ordinaire ceux qui ſe ſoumettoient à ces épreuves terribles reſtoient impuiſſans (*). Les femmes éclairées par la

(*) Veſpuce, témoin oculaire, en parle dans ſes mémoires ſur l'Amérique : *Mulieres eorum faciunt intumeſcere maritorum.... In tantam craſſitudinem, ut deformia videantur ; & hac mordicatione animalium venenoſorum, & hujus rei cauſâ multi reſtant eunuchi.* — Voyez *Relation d'Americ Veſpuce*, édit. de Strasbourg de Mathieu Hupfuff.

Quant aux aphrodiſiaques ſi vantés par Pétrone, ou ils n'operent aucun effet, ou ils n'excitent à l'ouvrage

phyſique & par la raiſon, ont mieux aimé avoir des maris foibles que des maris eunuques.

L'HOMME SEUL.

---

de la génération qu'aux dépens de l'organe générateur.

Le ſatyrium de Théophraſte eſt plus efficace pour rendre malade qu'amoureux. Thémiſon rapporte que pluſieurs perſonnes moururent en Crete pour en avoir fait uſage.

L'inſecte de la cantharide renferme un poiſon corroſif, & ſon uſage intérieur eſt banni des plus ſages pharmacopées.

Le ſafran, quand il eſt pris au-delà d'un ſcrupule, devient, comme narcotique, un poiſon violent, contre lequel la médecine a cherché des antidotes.

Les Orientaux quand ils font un trop grand uſage de l'opium, meurent à trente ans & avec tous les ſymptômes de la décrépitude.

Quant à l'or potable dont on fait le plus puiſſant des aphrodiſiaques, juſqu'à ce qu'on ait trouvé un diſſolvant capable de décompoſer ce métal, il faut le mettre au rang des chimeres dont les charlatans de l'alchymie repaiſſent tous les jours notre curioſité.

Mettons un frein à notre imagination ardente, vivons en Spartiates, aimons comme les hommes de l'âge d'or, & nous n'aurons jamais beſoin d'aphrodiſiaques.

ARTICLE VI.

DES EUNUQUES FAITS PAR LA JALOUSIE.

PARTIE II. J'ARRIVE à la branche du luxe la plus féconde en eunuques ; il s'agit de cette jalousie inquiete des Orientaux qui ne leur permet pas d'abandonner leurs femmes à leur vertu, & qui les environne de ſurveillans hideux & mutilés, faits pour tourmenter la beauté, & pour mettre à couvert non l'honneur d'un maître, mais ſon impuiſſance.

Il paroît que les Médes furent les premiers qui donnerent à leurs épouſes un cortege d'eunuques (*) ; les Perſes ſuivirent leur exemple, & aujourd'hui dans quelques contrées de l'Aſie, il y a autant d'eunuques que de femmes.

On peut juger de ce nombre effrayant de monſtres faits par la main des hommes, par une anecdote des voyages de Tavernier, que

(*) *Athénée, lib. XII.*

L'HOMME SEUL.

perſonne n'a encore conteſtée. Il dit qu'en 1657, étant au royaume de Golconde, on y fit vingt-deux mille eunuques; & ce royaume de Golconde n'eſt qu'une province de l'empire des Mogols.

Comment l'Orient ne ſeroit-il pas peuplé d'eunuques, puiſque les ſouverains ſemblent s'y être accordés à les honorer & à les enrichir? Les eunuques ont de tout tems été en Turquie le canal des graces; dans les états du Mogol & du Sophi, on en fait des nababs & des gouverneurs de province; à la cour Tonquinoiſe du Chova tous les offices civils & militaires leur ſont donnés; & Dampier obſerve à ce ſujet que les grands ſeigneurs pour faire leur cour au ſouverain ſe font mutiler (*).

En général, le prix des eunuques de l'Aſie augmente par leur difformité: l'eunuque par excellence eſt celui qui eſt nain, ſourd, muet,

(*) Dampier, tome III, part. 1, chap. IV.

PARTIE II.

& né avec un visage de cercopitheque (*). Il semble que dans ces serrails destinés à la propagation de l'espece humaine, on ne travaille à rassembler autour des meres que des objets propres à les faire avorter.

Ajoutons à ces vices de la nature les vices moraux que doit entraîner la mutilation. L'anatomie qui a porté tant de lumiere sur l'histoire de l'homme, a prouvé par la correspondance intime qui regne entre l'organe générateur & l'appareil fibrillaire du cerveau, qu'on ne peut dégrader les réservoirs séminaux, sans porter atteinte à l'intelligence : un eunuque doit avoir tous les vices des ames foibles (**) ; il doit être dans la fortune le plus impérieux des despotes, & dans l'humiliation le plus vil des esclaves.

(*) *Voyage du Levant* de Tournefort, tome II, liv. XIII.

(**) La médecine démontre, par exemple, qu'un eunuque doit être dissimulé & insociable. — *Voyez Cours d'opérations de chirurgie*, par Dionis, augmenté par la Faye, page 148.

Il doit ne voir qu'avec horreur le maître
'il ſert, & le ſexe à qui il commande; & ce
eſt que par cette haine impuiſſante qu'il punit
s hommes de leur ſupériorité, & les femmes
e leur mépris.

L'HOMME SEUL.

Au reſte, ce ſont les défauts mêmes de ces
onſtres de l'eſpece humaine qui les rendent
ers aux ſouverains de l'Aſie : foibles comme
ſont par leur nature, & n'ayant point de
mille qui leur ſerve d'appui, ils ſont contraints
identifier leurs intérêts avec ceux d'un maître,
flatter ſes caprices & de ſervir ſes fureurs.
uand de tels favoris ont laſſé la patience des
uples & que le trône s'ébranle, il ſuffit de
s envoyer au ſupplice; alors la ſédition
appaiſe & la couronne ſe raffermit ſur la tête
e la ſtatue.

Les Orientaux ajoutent quelquefois au crime
e faire des eunuques, celui de leur permettre
e ſe marier (*); c'eſt le dernier degré de la

(*) Dampier, tome III, page 94. --- « C'eſt alors, dit le célebre Monteſquieu, que les ſens qui reſtent

PARTIE II.

dépravation humaine : une telle loi ne peut être fondée que ſur un mépris inné pour les femmes, & ſur un plan réfléchi d'outrager la nature.

Vous tous qui peuplez la terre d'hommes mutilés, fanatiques attrabilaires, ſombres légiſlateurs de l'Aſie, deſpotes ſtupides & barbares, connoiſſez-vous l'hiſtoire de l'eunuque Narsès ? liſez & tremblez.

» veulent obſtinément ſuppléer à ceux que l'on a » perdus, & que les entrepriſes du déſeſpoir ſont une » eſpece de jouiſſance. Ainſi, dans Milton, cet eſprit » à qui il ne reſte que des deſirs, pénétré de ſa dégra- » dation, veut faire uſage contre Dieu, même de ſon » impuiſſance. » — *Eſprit des loix*, liv. XV, ch. VI.

ARTICLE VII.

STOIRE DE NARSÈS.

OME étoit en paix, graces à la ſage poli- L'HOMME SEUL.
: de Narsès : cet eunuque, le ſeul peut-être
grands hommes qui n'ait pas été homme,
/ernoit l'Italie depuis treize ans avec le
otiſme de Marc-Aurele, & preſqu'avec
génie; il l'avoit conquiſe ſur Totila, &
nien avoit récompenſé le libérateur des
nains, en le faiſant régner ſur ſa conquête.
par l'habitude plus que par l'amitié avec le
: Jean III, il eut un jour cet entretien avec
ans le capitole.

NARSÈS.

: n'entre jamais dans cette citadelle ſans
ſorte de terreur religieuſe; ce lieu eſt le
tre des grands ſpectacles & des grands
:rs : qui auroit dit, il y a quelques ſiecles,
prêtres de Jupiter qu'ils ſeroient remplacés
un pape ? Auroit-on imaginé ſous Auguſte

PARTIE II.

qu'un homme tel que Narsès donneroit ici des loix, & un eunuque de Perſe, acheté comme eſclave par les Grecs, devoit-il s'attendre à être le ſucceſſeur des Romulus & des Trajan?

LE PAPE.

Un homme de génie doit s'attendre à tout, quand ſon ſiecle n'en a point : où en ſerions-nous, grand Dieu, ſi les talens ne réparoient pas quelquefois les bizarreries de la fortune? Narsès, qu'importe à Rome où vous régnez, que les hommes vous aient fait eunuque & eſclave? La nature n'a-t-elle pas tout fait pour vous, en vous donnant le génie du vainqueur de Totila & du rival de Béliſaire?

NARSÈS.

Que parlez-vous de la nature? Je l'ai connue deux jours pour la bénir; mais depuis ſoixante ans, les hommes ne me prononcent ſon nom que pour me le faire blaſphémer. — Ecoutez, pontife, nous ſommes ſeuls, la tombe va s'ouvrir devant moi, je n'ai plus d'intérêt à feindre, & puiſque le drame éclatant que j'ai joué

joué ſur la ſcene de l'Europe touche à ſon dénouement, je veux dévoiler à vos yeux Narsès tout entier : vous m'en eſtimerez moins ſans doute, mais vous me jugerez mieux. L'HOMME SEUL.

LE PAPE.

Je vous aimerai toujours, Narsès ; & c'eſt vous dire aſſez que je ne puis ceſſer de vous eſtimer : l'amitié qui nous lie depuis treize ans. . . .

NARSÈS.

L'amitié, pontife ! Eh ! croyez-vous que ce ſentiment ſublime puiſſe jamais entrer dans l'ame d'un eunuque ? C'eſt le beſoin, c'eſt l'intérêt, c'eſt l'habitude, qui depuis treize ans m'enchaînent à vous : votre état même a pu reſſerrer des nœuds que la politique avoit tiſſus : en entrant dans le ſacerdoce, vous vous êtes mutilé ; & ſi je ſuis eunuque par la ſcélérateſſe d'un pere, vous l'êtes par la religion ; il ne vous manque plus que de déteſter les hommes pour me reſſembler tout-à-fait.

PARTIE II.

LE PAPE.

Vous déteſtez la terre qui eſt à vos pieds ! Ah ! Narsès.

NARSÈS.

Pontife, écoutez-moi, & apprenez à être juſte. — J'ai vu le jour parmi les ennemis-nés du nom Romain : le Perſan qui s'eſt dit mon pere, pour plaire à une marâtre, me fit eunuque, & me vendit au roi pour entrer dans ſon ſerrail ; j'avois alors quatorze ans : j'aimois & j'étois aimé : la nuit même où je devois être heureux, d'abominables ſatellites de mon tyran vinrent m'arracher du lit nuptial & me mutilerent ; je ne ſais comment je ne péris pas dans les accès de ma rage : quoi qu'il en ſoit, je ſurvécus & à l'opération & à mon déſeſpoir.

Dès que dans le ſilence des paſſions, je pus réfléchir ſur ce que j'étois & ſur ce que j'avois été, un nouvel horizon ſe développa devant moi : libre envers ma patrie, qui ne peut faire de contrat avec des eſclaves ; ne

voyant dans les chefs de ma famille que de vils aſſaſſins ; ſéparé enfin de la ſociété par un abyme immenſe, je conçus une haine réfléchie pour la race humaine, & je réſolus de vivre pour moi. L'HOMME SEUL.

La nature m'avoit donné quelque génie ; quoique l'opération que j'avois ſubi l'eût dégradé, je fis ſervir ce qui m'en reſtoit au ſuccès de mes artifices : perſuadé que le vulgaire des hommes n'eſt qu'un aſſemblage d'automates qui attendent pour agir une impulſion étrangere, j'étudiai les fils qui pouvoient les faire mouvoir ; les femmes, ſur-tout, occuperent mes premieres penſées ; je portai dans les replis de leur caractere la lanterne de Diogene, & mes recherches réuſſirent, parce que je mis à obſerver le ſexe tout le tems que les hommes perdent à l'aimer.

Depuis qu'on eut mis une barriere éternelle entre mon ame & mes ſens, mon imagination devenue libre ſe replia toute entiere du côté de l'ambition : mon orgueil ſe trouva

PARTIE II.

flatté de commander à des êtres que je ne valois pas ; je ſus intéreſſer à mon avancement des femmes qui méritoient ma haine ; je me rendis néceſſaire à un empereur que je mépriſois ; & enfin devenu miniſtre de Juſtinien, j'acquis le droit d'opprimer les hommes, & ce qui étoit encore plus ignominieux pour eux, celui de les protéger.

LE PAPE.

Quoi, Narsès, le caractere factice que vous vous êtes donné ſe ſeroit ſoutenu cinquante ans ſans ſe démentir ? Vous auriez joué Rome, dont vous vous êtes fait le libérateur ? Et moi, qui vous ai reſpecté toute ma vie comme un héros, près de ma tombe, je ſerois contraint de vous confondre avec le vulgaire des ambitieux que la fortune a rendus célebres !

NARSÈS.

L'amour & l'ambition ſont les deux pivots ſur leſquels roule le monde : Céſar ſe partagea entr'eux & ne fit pas tout ce qu'il auroit pu faire ; pour moi, qu'on a condamné à ne

jamais aimer, l'abſence de la paſſion qui me manque a contribué à fortifier celle qui me reſte; heureuſement pour Rome que le fer qui m'a privé de l'organe générateur, a mutilé auſſi mon intelligence; car ſi Narsès eunuque eſt devenu miniſtre de Juſtinien, avec une ambition auſſi active, Narsès vraiment homme l'auroit détrôné. L'HOMME SEUL.

Avec cette clef tous les problêmes de ma vie politique s'expliquent. Je n'ai jamais aimé les hommes; auſſi je les ai adulés pour avoir de la puiſſance, & devenu puiſſant je les ai opprimés: la nature m'avoit fait lâche & puſillanime, j'ai voulu être un grand capitaine & je l'ai été; on eut l'imprudence à la cour de me ſubordonner d'abord à Béliſaire, & mes manœuvres le firent battre: depuis on me nomma général en chef, & je fis vaincre les Romains à Caſilin, au Véſuve & à Lentagio: peu m'importoit que je combattiſſe les ennemis de l'empire ou ſes ſoldats, pourvu que je maîtriſaſſe les événemens; je voulois décider la victoire, & il m'étoit égal

PARTIE II.

qu'elle fût due à mon génie ou à mes crimes.

LE PAPE.

Il eſt heureux, Narsès, que les hommes extraordinaires tels que vous, paroiſſent rarement ſur la ſcene du monde : leur génie eſt un poids qui l'écraſe, & la race humaine n'eſt point faite pour être gouvernée par des talens qui la font gémir.

Malheur aux monſtres qui, en vous mutilant, vous ont fait naître l'idée de punir la terre entiere du crime d'un pere !

Mais vous, à qui la nature a donné une ame grande, comment ne lui avez-vous pas permis d'être généreuſe ? Quoi ! le plaiſir d'être bienfaiteur de vos aſſaſſins, ne vous a pas paru digne de la hauteur de votre caractere ? Votre ſenſibilité s'eſt-elle anéantie avec l'organe qui vous fait aimer ?

Craignez que votre politique barbare un jour ne ſe dévoile ! ennemi-né des hommes craignez d'avoir pour ennemis tous ceux qui partagent ce titre avec vous !

NARSÈS.

L'HOMME SEUL.

Pontife, dans le monde entier je ne crains qu'une femme, c'eſt Sophie; conſommée dans le manege des cours, elle me combat avec mes propres armes; elle gouverne à ſon gré l'imbécille ſucceſſeur de Juſtinien, & cachée derriere cet automate couronné, elle dirige ſans péril les traits qu'on me lance. Que me ſerviroit d'avoir vaincu Totila, d'avoir conquis Rome & de gouverner l'Italie depuis treize ans, ſi elle vouloit me faire rentrer dans le néant d'où mon génie m'a tiré ? Oui, cette chûte me fait frémir, & après l'opprobre dont on m'a couvert en me faiſant eunuque, je n'en connois point de plus grand que celui d'être vaincu en politique par une femme.

LE PAPE.

Narsès, vous nous avez trompés cinquante ans, & les lumieres odieuſes que vous me donnez me réduiſent, ſi Rome vous punit, à ne la trouver que juſte.

PARTIE II.

Narsès, en descendant du Capitole, rencontra un envoyé de Constantinople, qui venoit annoncer au viceroi son rappel & sa disgrace, & lui présenter de la part de Sophie une quenouille & un fuseau : cette princesse lui mandoit en même tems « qu'elle lui destinoit un emploi » dans le serrail ; que la politique d'un eunuque » n'étoit bonne qu'à maintenir un sexe timide » dans l'obéissance, & qu'il falloit être homme » pour commander à des hommes ». Narsès lança sur l'envoyé des regards étincellans, & se saisissant de la quenouille : *Vas*, répond-il, *dire à ta maîtresse que je lui ourdis une trame qu'elle ne débrouillera jamais.* Ensuite le fiel dans le cœur, il rentre dans son palais & écrit à Alboïn, qui depuis long-tems menaçoit l'Italie de lui faire subir le joug des Lombards : « Rome n'a plus de défenseur ; » venez délivrer la postérité des Caton & des » Emiles du despotisme d'un nouveau Claude » & des fureurs d'une nouvelle Messaline ; sur- » tout ne craignez rien du vainqueur de Totila,

» ſon épée eſt dans le fourreau & n'en ſortira » que pour renverſer le trône des Céſars ; vous » reconnoîtrez aiſément à ſon ſceau, & encore » plus à ſa vengeance, NARSÈS. » Pendant que l'eunuque écrivoit ce billet, on introduiſit dans ſon appartement un vieillard qui demandoit une audience ſecrette ; mais Narsès, dont toutes les facultés de l'ame étoient occupées par le reſſentiment, ne voyoit que la quenouille de Sophie ; l'inconnu prenant la parole, tira enfin Narsès de la rêverie profonde où il étoit abſorbé.

L'HOMME SEUL.

LE VIEILLARD.

Voilà donc maître de l'Italie ce Narsès que j'ai vu eſclave dans un ſerrail de Perſe ! je n'ai ſouhaité prolonger ma carriere au-delà des limites ordinaires de la nature, que pour être témoin de ce prodige ; enfin, je vois le génie à ſa place, & il ne me reſte plus qu'à mourir.

NARSÈS.

Qui es-tu, témoin indiſcret de mon opprobre & de mes fureurs ?

PARTIE II.

LE VIEILLARD.

Je ſuis un homme ſenſible à ta gloire & à tes douleurs....

NARSÈS.

Tu es un homme ..., ils me ſont tous odieux; on avoit mis une barriere éternelle entre moi & cette race abominable; pourquoi ai-je eu l'audace de la franchir?... quel dieu barbare m'a rapproché des êtres qui te reſſemblent? qui m'a inſpiré de proſtituer mon génie à les gouverner?

LE VIEILLARD.

Narsès, vous me faites frémir; vous méditez des projets de vengeance qui vont vous perdre; mais je vous dois des conſeils....

NARSÈS.

Toi, des conſeils! d'où te vient le droit de conſeiller le vainqueur de Totila & le miniſtre de Juſtinien?

LE VIEILLARD.

De la nature.

NARSÈS.

La nature.... le contrat qui m'a lié quel-

ques inſtans avec elle eſt anéanti, & je ne la regarde plus que comme la Perſe, qui m'a vu naître, regarde Arimane; elle eſt pour moi le génie du mal & le dieu de la deſtruction. L'HOMME SEUL.

LE VIEILLARD.

Narsès. . . tournez vos regards ſur ce vieillard infortuné qui vient de la Perſe pour vous voir, vous embraſſer & mourir : quoi ! mes traits ne vous ſont pas connus ? votre cœur n'eſt point averti par un ſecret preſſentiment des nœuds ſacrés qui nous enchaînent ?

NARSÈS.

C'eſt trop abuſer de ma bonté : homme inſolent & téméraire, hâte-toi d'éclaircir mes doutes : ſerois-tu envoyé par l'altiere Sophie pour me conſeiller ma perte ? ſerois-tu l'eſpion du ſtupide empereur dont elle gouverne les caprices ? -- Il eſt difficile que tu ne prononces à Narsès un nom qui ne lui ſoit pas odieux : parle, qui es-tu ? déſigne-moi le monſtre que ma main doit punir ?

LE VIEILLARD.

Je ſuis ton pere.

NARSÈS.

Ma fureur preſſentoit ta réponſe ; & graces au ciel, je ne me ſuis trompé ni ſur le monſtre ni ſur la victime.

Quoi ! c'eſt toi dont l'ame abominable trama le projet de m'ôter, ſans me faire mourir, du nombre des hommes !

C'eſt toi qui me fis arracher des bras d'une amante, pour me rendre le vil miniſtre d'un ſerrail ; comme ſi tu euſſes attendu pour me ſéparer à jamais de la nature, le premier inſtant où elle parloit à mon cœur & à mes ſens !

Tyran d'autant plus affreux qu'en éteignant en moi l'effet des paſſions, tu en laiſſas ſubſiſter la cauſe, que tu me condamnas à un genre d'eſclavage fait pour irriter de vains deſirs, & que je fus forcé à voir ſans ceſſe des hommes heureux, ſans pouvoir l'être à mon tour !

C'eſt toi qui en me mutilant, as circonſcrit

long-tems mon ame dans un cercle d'idées puſillanimes; moi à qui la nature avoit donné peut-être aſſez de génie pour éclairer le monde ou pour le gouverner. L'HOMME SEUL.

Toi ſeul as cauſé tous les tourmens de ma vie; je te dois le mépris de tous les hommes & la haine de toutes les femmes.

Sans toi, l'audacieuſe Sophie ne m'auroit point envoyé ce préſent odieux qui va embraſer l'Italie & peut-être renverſer le trône des Céſars.

Le fer que tu mis, il y a un demi-ſiecle, entre les mains des ſatellites de tes fureurs cauſe aujourd'hui ma mort, & le déſaſtre de vingt peuples que je vais armer pour venger mon opprobre.

Et tu crois que le vain nom de pere déſarmera mon bras prêt à te punir!

Que m'importe que tu m'aies donné le jour? me connoiſſois-tu quand le délire de tes ſens t'entraîna dans les bras de ma mere? ſuivois-tu alors d'autre guide que l'inſtinct aveugle du plaiſir!

PARTIE II.

Tu as protégé mon enfance ; mais que m'importe que tu aies été mon pere tout le tems où les yeux de mon intelligence ſont reſtés fermés, ſi dès que l'âge les a ouverts, tu ne t'es préſenté à moi que comme le plus abominable des tyrans ?

Malheureux, ce nom de pere dont tu te glorifies, ne peut que m'autoriſer, tant que tu vivras, à perſécuter ta perſonne, & après ta mort à flétrir ta mémoire.

Il ne tiendroit qu'à moi de te livrer au ſupplice que tu as mérité, & de donner, en te puniſſant, un grand exemple à la terre : mais tu es trop vil à mes yeux pour provoquer mon courroux ſur ta tête : je puis me venger de Sophie, & du ſouverain de Conſtantinople, mais non du pere d'un eunuque. -- Sors à l'inſtant de ma préſence ; & puiſque tu échappes au glaive des bourreaux, va traîner les derniers jours de ta vieilleſſe ſcélérate dans le ſein des remords.

rsès, dont l'ame altiere avoit été irritée
e par cet entretien, mit ſon ſceau au
qu'il avoit écrit au roi des Lombards,
ɔella un de ſes officiers pour le faire tenir
ɔoïn : on lui annonça alors qu'on venoit
ter un mendiant aveugle qui prétendoit
ître ce prince, & qui ſe faiſoit conduire
ſa cour ; Narsès voulut profiter d'une
on auſſi favorable, il fit venir le pri-
r dans ſon cabinet & eut avec lui cet
ien.

L'HOMME SEUL.

NARSÈS.

dit que vous connoiſſez Alboïn ?

L'AVEUGLE.

ſt vrai qu'il eſt mon ami.

NARSÈS.

ɔoi ! vous, aveugle & mendiant, ami
roi ?

L'AVEUGLE.

us croyez peut-être que les amis d'un roi
ı ſa cour. --- Au reſte, je n'ai pas tou-
été un objet de pitié pour les hommes :

PARTIE II.

j'ai vu de près la cour de Conſtantinople; j'y ai été plus d'une fois utile à Alboïn; je vais mettre l'amitié de ce prince à une grande épreuve : s'il rougit à ma vue, il eſt jugé pour moi, & l'Europe a pour la gouverner un grand homme de moins.

NARSÈS.

Ainſi vous avez ſubi de grands revers, & vous eſpérez de les réparer.

L'AVEUGLE.

Je n'eſpere rien : la vie n'eſt plus pour moi qu'un édifice qui s'écroule; je ne m'amuſerai point à réparer une hôtellerie où je n'ai plus qu'une nuit à paſſer.

Les hommes m'ont fait beaucoup de mal; ils m'ont dépouillé de mes biens, ils m'ont rendu odieux à ma patrie, & ils m'ont privé de la lumiere; mais Dieu & mon innocence me reſtent : mes perſécuteurs ſont plus malheureux que moi.

NARSÈS.

Il faut que l'infortune ſoit un puiſſant reſſort pour

pour lier les êtres, puiſque moi, Narsès, je me ſens diſpoſé encore à aimer un homme. — Ecoute, malheureux vieillard, tu crois avoir épuiſé la coupe amere de l'adverſité : que ne peux-tu voir cette quenouille que Sophie envoie au vainqueur de Totila ? Tu apprendrois qu'il y a, pour des êtres ſenſibles, des maux plus grands que l'indigence & l'aveuglement.

L'HOMME SEUL.

Au reſte, nos cauſes ſont communes, & je me fie à toi, parce que tu n'as nul intérêt à me trahir : tu porteras cette lettre à Alboïn, il la lira, & nous ſerons vengés.

L'AVEUGLE.

Fort bien, le roi des Lombards déchirera l'Italie pour la querelle d'un aveugle & d'un eunuque !

NARSÈS.

Oui ; mon nom ſeul épouvantoit cet ennemi-né de l'empire ; il entrera dans Rome, dont je lui ouvrirai moi-même les portes ; & la ſecouſſe que cette révolution donnera à l'Italie, ſe fera ſentir juſqu'à Conſtantinople : Sophie

PARTIE II.

tremblera ſur ſon trône auſſi bien que l'automate couronné dont l'ambitieuſe a armé contre moi la ſtupidité ; & les ingrats ſe répentiront d'avoir fait de nous des traîtres.

L'AVEUGLE.

Ah ! croyez-moi, Narsès, ces ingrats ont réuſſi à nous rendre malheureux ; ils triompheroient bien plus s'ils nous rendoient rebelles. — Voulez-vous vous venger d'un maniere digne de vous ? faites-leur naître, s'il eſt poſſible, des remords.

Vous comptez ſur l'appui d'Alboïn ; mais croyez-vous que ce prince entreprenne la conquête de l'Italie, pour vous en laiſſer la jouiſſance ; ou vous flattez-vous, quand il ſera maître de Rome, qu'il faſſe jamais ſon ami du perfide qui l'en a rendu roi ?

NARSÈS.

Que m'importe l'amitié des rois ? je veux les punir, & non les aimer.

L'AVEUGLE.

Eh bien ! je ſuppoſe que le ſucceſſeur de Juſ-

tinien ſoit detrôné par les Lombards, que Sophie ſacrifiée à votre reſſentiment périſſe quelques jours avant vous, & que nous gouvernions, vous l'Italie, & moi la cour de Conſtantinople. -- Dites-moi, en ſerai-je moins aveugle? & vous en ſerez-vous moins eunuque?

L'HOMME SEUL.

NARSÈS.

Vous me parlez le langage de la raiſon, comme ſi dans la rage qui m'obſede, j'étois à portée de l'entendre; il s'agit bien de philoſophie, quand une femme empoiſonne toute mon exiſtence, & flétrit en un jour cinquante ans de travaux & de gloire : laiſſons-là cette froide raiſon qui ne fit jamais de grandes choſes, & augmentez, s'il eſt poſſible, l'activité de la paſſion qui me tranſporte, de cette paſſion qui ſeule peut imprimer à ma tombe qui s'entr'ouvre quelque célébrité : ce n'eſt point l'ombre de Socrate qu'il faut évoquer dans cette affreuſe journée, c'eſt celle des Atrée, des Sylla & des Coriolan : que l'empire s'écroule, dût-il m'écraſer ſous ſes ruines !..

PARTIE II.

Je veux que la poſtérité des Romains qui vont s'égorger pour ma querelle, ne prononce mon nom qu'en tremblant, & maudiſſe à jamais la mémoire de mes perſécuteurs.

L'AVEUGLE.

Narsès, je veux bien ne plus parler à votre entendement, mais à votre cœur : que vous a fait l'Italie pour déchirer ſon ſein ? Quoi ! des villes entieres ſeront renverſées de fond en comble, cent mille hommes périront ſur un champ de bataille, & leurs veuves verſeront des larmes de ſang ſur leurs cendres, parce qu'une femme de Conſtantinople a envoyé une quenouille à un eunuque ! & cet affreux tableau n'alarme pas votre ſenſibilité ? Et vos entrailles ne ſe déchirent pas au ſeul récit des déſaſtres que va produire votre vengeance ?

NARSÈS.

J'ai tout le ſang-froid des grandes fureurs ; que Sophie ſoit punie, & malheur à mes contemporains ?

L'AVEUGLE.

L'HOMME SEUL.

Barbare, en naiſſant, n'avez-vous pas fait un contrat avec la patrie? Vous lui devez tout, puiſque vous vivez encore.

NARSÈS.

Je n'ai point de patrie.

L'AVEUGLE.

Vous êtes du moins de la grande famille des êtres intelligens : votre intérêt eſt eſſentiellement lié avec celui des habitans du globe où vous vivez; votre bonheur dépend du bonheur des hommes.

NARSÈS.

Ah! ſi je l'avois oublié, Sophie ne m'apprend que trop aujourd'hui que je ne ſuis point homme.

L'AVEUGLE.

Tu crois donc, eunuque impitoyable, trouver dans le ravage du monde cette paix de l'ame qui te fuit? Non, non, la paix n'eſt point faite pour les tyrans; ſi ce génie du mal que tu repréſentes ſur la terre pouvoit exiſter, il

ſeroit encore plus malheureux que les êtres qu'écraſeroit ſon pouvoir : va, la nature nous a fait bons, & il eſt de toute néceſſité que les grands crimes entraînent avec eux leur ſupplice.

Ton ſupplice.... déjà il commence : tes ſombres réflexions n'ont fait qu'aigrir le fiel qui te dévore, le trouble de tes ſens a paſſé dans ton entendement ; ton ame avide de ſang, s'élance ſur une victime qui doit t'échapper, & ta haine contre Sophie n'entraînera que ta perte, & la conſommation de ton opprobre.

Ennemi-né du genre humain, tu mourras dans les accès du déſeſpoir ; & l'être le plus ſenſible ne ſera pas aſſez injuſte pour verſer quelques larmes au récit de tes malheurs : tu as anéanti la nature dans ton cœur, & tu l'anéantiras dans tous les hommes à qui parviendront ton nom & ta mémoire.

NARSÈS.

Eh ! qui es-tu, homme audacieux, pour maudire Narsès ?

L'AVEUGLE.

Je ſuis Béliſaire.

L'HOMME SEUL.

Au nom d'un héros qui avoit tant fait pour ſes ſouverains, & qui en avoit éprouvé tant d'ingratitude, Narsès reſta confondu : il balança un moment entre le plaiſir de punir Sophie & la gloire d'imiter Béliſaire ; mais la vue de la quenouille fatale rouvrant toutes les bleſſures de ſon cœur, au refus du reſpectable vieillard, il fit tenir par un eſclave ſon billet à Alboïn. Le roi des Lombards le lit, s'arme & vient mettre le ſiege devant Rome : le peuple qui étoit bien loin de voir dans Narsès un ſecond Catilina, ſe jette à ſes pieds pour le conjurer d'écarter l'orage qui le menaçoit : l'eunuque, qui n'avoit pas encore tout-à-fait ſecoué le joug de la nature, vaincu un moment par la tendreſſe des Romains, pria Alboïn par une ſeconde lettre de porter loin de l'Italie ſes armes victorieuſes ; mais il n'étoit plus tems, & le conquérant répondit qu'il ne quitteroit les

murs de Rome, que quand il en ſeroit couronné roi : alors Narsès trop foible pour oſer ſeconder les Lombards, & trop irrité pour les combattre, tour-à-tour en proie à ſes accès de fureur & déchiré par les remords, ſuccomba à tant d'agitation ; une fievre ardente acheva d'uſer les reſſorts de ſa foible machine, & il mourut dans les accès du déſeſpoir, chargeant d'imprécations ſon pere, Sophie & Alboïn. Génie extraordiraire, né avec tous les talens des héros de l'ancienne Rome, qui pouvoit conſoler la terre qu'il fit gémir ; & qui ne rompit le contrat qui le lioit, ſoit avec la patrie qu'il s'étoit donné, ſoit avec le genre humain, que parce que le crime d'un pere l'avoit fait eunuque.

CHAPITRE X.

DES MOYENS D'EMPÊCHER LA MACHINE HUMAINE DE SE DÉGRADER.

L'OUVRAGE entier de la *Philoſophie de la nature* peut être conſidéré comme une ſuite de mémoires préſentés aux légiſlateurs pour prévenir notre dégradation : je n'ai laiſſé échapper aucune occaſion de tonner contre les jouiſſances deſtructives ; j'ai aſſez fait entendre que le bonheur des hommes conſiſtoit à avoir un entendement ſain, & des organes vigoureux ; tous les projets que j'ai tracés tendent à tirer l'eſpece humaine de la fange, où des cultes ſanguinaires, des loix ſtupides & une éducation puſillanime la tiennent enſevelie ; & quand même ma plume s'égareroit quelquefois, il vaut mieux que ce ſoit en traçant une république avec Platon, qu'en reſſuſcitant des ſyſtêmes cyniques avec Hobbes & La Mettrie.

L'HOMME SEUL.

Il me reſte donc très-peu de choſes neuves

PARTIE II.

à dire ſur le ſujet important qui m'occupe : la plupart des idées qu'il fait naître ſont déjà dans la *Philoſophie de la nature :* mais elles y ſont éparſes ; c'eſt un tableau où les objets ne ſont pas aſſez rapprochés, & auquel il manque un cadre.

Je vais tenter de réparer par ce chapitre le déſordre néceſſaire où l'abondance des matieres a entraîné ma plume ; il pourra être utile au vulgaire des lecteurs ; quant aux philoſophes qui dans un chapitre fait voient tous ceux qui reſtent à faire, le titre de celui-ci leur ſuffit, & ſans m'avoir lu ils peuvent l'écrire.

Je parlerai des moyens qu'indique la nature pour maintenir la ſanté dans ſa vigueur ou pour la rétablir, quand l'économie animale ſe reſſent du déſordre de nos paſſions.

Comme c'eſt principalement à la dépravation des mœurs qu'on doit la dégradation du méchaniſme humain, je jeterai quelques conjectures ſur les plaiſirs des ſens & je donnerai une baſe naturelle à l'art de jouir.

J'établirai ſur quelques faits l'idée que nous devons nous former de la vigueur que peuvent acquérir nos organes. L'HOMME SEUL.

Enfin, j'examinerai s'il eſt au pouvoir du philoſophe d'éloigner le dernier période de la vie, comme il eſt au pouvoir de tout homme imprudent ou coupable de l'avancer.

Ce ſujet demanderoit pluſieurs volumes : mais qu'on ſe rappelle qu'ils ſont déjà faits.

ARTICLE PREMIER.

LA NATURE NE FAIT POINT D'ÊTRES MALADES.

PARTIE II.

NOS capitales ſont pleines d'individus à peine ébauchés qui naiſſent cacochymes, vivent tourmentés par les maladies & par les remedes, & meurent avant le tems; perſuadés que la nature, plus aveugle que le Prométhée de la fable, s'eſt trompée en façonnant le moule où elle jette les hommes

Mais la nature ne fait que des êtres ſains: c'eſt le libertinage des peres, c'eſt la mauvaiſe éducation des enfans, c'eſt l'épidémie du luxe qui déprave la machine humaine; ſans nos préjugés, ſans nos erreurs & ſans nos crimes, nous n'aurions ni le fléau des maladies, ni le fléau des médecins.

Quand la nature organiſe les êtres, ſi elle n'eſt point contrariée par les hommes, elle leur donne une exiſtence heureuſe & le pou-

voir de la conſerver juſqu'au moment où altérés par le frottement inſenſible des corps hétérogenes, leurs organes ſe décompoſent. L'HOMME SEUL.

Pour ſe convaincre de la vérité de ce principe il ſuffit de jeter un coup-d'œil ſur l'echelle des êtres ſenſibles. Tous ceux qui ſont hors de la portée de l'homme & loin de ſa tyrannie, parcourent chacun dans ſon eſpece la même carriere : ne tranſplantez point des chênes, & que leur ſeve libre circule ſans peine des racines à la tige ; s'ils s'abreuvent tous des ſucs du même ſol, ils auront tous la même hauteur & la même durée ; les animaux qui ne ſe ſont pas dégradés par les entraves de la domeſticité, atteignent chacun dans leur claſſe le même période de vie : l'homme ſeul a le triſte privilege d'ôter des anneaux à la chaîne de ſon exiſtence, & de ſubir mille fois les agonies de la mort, avant l'inſtant où la nature lui a preſcrit de mourir.

Mais, encore une fois, que l'être qui raiſonne ne s'en prenne qu'à lui-même s'il ſouffre, &

PARTIE II.

s'il meurt avant le tems. Boerhaave compte dix-huit cents eſpeces de maladies dont la race humaine eſt attaquée, & dans ce nombre il n'y en a pas une qu'on ne pût prévenir (*), avec un ſang pur qu'on hériteroit de ſes peres, l'équilibre des paſſions & le régime de Pythagore.

Il périt d'abord un grand nombre d'enfans dans le paſſage du ſein de la mere à la lumiere: il eſt rare que ce ne ſoit pas la faute du chirurgien ou de la ſage-femme: l'effort ſeul de la nature auroit prévenu tous ces homicides: on ne voit pas que les Chinoiſes, qui ſe délivrent elles-mêmes de leur fardeau, ſoient plus mal-adroites que nos accoucheuſes: les Péruviennes, avant l'arrivée des Eſpagnols, n'avoient jamais entendu parler de ſages-femmes, & les Yncas n'ont jamais eu à ſe plaindre des

(*) Ces dix-huit cents maladies avec leurs quatre cents variétés, ſont déſignées dans la *Noſologie* du docteur Sauvages. On peut, en parcourant cet ouvrage, ſe convaincre que quelqu'oppoſé que ſoit mon principe aux notions communes, il eſt vrai dans toute ſon étendue.

ſuites malheureuſes de leur fécondité (*).

L'HOMME SEUL.

Le calcul de quelques philoſophes prouve que la moitié des individus de l'eſpece humaine meurt avant l'âge de huit ans; je n'en ſuis pas ſurpris, & la deſtruction devroit être plus grande, graces à la tendreſſe aveugle des meres, à l'ignorance barbare des nourrices & à l'art funeſte des médecins.

A peine l'enfant eſt-il né qu'on le purge pour le délivrer, dit-on, de la glaire qui ſéjourne dans ſon eſtomac & dans ſes inteſtins: mais le ſeul remede qui convienne alors eſt le lait de la mere; il eſt ſingulier que le premier uſage que nous faſſions du plus néceſſaire de nos ſens, ſoit de l'empoiſonner par un breuvage, & que notre premier pas dans le

(*) Il eſt vrai que lorſque la mere eſt d'une foibleſſe extrême ou que l'accouchement ſe fait avant le terme, l'art doit venir au ſecours de la nature en travail: mais je demanderai toujours pourquoi une femme de nos capitales eſt plus foible que nos femmes de la campagne, & pourquoi on accouche avant le tems? --- Gens de l'art, ſoyez vrais: eſt-ce la faute des meres ou celle de la nature?

PARTIE II.

monde ſoit pour entrer dans une pharmacie.

L'enfant, environ deux heures après ſa naiſſance, demande le ſein de ſa mere, & il y a des docteurs qui lui défendent de s'en approcher juſqu'au troiſieme jour : par ce moyen le lait qui ſéjourne trop dans les glandes des mamelles s'altere & ſe décompoſe, & l'enfant prend le germe des maladies qui aſſiegent ſon berceau : c'étoit bien la peine d'appeller un médecin pour contrarier la nature (*).

Les maladies occaſionnées par le refus du lait, ſont pour le moins auſſi dangereuſes pour la mere que pour l'enfant ; ce fluide enflamme les glandes du ſein, en obſtrue les vaiſſeaux lympathiques, & ſouvent fait naître des

(*) Bénis ſoient les directeurs de l'hôpital de Londres, qui ont oſé, depuis quelques années, s'écarter de la méthode des docteurs ! ils font donner le ſein de la mere à l'enfant auſſi-tôt qu'il le demande : on ne préſente point de médecin au nouveau-né ; la mere évite la fievre de lait, & tout le monde y gagne, excepté les apothicaires & les docteurs.

cancers :

cancers : c'eſt ainſi qu'une femme ſe prépare des tourmens affreux & une mort prématurée, parce qu'elle n'a pas voulu dérober aux plaiſirs des inſtans dus à la tendreſſe maternelle ; parce qu'elle a craint de changer les proportions de ſa gorge ; parce qu'elle n'a pas oſé ſe mettre au-deſſus de quelques épigrammes. L'HOMME SEUL.

Dans notre Europe où il y a tant de livres philoſophiques & ſi peu de philoſophes, malgré la réclamation de tous les ſages, on captive encore les enfans avec des langes & on comprime leurs membres délicats par des corps à baleine : voilà la ſource funeſte de cette foule de maladies qui les aſſiegent, juſqu'à ce qu'avec l'âge ils percent les enveloppes dont d'autres docteurs chargent leur raiſon : voilà pourquoi nos villes fourmillent d'hommes contrefaits & d'êtres penſans qui ne penſent que d'après les autres : les garçons ſe dérobent bientôt aux tourmens du maillot ; mais pour les filles leur eſclavage phyſique ne ſe termine guere qu'avec la vie.

PARTIE II.

Il eſt encore abſurde de tenir des enfans tranquilles auprès du feu ou dans des appartemens toujours échauffés au même degré du thermometre ; par ces précautions barbares on relâche toutes les fibres de leur machine & on les expoſe à avoir, malgré la nature, un tempérament valétudinaire & une ame puſillanime.

Puiſque toute ſubſtance animale eſt trop forte pour de tendres eſtomacs, on ne ſauroit trop aſtreindre un enfant au régime des frugivores.

Il ne ſauroit être vêtu trop à la légere, puiſque l'anatomie démontre qu'il a plus de chaleur vitale que les adultes ; enfin, on ne peut lui permettre trop d'exercice, puiſque la vie ſédentaire, en gênant la circulation des fluides, rend tous les jours plus rares ces belles formes que la nature ſemble avoir pétries de ſes mains, & dont il ne nous reſte plus de modeles que dans les ſerrails de l'Aſie, ou dans les anciennes ſtatues.

En parlant de ce qu'on devroit faire, j'ai dit en d'autres termes ce qu'on ne faiſoit pas : ſi donc il y a tant d'adultes malades & tant d'enfans aſſaſſinés, c'eſt la faute des hommes & non celle de la nature.

L'HOMME SEUL.

Je ne ſuivrai point l'hiſtoire de nos maladies depuis le berceau juſqu'à l'ouverture de la tombe, parce que ce livre n'eſt point un commentaire d'Hippocrate. Je me contenterai d'établir un petit nombre de principes, qui détourneront l'homme droit de blaſphémer la nature.

Je définis la ſanté, le réſultat de l'équilibre entre les alimens & les travaux : or, l'homme de la campagne ſe nourrit mal & travaille trop, & l'habitant des villes ſe nourrit trop & ne travaille pas.

C'eſt encore de l'équilibre entre les forces phyſiques & les forces morales que dépend la vigueur du tempérament : dès que les paſſions exercent ſur l'ame leur deſpotiſme, le fuc nerveux qui eſt la quinteſſence de tous nos

PARTIE II.

fluides n'eſt plus filtré également par le cerveau ; ce principe de nos ſenſations ſe dépraye, le ſang s'appauvrit, les organes ſe dégradent, & on appelle la mort à cinquante ans pour n'avoir pas été philoſophe à trente.

En général, c'eſt en étendant le cercle de ſes beſoins qu'on ſe prépare le germe des maladies : combien n'en voit-on pas éclorre, de l'inertie où le luxe entretient le corps & l'ame ; de l'habitude de ne reſpirer que l'air étouffé des appartemens & des voitures ; de l'uſage de la ſociété, de veiller la nuit & de dormir le jour ; & de cette foule de plaiſirs factices que l'homme blaſé ſubſtitue aux jouiſſances de la nature !

L'ennui ſeul rend l'exiſtence d'abord inſipide & enſuite douloureuſe : les deux ſexes dans les capitales paſſent leur vie à l'éviter & à en ſentir le fardeau ; heureuſement ce fléau n'atteint point l'homme du peuple ; ce qui le conſole quand il eſt éclairé, & l'empêche de porter envie à l'homme foible & triſte, con-

damné par ſa naiſſance au malheur d'être riche.

L'HOMME SEUL.

En un mot, loin que les maux qui nous aſſiegent dépendent eſſentiellement de notre organiſation, on peut établir, ſans crainte de ſe tromper, que l'homme n'eſt malade que lorſqu'il s'écarte de la nature.

ARTICLE II.

DE LA MÉDECINE DE LA NATURE ET DE CELLE DES MÉDECINS.

PARTIE II.

JE demande pardon à toutes les facultés de médecine de l'Europe, ſi je ſuis vrai dans une diſcuſſion où elles deſireroient que je ne fuſſe que prudent : il m'en coûte ſans doute de renverſer des autels ; mais c'eſt parce que ma plume eſt pacifique qu'elle s'éleve contre des cultes ſanguinaires, & je ne détruis que pour prévenir les plus grandes deſtructions.

Je définis la médecine des docteurs, l'art de conjecturer ; ainſi dans l'échelle des connoiſſances humaines, il faut ranger cet art avec celui de déchiffrer des hiéroglyphes & de compoſer des almanachs.

D'abord la médecine eſt futile en elle-même ; car quand le malade guérit, il doit tout à la nature & rien aux docteurs.

Enſuite, & c'eſt ce qui déchire mon ame

ſenſible, la médecine eſt la plus dangereuſe de nos connoiſſances; car on ne peut l'acquérir qu'en faiſant une foule d'expériences : ainſi c'eſt en aſſaſſinant les peres, qu'un docteur apprend à guérir leur poſtérité. L'HOMME SEUL.

Les hommes ſans principes qui croiroient la machine animale dégradée, ſi la main d'un docteur n'en remontoit à chaque inſtant les reſſorts, ne ſavent pas que la médecine fut ignorée des Grecs pendant cinq cents ans (*), qu'elle ne fut connue des Romains pendant ſix ſiecles que par l'opprobre qu'ils répandirent ſur les hommes qui l'exercerent (**), & qu'en-

(*) C'eſt-à-dire, durant l'intervalle qui s'écoula entre la guerre de Troye & celle du Péloponeſe. Plin. *Hiſt. natur.* lib. XXIX, in prœmio.

(**) Voyez Pline, *Hiſt. natur.* lib. XXIX, cap. I. Cornel. Agrippa *De vanitate ſcient.* cap. LXXXIII, la *Penelope* de la Mettrie & tous les ouvrages où il a été permis au philoſophe de dire la vérité ſur les médecins.

Il eſt hors de doute que Rome fut ſix cents ans ſans ſouffrir de médecins en titre; que quand il lui en vint des pays qu'elle avoit conquis, elle eut le courage de les bannir hors de l'Italie; que dans la ſuite, quand le luxe lui en demanda la tolérance, elle ne l'accorda qu'en faiſant exercer l'art par de vils eſclaves; & que

PARTIE II.

core aujourd'hui dans cette moitié de l'Aſie où l'on conſerve le régime de Pythagore, on n'y voit tant de centenaires que parce qu'on n'y voit point de médecins.

Je voudrois bien ſavoir ſur quoi eſt fondée la hardieſſe des déciſions de nos modernes médecins : les trois hommes de génie dont ils s'honorent, Hippocrate, Sidenham & Boerhaave, ſe renferment ſans ceſſe dans les bornes du plus étroit ſcepticiſme ; ils font entendre à chaque page, que les exceptions ſont toujours en plus grand nombre que les regles ; & qu'à peine par un demi-ſiecle de travaux, on achete le droit d'établir quelques conjectures.

Les docteurs qui ont tant fait de livres abſurdes pour éclairer les hommes, & tant d'homicides pour les guérir, connoiſſent-ils aſſez à fond le méchaniſme du corps humain,

quand Auguſte, qui pouvoit tout ce qu'il vouloit, deſira, à la priere d'Antonius Muſa, de relever la médecine, il fut obligé de donner un décret pour affranchir à perpétuité les médecins. *Dyonif. Halicarn.* R. J. 53 ſub fine.

pour en changer à leur gré les reſſorts & les rouages ?

L'HOMME SEUL.

Ont-ils quelques lumieres ſur le feu principe qui vivifie les êtres, qui les produit & qui les décompoſe ?

Il eſt probable que la plupart de nos maladies dérivent de l'altération du ſuc nerveux, & on ne peut établir que de frivoles conjectures ſur la nature de ce fluide qui paroît l'extrait de tous les autres, ſur le méchaniſme qu'emploie le cerveau pour le filtrer, & ſur la rapidité avec laquelle il eſt tranſmis par les nerfs, dans toutes les parties du corps, pour opérer nos ſenſations ; la nature nous montre les effets, mais nous laiſſe ignorer les cauſes : elle travaille derriere le théatre, à cacher ſes reſſorts & ſes contrepoids, & nos docteurs ſont tranquillement au parterre débitant leurs paradoxes, leurs poiſons & leurs ordonnances.

Comment le médecin appliqueroit-il à propos ce qu'il appelle ſes remedes, puiſqu'il ignore preſque toujours le ſiege des maladies ?

PARTIE II.

quel eſt, par exemple, le ſiege de la fievre, la plus ordinaire de celles qui attaquent les hommes policés dans les deux mondes? Galien le place dans le cœur, Morton dans le cerveau, Sylvius dans le pancréas & Baglivi dans le méſentere; il eſt probable que tous les quatre ont tort, mais tous les quatre ont des partiſans; & avant que tout le monde ſoit d'accord, chacun tue ſes malades pour la gloire du maître & l'avancement de ſa doctrine.

Les médecins avouent qu'il y a des maladies incurables, telles que la goutte & l'humeur corroſive du cancer: mais le principe morbifique qui altere dans ces deux circonſtances la machine humaine, n'a-t-il jamais d'autre développement? Il y a entre les maladies phyſiques la même affiliation, que la morale découvre entre les maladies de l'ame: la même cauſe qui donne la goutte à mon pere me donne peut-être la fievre & a donné l'épilepſie à Mahomet: par quelle témérité croit-on donc m'avoir guéri, quand on n'oſe entreprendre

non pere, & que tout l'art des Hippocrates & l'Arabie n'a jamais pu réuſſir à pallier le mal honteux de ſon prophete.

L'HOMME SEUL.

La vérité eſt qu'il n'y a aucune maladie incurable pour la nature, & que toutes le ſont pour les médecins.

Cependant avec tant de raiſons d'être modeſtes, voyez l'intrépidité avec laquelle les docteurs ſe jouent de la vie & de la mort des citoyens ; au premier coup-d'œil ils jugent une maladie, dont le germe a quelquefois attendu vingt ans à ſe dévolopper : deſpotes juſques dans les termes de leur art, ils donnent à leurs frivoles recettes le nom faſtueux d'*ordonnances* ; & quand ils ne voient plus dans leur orgueilleuſe ignorance de reſſource contre le mal qui empire, du haut de leur tribunal ces inquiſiteurs terribles condamnent leur victime à mourir. -- Il eſt vrai que de tems en tems le malade en appelle à la nature, qui le guérit tout-à-la-fois de ſon mal & de ſon idolâtrie pour les docteurs.

PARTIE II.

C'eſt par une ſuite de ce deſpotiſme que la médecine mille fois moins utile aux hommes que la chirurgie, ne ceſſe cependant de la perſécuter : c'eſt auſſi par la même raiſon que les docteurs s'élevent contre tous les remedes qu'ils n'ont pas inventés : ils ont proſcrit l'ypecacuanha, l'antimoine & l'inoculation ; & toutes les fois qu'un étranger ſimplifiera l'art de guérir, ils employeront l'autorité pour le charger d'entraves ; comme ſi les anathêmes d'une faculté empêchoient des végétaux ſalutaires d'aider à la nature ! comme ſi la propagande en enchaînant Galilée avoit empêché la terre de tourner autour du ſoleil !

Quant à la plupart des remedes qu'on trouve dans toutes les ordonnances des docteurs, ou ils ne ſervent de rien, & c'eſt ce qui peut arriver de plus heureux au malade, ou ils agiſſent avec violence ; & alors après avoir traité la maladie, il faut traiter les effets funeſtes du remede.

Un médecin philoſophe, pénétré de la

utilité de ſon art, s'en eſt expliqué de nos ours avec franchiſe, dans un apologue : « La » nature, dit-il, eſt aux priſes avec la ma- » ladie ; un aveugle (c'eſt le médecin) arrive » armé d'un bâton pour les mettre d'accord ; » il leve ſon arme ſans ſavoir où il frappe ; » s'il attrape la maladie, il la détruit ; s'il » tombe ſur la nature, il la tue (*). » Et ce

L'HOMME SEUL.

(*) Cet apologue eſt rapporté dans le cinquieme volume des *Mélanges* de M. d'Alembert, page 67. --- Il faut voir dans l'ouvrage même avec quelle ſupériorité ce philoſophe célebre emploie les armes de la raiſon contre ces mêmes médecins que Moliere avoit déjà foudroyés avec celles de la plaiſanterie.

On doit ajouter à ces deux ſuffrages celui de l'homme le plus éloquent de ce ſiecle. « L'art de la médecine, » dit-il, eſt plus pernicieux aux hommes que tous les » maux qu'il prétend guérir.... Elle eſt à la mode parmi » nous : elle doit l'être, c'eſt l'amuſement des gens » oiſifs & déſœuvrés, qui ne ſachant que faire de leur » tems le paſſent à ſe conſerver.... Il faut à ces gens-là » des médecins qui les menacent pour les flatter, & » qui leur donnent chaque jour le ſeul plaiſir dont ils » ſoient ſuſceptibles, celui de n'être pas morts.... En » général, la médecine peut être utile à quelques » hommes ; mais je ſoutiens qu'elle eſt funeſte au » genre humain.... On me dira, comme on fait ſans » ceſſe, que les fautes ſont du médecin ; mais que la

PARTIE II.

ſont cependant ces aveugles qui gouvernent l'Europe avec leurs ordonnances, comme les anciennes Sybilles la gouvernoient avec leurs oracles !

La médecine ne guérit point l'homme du mal phyſique, & augmente en lui le mal moral ; elle lui donne à la longue une ame puſillanime, le dérobe à ſes devoirs pour prévenir des maux d'opinion ; & l'iſolant au milieu de la ſociété, elle borne ſon exiſtence au ſeul inſtinct qui le porte à ſe conſerver.

Je ne me flatte point d'anéantir la mode, qui s'eſt introduite depuis long-tems dans nos capitales, d'avoir un médecin attaché à ſa maiſon, comme on a un maître-d'hôtel & un perroquet. Moliere lui-même, le fléau des docteurs, en avoit un ; il eſt vrai que quand

» médecine en elle-même eſt infaillible. A la bonne » heure, qu'elle vienne donc ſans médecin ; car, tant » qu'ils viendront enſemble, il y aura cent fois plus » à craindre des erreurs de l'artiſte qu'à eſpérer du » ſecours de l'art. » --- *Emile*, tome I, édit. in-12, page 62.

Louis XIV lui demanda le motif de cette contradiction, l'homme de génie répondit avec naïveté : *Cet homme eſt mon ami ; quand je ſuis malade, il me donne des conſeils ; je ne les ſuis pas & je guéris.* L'HOMME SEUL.

Malgré l'épigramme de Moliere, il faut être juſte : les conſeils d'un homme qui a étudié l'anatomie & l'hiſtoire naturelle, ſont bons à ſuivre quelquefois ; mais il faut avoir le courage de juger ſes juges, & ne s'abandonner à eux qu'à la derniere extrêmité : car alors il eſt égal de payer le tribut à la nature, ou d'être tué par les médecins.

La médecine des docteurs n'eſt donc, en général, que l'art de flatter l'homme malade : voyons ſi la médecine de la nature ſeroit l'art de le guérir.

La nature, comme je crois l'avoir prouvé, ne fait point d'êtres malades : ainſi la maladie eſt un état contre nature.

Lorſque notre intempérance ou le déſordre de nos paſſions ont altéré l'économie animale,

PARTIE II.

il faut qu'une criſe ſalutaire la rétabliſſe ou que la machine ſe décompoſe.

Ainſi la nature n'a beſoin que de ſon énergie pour combattre le mal qui lui eſt étranger (*), & pourvu que les organes ne ſoient point affoiblis par l'âge ou par l'abus des plaiſirs, elle le combat toujours avec ſuccès, excepté peut-être dans le cas de la contagion (**).

(*) L'immortel Sydenham n'étoit pas éloigné de mes principes ; il définit la maladie *l'effort de la nature qui tenté de détruire le germe morbifique pour opérer la guériſon du malade.* Voici ſes termes : *Morbus eſt conamen naturæ quæ materiæ morbificæ exterminationem, in ægri ſalutem molitur.* --- Mais les docteurs, loin de ſeconder cet *effort*, obligent la nature à combattre à-la-fois le mal & leurs remedes.

(**) Puiſque la nature ſeule échoue preſque toujours contre la contagion, pourquoi les docteurs ne s'exercent-ils pas ſur un ſujet qui paroît de leur compétence ? & ſi par eux-mêmes ils ne ſont pas aſſez forts pour traiter cette matiere, que n'appellent-ils à leurs ſecours les philoſophes ?

Il eſt certain qu'il nous manque une hiſtoire philoſophique de la contagion.

On y examineroit pourquoi un venin acquis a plus d'intenſité qu'un venin naturel.

Le

L'HOMME SEUL.

Le combat entre le mal & la nature s'annonce d'ordinaire par la fievre ; le mouvement s'accélere alors dans le ſang & dans les humeurs, les arteres multiplient leurs battemens, tout fait effort contre la matiere hétérogene : enfin, la criſe ſurvient, la nature l'emporte & le malade eſt guéri.

Quant aux remedes qui peuvent accélérer la ſortie de l'humeur morbifique, c'eſt la nature qui les indique & non les ordonnances capricieuſes des docteurs ; j'ai remarqué que dans

---

On expliqueroit, ſi cela eſt poſſible, comment un ſerpent vit avec le poiſon qu'il renferme, & comment il périt s'il l'introduit dans ſes veines par la morſure.

On conſtateroit l'obſervation de quelques phyſiciens, qui ont prétendu que ſur-tout dans une ſaiſon humide le vent du Sud donnoit à l'air un caractere putride qui conduiſoit à l'épidémie.

On examineroit pourquoi les miaſmes épidémiques ſe tranſmettent d'ordinaire par la bouche, par les narines ou par les organes générateurs.

Enfin, on prouveroit qu'il doit y avoir ſur ce globe autant d'antidotes que de poiſons.

Et ſi les docteurs s'occupoient à la recherche de ces antidotes, ils réconcilieroient leur art avec l'humanité & la raiſon.

PARTIE II.

les fievres putrides, les malades ne goûtoient que les oranges & les boiſſons acides; l'Italien piqué de la tarantule, ſoupire après la muſique qui doit le guérir.

C'eſt ſur-tout dans les animaux, qui ſont plus à portée que nous d'entendre la voix de la nature, que ſon inſtinct triomphe: qu'un coq renfermé ait beſoin d'un abſorbant qui corrige l'accidité de ſes humeurs, il avalera la chaux des murailles; un chien malade va chercher dans un jardin la plante qui doit le purger: on prétend que le cheval marin ſurchargé de ſang, ſe frotte contre des roſeaux qui le déchirent, & guérit par le moyen de cette hémorrhagie.

Et qu'on ne diſe pas que l'homme malade ne ſauroit ſe procurer qu'à grands frais les ſimples qui peuvent accélérer la criſe de la nature; le ſapin ſi commun dans le Nord, détruit par l'efficacité de ſes bourgeons l'acrimonie du ſang que contractent les peuples ichtyophages: le creſſon, le lapathum, le

cochléaria & tous les anti-ſcorbutiques abondent dans les pays marécageux; c'eſt ſur-tout au Nouveau-Monde où les maladies vénériennes ſont endémiques, qu'on trouve le gayac, la ſalſepareille, le lobelia & toutes les plantes ſudorifiques, auxquelles nous ſommes contraints de ſubſtituer le remede terrible du mercure (*). L'HOMME SEUL.

Il faut ſur-tout, quand l'inſtinct ou l'expérience des ſages nous a fait connoître quelque ſpécifique contre les maladies qui dérivent de notre incontinence, ne jamais les aſſocier avec d'autres remedes: c'eſt de l'unité de l'hypécacuana ou du quinquina que dépend leur ſuccès dans la dyſſenterie ou dans les fievres intermittentes: au reſte, c'eſt en s'éloignant de cette ſimplicité primitive, que les docteurs

(*) La plus redoutable de toutes les maladies, l'éléphantiaſque, dont le germe ſemble depuis long-tems fixé au climat brûlant de l'Egypte, ne peut ſe guérir que par des bouillons d'une eſpece de vipere qui ſe trouve abondamment ſur les bords du Nil. --- *Voyez* Galien, *de ſimpl. facult. cap. I, lib. XI*, & Paul d'Egine, *lib. IV*.

PARTIE II.

réuſſiſſent ſouvent à rendre dangereux les remedes de la nature; ils ſont du corps de l'homme un laboratoire d'alchymie, où la mort ſort du creuſet au lieu du grand-œuvre.

Homme ſage, homme intempérant, voulez-vous guérir? Simplifiez vos remedes: ſongez que pendant ſix cents ans les Romains n'eurent d'autre pharmacie que quelques plantes indigenes: croyez-vous qu'ils euſſent faits de ſi grandes choſes, s'ils euſſent paſſé leur vie à craindre la mort? Croyez-vous qu'ils euſſent conquis le monde, s'ils avoient ſubi la tyrannie des médecins?

Un des moyens les plus sûrs pour accélérer la criſe ſalutaire qui doit purger nos fluides de toute matiere hétérogene, c'eſt la tranſpiration; & l'art la facilite par les frictions, par les ſudorifiques, & ſur-tout par l'uſage des bains.

Les anciens Romains prévenoient ou guériſſoient preſque toutes leurs maladies en ſe baignant dans l'eau froide; encore aujour-

d'hui les Turcs & les Ruſſes (*) exécutent en ce genre des prodiges : & ce n'eſt pas à nous à les contredire, parce que nous n'avons pas le courage de les imiter.

L'HOMME SEUL.

Les bains d'air ſeroient encore plus utiles que les bains d'eau, ſi on ſavoit les prendre : la plupart des maladies des capitales ſe gagnent à reſpirer l'air empoiſonné des lits, des voitures & des ſalles de ſpectacle : on s'en garantiroit peut-être, ſi de tems en tems on ſe rendoit ſur le ſommet de quelque montagne, & que là, dépouillé de ſes habits, on jouît en liberté de l'air & de la nature ; mais pour rendre ce

(*) Je parle ici des fameux bains de vapeurs pris par les gens du peuple, dont ils augmentent encore l'efficacité en mangeant de la neige & par de violentes frictions : au ſortir de l'étuve, le Ruſſe va ſe jeter dans la riviere ; & ſi les glaces de l'hiver s'y oppoſent, il prend une eſpece de douche avec de l'eau ſur le point de ſe glacer ; un verre d'eau-de-vie termine le bain & le remede. --- Voyez *Obſervations ſur l'uſage des bains Ruſſes*, par M. Clerc, dans la bonne *Hiſtoire naturelle de l'homme malade*, tome II, page 54. --- Ouvrage ſans charlatanerie, & où l'on apprend à étudier la nature & à ſe paſſer de médecins.

PARTIE II.

bain plus efficace, il faudroit partir à pied & arriver au point du jour; or nos gens oiſifs n'ont point l'uſage de leurs pieds, & nos jolies femmes ſeroient bien fâchées de connoître d'autre aurore que celle d'Ovide ou du théatre de l'opéra.

L'exercice, la frugalité & la tempérance dans les paſſions, voilà pour l'homme ſage le moyen d'être toujours ſain; de l'eau, de l'air ou quelques ſimples, voilà quand quelques excès l'ont rendu malade le moyen de ſe guérir.

Si on n'a pas la force de perſévérer dans la philoſophie pratique, il faut du moins étudier ſon tempérament, pour ſe dérober dans le beſoin à la tyrannie des médecins.

Il ne faut à l'homme ſanguin que des mets doux & privés d'aſſaiſonnemens; quand il eſt malade, il n'a beſoin que de remedes propres à rafraîchir le ſang, & à en calmer l'effervéſcence.

Les tempéramens pituiteux demandent le

amers, les cordiaux, les boiſſons aſtringentes & tout ce qui peut fortifier le tiſſu fibrillaire & multiplier ſes oſcillations. L'HOMME SEUL.

La nature indique à l'homme bilieux les narcotiques, les boiſſons légérement acides, quelques eaux minérales, & tout ce qui peut diviſer les humeurs & tempérer leur acrimonie.

Le tempérament mélancolique eſt peut-être le tempérament bilieux porté à l'extrême; les maladies qu'il fait naître ſe guériſſent par le même régime : on ne peut trop recommander à l'homme mélancolique l'eau pour boiſſon, la gymnaſtique, l'équitation, & un mêlange heureux de travail & de plaiſirs.

Je ne prétends point, en rappellant ſans ceſſe l'homme à la nature, le flatter, comme Paracelſe, d'une vaine immortalité : il faut bien que nos reſſorts s'alterent en raiſon de leur tenſion, que le feu principe qui nous a organiſé nous conſume, & que tous les fluides, qui en circulant dans nos vaiſſeaux entretien-

PARTIE II.

nent notre exiſtence, volatiliſent par le frottement; mais je voudrois que l'être qui penſe, eût, comme celui qui végete, le privilege d'achever la carriere que lui a tracée la nature, & qu'il ne périt pas avant le tems, par ſa faute ou par l'orgueilleuſe ignorance des médecins.

ARTICLE III.

De la Nourriture de l'Homme.

Ce n'eſt point une hyperbole de dire que des dix-huit cents maladies qui affligent l'eſpece humaine, il y en a quinze cents qui viennent de la nature des alimens dont il ſe nourrit, ou de ſon intempérance. L'Homme seul.

Cependant l'homme n'a pas plus de beſoins naturels que les animaux ; le principe de ſa dégradation vient moins de ſes ſens que de ſon imagination qui en pervertit l'uſage : on ne meurt preſque jamais phyſiquement de faim, tandis que l'homme blaſé qui fait contribuer les deux mondes à ſa table, ne peut faire de grands repas, ſans s'expoſer à mourir avant l'âge.

Epicure, que des hommes plus libertins que voluptueux prennent pour maître, avoit une autre théorie ; il circonſcrivoit le cercle de ſes jouiſſances pour jouir plus long-tems ; il n'ima-

PARTIE II.

ginoit pas des plaiſirs factices pour ſe dégoûter des plaiſirs de la nature, il ne raſſembloit pas dans un inſtant de ſa vie dix années d'exiſtence.

Ma maniere de voir eſt bien différente de celle de nos Apicius. Je voudrois pouvoir borner à un fruit & à un verre d'eau ma ſubſiſtance journaliere; alors tout ce que je retrancherois à mes beſoins, ſeroit ajouté à mes plaiſirs: je trouverois dans quelques légumes & dans le moins précieux des vins, des jouiſſances, que le palais uſé des grands cherche en vain dans leurs Macédoines & dans leurs crêmes des Barbades.

Si quelques peuples pouvoient approcher de ce régime, qui fait l'objet des vains deſirs du philoſophe, ce ſeroient les Orientaux à qui la loi de Mahomet preſcrit les jeûnes les plus rigoureux: celui du Ramadan en particulier eſt une eſpece de défi fait à la nature humaine: & ceux des Muſulmans qui gémiſſent le plus ſous les entraves de la ſuperſtition, y ajou-

tent encore par leur manie de s'abſtenir de parfums, de ne point avaler leur ſalive de deſſein prémédité, & de garder un ſilence rigoureux, pour ne point reſpirer l'air qui pourroit leur tenir lieu d'aliment (*). Il eſt vrai que ces ſectaires diminuent leurs beſoins par fanatiſme & non par philoſophie, & le fruit de ces expériences eſt perdu pour l'éleve de la nature. L'HOMME SEUL.

Un Hollandois du ſiecle dernier qui ſe diſoit le Meſſie, & qui fit ſon cours de miracles aux petites-maiſons, oſa encore plus que le plus zélé des Dervis; il paſſa quarante jours & quarante nuits ſans manger; & il faut bien croire à ce prodige, puiſque Bayle, qui a tant douté, l'a cru & l'a annoncé à toute l'Europe (**).

Le fait le plus extraordinaire de ce genre eſt celui qui eſt rapporté dans les tranſactions philoſophiques; un homme vécut dix-huit ans

(*) Voyez Reland *de relig. Mohammed*, page 109, &c. --- Smith *de moribus & inſtitut. Turcar.* page 42.

(**) *Nouvelles de la républ. des lettres*, ann. 1685.

PARTIE II.

avec de l'eau (*). Il eſt probable que ſon ſang étoit extrêmement froid, & que cet état de torpeur rendoit plus lente en lui la circulation des fluides, diminuoit ſes ſécrétions & l'empêchoit de s'affoiblir en tranſpirant; mais alors un tel individu appartient plus par ſon organiſation phyſique à la claſſe des Loirs qu'à celle des hommes.

Laiſſons-là les prodiges, & établiſſons ſur quelques faits le régime qui convient à l'homme pour l'empêcher de ſe dégrader.

D'abord, quoi qu'en diſent les traiteurs, les bouchers & les médecins ſur une mode cruelle qu'ils protégent, parce qu'elle les fait vivre, la nature n'a point preſcrit à l'homme d'égorger les animaux pour s'en nourrir, & ſi elle leur eût donné cette loi de ſang, il faudroit la regarder comme le mauvais principe, qui n'a produit les êtres que pour ſe jouer de leur exiſtence.

Les phyſiciens ont obſervé que l'uſage de la

(*) *Tranſ. philoſ.* de la Société royale de Londres, année 1742, traduction françoiſe, page 251.

viande rendoit les animaux plus féroces; l'analogie nous conduit à penſer que les mêmes alimens font naître dans l'homme la même férocité (*).

L'HOMME SEUL.

Notre organiſation ſeule dépoſe contre le préjugé univerſel des Européens; ſi nous naiſſons carnivores comme les tigres & les jaguars, nous aurions leurs griffes pour ſaiſir notre proie, & leurs dents pour la dévorer.

Au reſte, l'homme eſt aſſez puni de ſon blaſphême contre la nature, par les maladies que produit le genre d'alimens auquel il ſe condamne : il eſt prouvé que la viande eſt en général une nourriture trop forte pour notre eſtomac : les ſucs dont elle abonde corrodent peu à peu le velouté de ce viſcere, minent tous les réſervoirs où ils ſéjournent, par leur acrimonie, & préparent l'épaiſſiſſement des fluides, l'inertie des organes & l'apoplexie.

(*) Cela ne viendroit-il pas de ce que la chair eſt un aliment préparé, & déjà aſſimilé à la nature de l'animal carnaſſier qui la dévore ?

PARTIE II.

Le danger eſt bien plus grand encore, quand on s'habitue au mêlange des viandes, & à toutes les recherches de leur aſſaiſonnement; l'eſtomac alors devient un volcan où les alimens fermentent, & tôt ou tard l'explosion ſe fait en donnant la mort.

Orphée eſt un des ſages qui a le plus mérité du genre humain; né chez des ſauvages, qui paſſoient leur vie à chaſſer les bêtes féroces & à les imiter, il les civiliſa, il leur donna des mœurs pacifiques, & leur ordonna ſous peine de la douleur & des remords, d'être frugivores (*).

Pythagore, qui avoit étudié les livres d'Orphée & celui de la nature, porta le même régime en Orient; & la longue vie de ſes diſciples en atteſte l'excellence.

Ce légiſlateur, il eſt vrai, eut tort de défendre la feve (**) & la mauve, comme proté-

(*) C'eſt Platon qui nous a appris qu'une des premieres loix du code d'Orphée étoit l'abſtinence de la chair des animaux. — Voyez Platon, *de Leg. 6, lib. VI.*

(**) C'eſt une mauvaiſe raiſon que de dire avec quel-

gées des dieux; parce que des légumes ne ſont pas plus ſacrés que des arbres; parce que des mœurs pacifiques ſont un aſſez beau préſent fait à la terre, ſans y mêler les erreurs du peuple & les préjugés des prêtres. L'HOMME SEUL.

L'abſtinence Pythagoricienne eſt encore en uſage dans preſque toute l'Aſie : dans notre Europe quelques ſages qui ont eu le courage de vivre pour eux, l'ont adoptée; le grand Newton eſt de ce nombre; il eſt vrai qu'il y joignoit l'uſage du poiſſon : mais c'étoit moins par goût que par condeſcendance pour la ſociété au ſein de laquelle il vivoit, & dont il ſe croyoit obligé de reſpecter les foibleſſes.

Les phyſiciens ont remarqué que la nourriture des poiſſons épaiſſiſſoit le ſang, diminuoit la tranſpiration, & engendroit les mala-

ques enthouſiaſtes de Pythagore, que la fève ne fut défendue qu'à cauſe de l'odeur forte qu'elle exhale dans ſa floraiſon : odeur qui dans les pays chauds produit une eſpece d'ivreſſe. --- Maillet, *deſcript. de l'Egypte*, édit. in-4°, part. II, page 13. --- Comme ſi la fève étoit formée lorſque la plante eſt en fleurs! Ne juſtifions pas l'erreur d'un grand homme en lui ôtant la raiſon.

PARTIE II.

dies de la peau : la plupart des peuples ichtyophages ſont ſujets à une eſpece de lepre; & l'hiſtoire rapporte que ceux des Grecs qui n voulurent pas adopter en Egypte le régim diététique d'Orphée, y furent atteints de l'abo minable maladie de l'éléphantiaſe (*).

Les Kamſchadales qui ſe nourriſſent de poiſ ſons putréfiés, vivent rarement au-delà d

(*) Elle s'annonce par une dépilation totale & pa des exoſtoſes ; le corps ſe trouve rongé par des ulcere affreux & par un cancer univerſel qui pénetre juſqu' la charpente des os : on connoît les cauſes & les effet de cette maladie, & juſqu'ici aucun médecin n'a pu l guérir.

Il eſt ſi vrai que l'uſage du poiſſon, joint aux brouil lards infects qu'exhalent les eaux, ſoit de la mer, ſoi des étangs, eſt le principe de cet horrible fléau, qu la côte maritime de l'Aſie & la baſſe Egypte ont toujour été regardées comme ſon ſol natal : on n'en voit mêm aujourd'hui des traces en Europe que dans quelques pay maritimes, tels que l'Islande, le Groënland & l Norwege.

L'auteur de l'hiſtoire de l'Eléphantiaſe prétend qu le feu Saint-Antoine, le mal Perſique, la plique Polo noiſe, le ſcorbut & les maladies vénériennes ne ſor que des ruiſſeaux de cette ſource empoiſonnée, & cett conjecture vaut bien celles d'Aſtruc, de M. Paw & d l'auteur de la Cacomonade.

cinquant

cinquante ans ; ſi même ils parviennent à cet âge, malgré les germes vénéneux qu'ils tranſmettent ſans ceſſe dans leur ſang, c'eſt que la vie active qu'ils menent empêche ces germes d'y ſéjourner : ils s'empoiſonnent ; mais ils tranſpirent, & voilà leur antidote. L'HOMME SEUL.

Quant à la longue carriere de ceux de nos cénobites qui ne vivent que de poiſſons, il ne faut pas l'attribuer au genre d'alimens auquel ils ſe ſont conſacrés, mais à la vie ſimple & uniforme qu'ils menent ; ſi avec leur frugalité & leur apathie, ils étoient frugivores, ils s'étonneroient moins du nombre de leurs centenaires.

Je remarque que les Romains ne furent jamais plus vigoureux de corps & d'entendement, que lorſque leurs Fabricius & leurs Cincinnatus vivoient des légumes qu'eux-mêmes avoient ſemés : le luxe vint dans la ſuite énerver leurs organes & leur ame ; alors Lucullus fit ſervir la dépouille d'un peuple aux frais d'un repas ; Craſſus parut en public portant le deuil d'un poiſſon, & Rome eut des maîtres.

PARTIE II.

Une terre ſtérile, un ciel qui favoriſe l'inertie du caractere, quelquefois même le déſeſpoir, ont engagé des peuples ſauvages à ſe nourrir d'animaux, dont les peuples policés ont horreur : il y a en Ethyopie des tribus entieres qui ne vivent que de ſauterelles ; auſſi vers l'âge de quarante ans des inſectes ailés s'engendrent dans le ſang de ces acridophages (*); & les animaux qu'ils ont dévorés, les dévorent à leur tour.

Ce n'eſt point dans la claſſe de ces Ethyopiens qu'il faut mettre les Ophiophages : Shaw aſſure qu'aux environs du Grand-Caire, il y a près de quarante mille perſonnes qui mangent des ſerpens (**) : mais il ajoute que c'eſt pour n'avoir rien à craindre de la piquure des reptiles venimeux, qui ſe propagent dans le climat brûlant de l'Egypte : il eſt certain que la maſſe de leur ſang eſt atténuée par cet aliment

(*) *Hiſt. natur.* de Buffon, édit. complette in-12, tome VI, page 216.

(**) *Voyages en Barbarie*, page 355.

rempli de ſel alkalin, & il pourroit ſe faire que les anciens Pſylles qui faiſoient métier de guérir les bleſſures empoiſonnées en les ſuçant, fuſſent Ophiophages. L'HOMME SEUL.

Enfin, (car il n'y a aucune ſorte de délire dont l'eſprit humain ne ſoit capable) il y a eu des antropophages; & les hiſtoriens avoient déjà conſtaté ce fait déshonorant pour l'eſpece humaine, avant qu'Homere eût peint ſon Polyphême.

Mais des voyageurs qui ont mal vu ou des barbares qui ont eu intérêt de mal voir, ont prodigieuſement exagéré le nombre des antropophages; & en vérité, l'être qui ſe dit le roi de la nature, s'eſt déjà aſſez rendu odieux par ſes crimes, ſans flétrir encore ſa mémoire par des calomnies.

Il eſt probable que de tout tems le délire de la vengeance a pu engager, après une guerre longue & ſanglante, des ſauvages vainqueurs à manger leurs priſonniers; mais un accès de frénéſie de la part de quelques individus, ne

PARTIE II.

prouve rien contre le caractere dominant d'une nation ; les Tentirites n'ont point été accusés du crime des Cannibales, parce qu'un de leurs fanatiques en mangea un autre ; il seroit injuste, parce qu'on a dévoré à Amsterdam le cœur du fameux de Witt, & à Paris celui du maréchal d'Ancre, de mettre les Hollandois & les François au rang des antropophages.

Quelque respect que j'aie pour Tite-Live, je ne saurois croire sur son témoignage qu'Annibal fit distribuer à ses soldats de la chair humaine pour les rendre plus redoutables aux Romains : l'historien du siecle d'Auguste, en calomniant le héros de l'Afrique, cherchoit sans doute à laver ses concitoyens de l'opprobre que répandoit sur eux la ruine de Carthage.

C'est aussi le même motif qui a engagé les historiens Espagnols à faire des antropophages, des Américains que leurs ancêtres avoient égorgés (*) ; & sans la réclamation de quel-

(*) Ecoutons un de ces calomniateurs du Nouveau-Monde : « Quand les Espagnols, dit Cieca, entrerent

ques philoſophes contre les conquérans de la Caſtille & leurs panégyriſtes, peut-être regarderions-nous comme un acte d'équité le déſaſtre du Nouveau-Monde.

L'HOMME SEUL.

Cependant je ne veux point répandre les ténebres du Pyrrhoniſme ſur l'hiſtoire des peuples barbares; je ſais que les adorateurs de Teutatès & d'Irminſul, ont quelquefois mangé des hommes: je ne nie point qu'on n'ait obſervé cet uſage atroce chez quelques Caraïbes, dans des hordes de Cannibales & parmi ces Jaggas ſi célebres par les contes de Cavazzi & de l'Encyclopédie: j'accorderai même, ſi l'on

» pour la premiere fois dans la vallée de Nore, un » Cacique nommé Nabunocho leur offrit l'hoſpitalité: » quand la nuit fut venue, deux de ſes femmes s'éten- » dirent tout de leur long ſur un tapis, & le Cacique » ſe coucha ſur ces Indiennes qui lui ſervoient de ma- » telas; une autre ſe mit en travers au haut du tapis » pour lui ſervir d'oreiller; il prit enſuite par la main » une quatrieme, qui étoit très-belle; & comme on lui » demanda ce qu'il en prétendoit faire, il répondit avec » franchiſe que ſon projet étoit de la manger. » Voyez Pedro Cieca, *Hiſt. del Peru, cap. XII.* --- On ſe doute bien que ce conte, digne des Mille & une nuits, eſt un prétexte pour juſtifier l'aſſaſſinat de Nabunocho.

PARTIE II.

veut, contre toute vraiſemblance, qu'au palais du negre-roi de Macoco, on tue journellement deux cents hommes, tant criminels qu'eſclaves de tribut, pour la bouche du ſouverain & de ſa maiſon (*) : malgré cela, il n'eſt point à craindre que ces horreurs dégoûtantes deviennent jamais à la mode chez des peuples qui ont des mœurs & des loix; & l'inſtinct ſeul ſert à l'homme de préſervatif contre de pareils attentats, ſans qu'il ſoit beſoin de conſulter le philoſophe de la nature.

Il eſt même inutile de réclamer contre le dogme monſtrueux de Chryſippe, qui permettoit de ſe nourrir de cadavres (**). Quelle peut être l'autorité d'un homme qui fit ſept cents volumes, & qui ne travailloit qu'après avoir pris de l'ellébore (†) ? Je n'ignore pas

(*) *Théatre critique de Feijoo.* Diſcours *ſur la voix du peuple.*

(**) Sextus Empiricus. *Pyrhon. Hypotyp. lib. III, cap. XXIV.*

(†) Diog. Laërt. *in vita Chryſippi, n°. 179. Valer. Max. lib. VIII, cap. VII.*

que le crime de manger un homme mort n'eſt rien, ſi on le compare au crime de l'aſſaſſiner; mais il eſt impoſſible que le dogme de Chryſippe ait des partiſans; la ſenſibilité dépoſe trop vivement contre ce paradoxe, & jamais il ne paſſera en uſage que les morts aient pour tombeau l'eſtomac de ceux qui leur ſurvivent.

L'HOMME SEUL.

ARTICLE IV.

DES PLAISIRS SOLITAIRES.

PARTIE II.

DANS les grandes villes où l'homme oiſif, avec l'air dévorant du luxe, reſpire celui du libertinage, c'eſt particuliérement de l'abus des plaiſirs des ſens que dérive la dégradation de l'eſpece humaine. Mon objet n'eſt point en ce moment de traiter la grande queſtion de l'eſſence du plaiſir & des limites que la nature lui a impoſées pour notre félicité ; cet examen trouvera ſa place dans la ſuite de cet ouvrage, lorſque je parlerai des liens ſacrés qui enchaînent l'épouſe à l'époux. Maintenant je ne m'arrêterai que ſur les ſuites affreuſes qu'entraînent les plaiſirs ſolitaires, & ſur le ſupplice que la nature a placé à côté des jouiſſances qui l'outragent.

Les abus de l'éducation publique, l'ennui qu'entraîne l'oiſiveté, la perſévérance criminelle dans le célibat, ſont les principales ſour-

ces de cette corruption réfléchie qui consiste à chercher en nous seuls des plaisirs stériles, qu'accompagnent les remords; à substituer le délire de l'imagination à l'union respectable des sexes, & à nous suffire à nous-même dans nos jouissances, comme si nous étions des hermaphrodites. L'HOMME SEUL.

Pour ne point alarmer la timide innocence, ma plume passera rapidement sur des tableaux qui la feroient rougir : & je ne désignerai ces plaisirs solitaires, contre lesquels réclame la nature, que sous le nom du crime de Diogene & de l'Onanisme des femmes.

Le Cynisme, à qui on doit l'érection du libertinage en système, fondoit tous ses sophismes sur le principe absurde que la pudeur n'est point l'ouvrage de la nature; conséquemment à cette théorie abominable, Cratès osa jouir d'Hypparchia au milieu même du portique (*), & Diogene, plus infame encore

(*) Apuleius, *in Floridis*, *pag. m.* 350. --- Sextus Empiricus a prétendu que le crime de Cratès étoit en

PARTIE II.

ſe permit des plaiſirs ſolitaires au milieu d'une rue d'Athenes (*). L'aréopage ne ſévit point contre ces philoſophes, parce qu'il les regarda comme des inſenſés qui ne pouvoient faire ſecte. Diogene, ſur-tout, qui en ſe logeant dans un tonneau, ſe condamnoit lui-même aux petites-maiſons.

En effet, l'inſtinct ſacré de la pudeur plus fort que tous les ſophiſmes des Cyniques, a toujours empêché les hommes d'imiter publiquement la licence effrénée de Diogene; mais les cœurs corrompus ſe dédommagent dans le ſein des ténebres de l'impuiſſance où ils ſe trouvent de franchir avec éclat la barriere

uſage chez quelques peuples de l'Inde: *Publicè cum uxore congredi quamvis apud nos turpe videatur, apud quoſdam ex Indis non videtur eſſe turpe: congrediuntur enim indifferenter publicè.* — Sext. Empir. *Pyrhon. Hypotyp. lib. III, cap. XXIV.* --- Mais quel eſt ce peuple qu'on ne nomme point? comment Sextus paſſe-t-il ſi légérement ſur un fait qui contredit l'inſtinct de la nature? & quels fonds y a-t-il à faire ſur l'aſſertion d'un philoſophe qui apprend à douter de tout, même de ſon exiſtence?

(*) Plutarch. *de Stoïcor. repugnantiis.*

des mœurs ; & leurs déſordres inacceſſibles à la vigilance des loix, ne peuvent être éclairés que par le philoſophe de la nature.

L'HOMME SEUL.

Heureuſement, pour juſtifier la morale, la peine eſt ici à côté du crime : un ſavant de Lauſanne vient de mettre, ſous les yeux de la jeuneſſe, le tableau effrayant de toutes les maladies qui ſont la ſuite du crime de Diogene ; & dans ce ſiecle de fer, ſon livre plein de faits, peut corriger plus de libertins que toute la philoſophie de Zénon & de Marc-Aurele.

Il eſt certain que l'uſage des plaiſirs ſolitaires émouſſe la vigueur des ſens, déſſeche les membranes du cerveau, & en corrompant le genre nerveux, détruit en nous l'organe du ſentiment : de-là l'affoibliſſement de la vue (*), la conſomption dorſale (**), les paroxiſmes de l'épilepſie (†), & une mort prématurée dans les accès du déſeſpoir.

(*) Hoffman, *Conſult. Cent.* 2 & 3. *Caſ.* 102 & 103.

(**) Boerhaave, *Inſtitut.* paragr. 776 de la traduction de la Mettrie.

(†) Klœkof, *de Morb. Anim. page* 37.

PARTIE II.

L'onaniſme des femmes a des ſuites auſſi funeſtes que le crime de Diogene : d'abord le coloris du viſage ſe flétrit, cet embonpoint qui préſage la ſanté ſe perd, l'épine en ſe courbant détruit les graces de la taille ; enſuite les ſymptomes du mal augmentent, le ſang contracte de l'acrimonie, la matrice s'ulcere & la fureur utérine ſe déclare : à ce période le mal eſt incurable ; & Meſſaline, tourmentée par ſes deſirs & par ſes remords, cherche, en s'affoibliſſant, le plaiſir qui la fuit, juſqu'à ce qu'elle acheve de mourir.

Le philoſophe ne ſauroit trop tonner contre ces jouiſſances obſcures, qui tendent à multiplier les outrages faits à la pudeur & les ſuicides.

La pudeur eſt un ſentiment inné dans le cœur de tous les hommes ; elle y eſt gravée en caracteres inaltérables, malgré la nudité abſolue de quelques ſauvages, le crime d'Onan & les ſophiſmes de Diogene.

La Mettrie a mis l'homme au-deſſous du

quadrupede, parce qu'il ſe cachoit pour ſe rendre heureux (*); ce ſophiſte ne voyoit pas que le fait même qu'il alléguoit étoit une preuve de notre ſupériorité : car il s'enſuit que les êtres qui nous ſont ſubordonnés ne ſavent que jouir, & que nous ſavons aimer. L'HOMME SEUL.

Et toi, homme de génie que mon ame regrette, immortel Helvétius, comment as-tu oſé avancer que la pudeur étoit une invention de l'amour raffiné (**) ? ce ſophiſme abſurde t'a échappé ſans doute ; & en l'écrivant, ton cœur dépoſoit contre l'erreur de ta plume.

Comment peux-tu faire de la pudeur une invention ? invente-t-on un ſentiment comme une mode ou une machine ?

Cet amour raffiné que tu nous peins eſt un ſentiment factice, né dans les grandes villes & que le goût du plaiſir produit bien moins

(*) Voyez dans le recueil in-4° de ſes Œuvres philoſophiques, édit. de Londres, l'*Homme machine*, p. 40.

(**) De l'Eſprit, diſc. 2, édit. in-4°, page 159.

PARTIE II.

que le libertinage ; or l'homme blaſé qui raffine ſur l'amour, s'indigne de la pudeur, plutôt qu'il ne la fait naître.

La nature donne à l'homme la pudeur, pour l'empêcher de mettre l'amour au rang des vils beſoins ; pour augmenter les deſirs d'un ſexe par la réſiſtance de l'autre ; peut-être même pour conſerver dans leur intégrité les organes générateurs.

Le plaiſir que la pudeur indique en l'éloignant, eſt eſſentiellement attaché à la propagation de l'eſpece ; ainſi l'uſage des jouiſſances ſolitaires n'eſt autre choſe que l'habitude qu'on contracte de tromper la nature.

Le plaiſir ne ſubſiſte qu'avec le ſuffrage de la conſcience : c'eſt une plante débile qui a beſoin pour s'élever, de l'ombrage de la vertu.

Voilà pourquoi dans la débauche tout eſt douleur ; l'homme privé de ſes ſens, & à qui il ne reſte plus qu'une imagination ardente, fatigue ſes organes pour ſatisfaire des deſirs qu'irrite ſon impuiſſance, & trouve les ger-

nies de la mort dans des plaiſirs faits pour le multiplier.

L'HOMME SEUL.

Si les jouiſſances ſolitaires étoient autoriſées par la nature, nous n'aurions point de ſexe, & nous hériterions de nos peres l'hermaphrodiſme parfait de Tirésias.

Malheureux, qui veut goûter dans un honteux célibat le plaiſir du mariage, ſais-tu que chacune de tes jouiſſances obſcures eſt marquée par un homicide ?

Sais-tu, que non-ſeulement tu anéantis ta poſtérité dans ſon germe ; mais que tu détruis en toi-même l'organe de la ſenſibilité, le principe de la vie & de l'intelligence ?

Vois, comme la nature te punit des outrages que tu lui fais : l'habitude coupable où t'entraîne ton libertinage, va d'abord t'iſoler au milieu de la ſociété, éteindre tes rapports avec tout ce qui t'environne, & faire diſparoître de ton ame cette tendre bienveillance, qui eſt le germe de toutes les vertus.

Ton indifférence pour l'amour t'en donnera

PARTIE II.

pour le ſexe qui le fait naître; & après avoir mépriſé les faveurs de la beauté, tu finiras par haïr la beauté même.

Enfin, ta carriere douloureuſe s'achevera, & quand le rideau étendu entre le tems & & l'éternité s'ouvrira devant toi, il ne te reſtera que l'affreux chagrin d'avoir commis des crimes inutiles: tes remords mal étouffés renaîtront pour redoubler ton ſupplice; & ſur le bord de ta tombe tu maudiras le ciel qui te punit, & les hommes qui ne peuvent te pardonner qu'en t'oubliant.

ARTICLE

ARTICLE V.

IDÉE DE LA FORCE QUE PEUVENT ACQUÉRIR NOS ORGANES.

JE crois avoir déchiré le voile qui cachoit à l'homme le principe de ſa dégradation ; arrêtons-nous un moment ſur le ſpectacle que peut offrir la vigueur d'un homme qui n'a reçu que l'éducation de la nature, dont les organes ont acquis tout leur développement, qui ne connoît que des alimens ſains & des plaiſirs légitimes ; & qui par ſon genre de vie ſe dérobe, ſoit aux atteintes de la maladie, ſoit au fléau des médecins. L'HOMME SEUL.

On n'eſt point aſſez perſuadé de l'énergie que peuvent acquérir les ſens d'un philoſophe pratique : tous les objets qui nous environnent dépoſent contre la théorie des ſages, & nous ſommes ſi accoutumés à voir des vieillards de trente ans, que nous mettons l'hiſtoire des jeunes gens de ſoixante, avec les contes des

PARTIE II.

poëtes ſur les Centaures & les Hypogriffes?

Les Grecs, les Romains & les Caraïbes ont été phyſiquement plus vigoureux que tous les peuples modernes des deux continens; j'attribue cette ſupériorité dans les compatriotes de Scipion & d'Ariſtote à leur gymnaſtique, & dans les indigenes du Nouveau-Monde à leur conſtance à ſuivre l'inſtinct de la nature.

Dans les anciennes républiques où on ne reſpiroit que la guerre, & où l'art terrible de l'artillerie ne pouvoit ſuppléer au défaut de la force & à l'abſence du courage, il falloit bien encourager tous ces exercices violens qui ajoutoient à la vigueur du corps; il falloit bien qu'on comptât le nombre des héros par celui des athletes; alors les gymnaſes étoient pour la jeuneſſe de Sparte & d'Athenes l'école de Platée & de Marathon; & Rome apprenoit dans le champ de Mars à conquérir le monde.

De-là cette conſidération ſinguliere des anciens pour les athletes couronnés dans leurs jeux; Polydamas qui ſeul & ſans armes tua

ſur le mont Olympe un lion furieux (*), traitoit d'égal à égal avec le roi de Perſe. Crotone faiſoit Milon général de ſes armées (**), & les douze travaux d'Hercule lui valurent ſon apothéoſe. L'HOMME SEUL.

S'agit-il de prodiges dans l'exercice de la courſe ? liſez l'hiſtoire des peuples qui ont cultivé la gymnaſtique, ou qui ont été élevés par la nature : Philonide, le coureur d'Alexandre, faiſoit douze cents ſtades en neuf heures (†) ; des athletes, ſous les Céſars, parcouroient quelquefois dans le cirque en un jour l'eſpace de cent ſoixante mille pas (¶) : d'un autre côté, nous ſavons que les Hottentots dévancent des lions à la courſe, & que des animaux tels que l'origal, qui ont la légéreté de nos cerfs, ſont atteints à la chaſſe par des ſauvages du Nouveau-Monde.

Les Caraïbes, qu'au défaut de courage notre

(*) *Pauſanias Eliac. lib. II.*

(**) *Diod. Sic. lib. XII, page 77, édit. Rhodomati.*

(†) *Plin. Hiſt. Mund. lib. VII, Cap. XL.*

(¶) *Plin. lib. VII, ibid.*

PARTIE II. artillerie a exterminés, joignoient à la force des Théſées & des Milon, une adreſſe dont nos Saltimbanques ne ſauroient approcher; ils tiroient avec leurs fleches les oiſeaux au vol & les poiſſons à la nage; & dans le ſein des bois où notre tyrannie les avoit fait refluer, c'étoit leur adreſſe ſeule qui pouvoit les empêcher de mourir de faim.

Je remarque que les bains froids entroient avec la gymnaſtique dans l'éducation de tous les peuples qui ne vouloient point laiſſer dégénérer la nature; ils ſavoient que l'eau froide pénétroit par l'extrêmité des veines abſorbantes dans le grand torrent de la circulation, diviſoit nos fluides, & en contractant les fibrilles nerveuſes augmentoit la force & le reſſort de nos organes; & ce que l'anatomie avoit appris en ce genre aux Grecs, l'inſtinct l'apprenoit aux Caraïbes.

En général, les peuples qui habitent un climat froid s'énervent moins que ceux qui vivent dans un climat tempéré: les anciens

Scythes en hiver alloient à la chaſſe ſans habits, & quand un étranger s'en étonnoit, ils lui diſoient qu'ils étoient tout viſage (*).

L'HOMME SEUL.

Au reſte, il n'y a aucun de nos ſens dont l'induſtrie de l'homme & ſon courage ne puiſſent augmenter l'activité : les negres des Antilles ſuivent un blanc à la piſte comme un chien de chaſſe ſuit le gibier : j'ai connu un Créole qui comptoit les voiles d'un vaiſſeau à un éloignement où ſes amis ne diſtinguoient pas le vaiſſeau : le célebre aveugle Saunderſon avoit deux yeux d'une nouvelle eſpece que lui-même s'étoit donnés, le tact & l'intelligence.

Nous ſommes tentés de mettre au rang des contes poétiques les luttes célebres des héros de Virgile & d'Homere, qui ſe lançoient des quartiers de rocher; mais Madrid, le ſiecle dernier, a vu un nommé Sotillo lancer à douze pas une pierre peſant quatre quintaux (**).

(*) Voyez la réponſe que fit à ce ſujet un Scythe à un roi de Perſe. — *Elian. Hiſt. diverſ.* lib. VII, cap. VI.

(**) *Théatre critique* de Feijoo. Diſcours *ſur la vieilleſſe du monde.*

PARTIE II.

Notre maréchal de Saxe a fait en ce genre des traits de force qui auroient étonné Achille & Turnus.

La mémoire, qui eſt un de nos ſens internes, ſe perfectionne auſſi aiſément que les autres organes. Adrien liſoit une fois un livre pour l'apprendre par cœur (*). S. Auguſtin parle d'un de ſes amis qui récitoit Virgile à rebours (**). Muret prononça à un inſulaire de la Corſe plus de trente mille mots en toutes ſortes de langues & ſans aucun rapport entr'eux ; & celui-ci les répéta à l'inſtant du dernier au premier, ſans les tranſpoſer (†).

Ce que je dis de la mémoire & des ſens peut s'appliquer juſqu'à un certain point aux organes générateurs : on a vu, par exemple, des femmes allaiter à ſoixante-huit ans (††) & devenir meres à ſoixante (¶) ; Laët aſſure

(*) Spartian. *in vita Adriani.*

(**) *De anima, lib. IV, Cap. VII.*

(†) Diſcours *de quorundam admirabili memoriâ.*

(††) *Tranſ. philoſ.* ann. 1739, traduct. franç. p. 141.

(¶) *Anecdotes de médec.* tome II, paragr. CLI.

avoir été témoin de la fécondité d'une Indienne qui avoit quatre-vingts ans (*). L'HOMME SEUL.

Maſſiniſſa engendra Methynate à quatre-vingt-ſix ans; Uladiſlas, roi de Pologne, eut deux enfans à l'âge de quatre-vingt-dix, & l'aïeul de Platerus ne ceſſa d'être pere qu'à l'âge où mourut Fontenelle.

Quant à la vigueur de ces mêmes organes, je pourrois rapporter ſur ce ſujet des faits auſſi extraordinaires que ceux d'Hercule & de l'empereur Proculus (**); mais la *Philoſophie de la nature* n'eſt point le Satyricon de Pétrone; & plutôt que des hommes honnêtes m'accuſent de manquer à la décence, j'aime mieux que des Pyrrhoniens me ſoupçonnent de manquer à la vérité.

En un mot, ſoyons ſobres, modérons le feu de nos paſſions & rapprochons-nous de la

(*) Voyez *Diſſert. de dom Pernetti ſur l'Amérique*, page 76.

(**) Il écrivoit à Métien, *Centum ex Sarmatiâ virgines cepi; ex his unâ nocte decem inivi: omnes tamen, quod in me erat, mulieres intra dies quindecim reddidi.*

PARTIE II.

nature; c'eſt l'unique moyen de réaliſer, quand à la perfection de nos organes, la chimere de l'âge d'or.

Et qu'on ne diſe point que tous les faits que ma plume a raſſemblés ſont des prodiges; la nature, aux yeux du philoſophe, ne fait pas plus de prodiges que de monſtres: c'eſt la petiteſſe de nos vues & notre intempérance qui multiplient les phénomenes dans l'hiſtoire phyſique du genre humain.

ARTICLE VI.

Du terme de la vie humaine.

QUELQUE parfaits que ſoient nos organes, il faut bien que le frottement inſenſible des corps hétérogenes les détruiſent ; les alimens deſtinés à prolonger l'exiſtence de la machine humaine amenent ſa diſſolution : la nature a mis un terme à la vie, & la philoſophie n'eſt bonne qu'à ne pas l'avancer. L'HOMME SEUL.

Cependant l'homme, malgré le double fléau du mal phyſique & du mal moral, voudroit ne jamais ceſſer d'être ; & de tout tems il a été la dupe des charlatans, qui lui ont promis l'immortalité.

Paracelſe prétendit avoir trouvé un élixir qui faiſoit vivre au moins mille ans ; & il mourut lui-même à quarante-huit, ſans détromper les proſélytes qu'il avoit faits à l'Alchymie.

Vanhelmont, de ſon côté, imagina un

breuvage où il avoit fait diſſoudre du cedre du Liban; & parce que de mauvais phyſiciens regardent cet arbre comme immortel, il crut que pris en aliment par l'homme, il lui procureroit l'immortalité.

Nous avons encore dans ce ſiecle philoſophique bien des perſonnes qui croient aux merveilles de l'or potable, de la panacée univerſelle & de toutes ces quinteſſences alchymiques, pour leſquelles l'homme crédule ſe ruine, afin de ne jamais mourir : je voudrois qu'on fût bien perſuadé qu'il n'eſt pas plus au pouvoir de l'alchymie que de la médecine de procurer l'immortalité.

Les adeptes peuvent décompoſer les êtres, mais n'organiſent rien; jamais la philoſophie hermétique, avec ſes analyſes, ſes ſyſtêmes & ſes fourneaux, n'a pu réuſſir à vivifier un atome.

S'il étoit un moyen d'éloigner le période de la mort, il ſemble que ce ſeroit en prévenant l'alkaliſation volatile, à laquelle tendent tous

les corps; mais l'acide deſtiné à la combattre, étant naturellement mêlé avec des corps hétérogenes, a trop peu d'activité; quand l'art vient à bout de le ſéparer pour le concentrer, il en fait le plus corroſif des poiſons. L'HOMME SEUL.

L'hiſtoire naturelle fait découvrir une ſorte de poſſibilité à étendre la carriere de l'exiſtence, en rallentiſſant la végétation des corps; c'eſt ainſi que des plantes renfermées dans des caves, vivent plus long-tems que lorſque la chaleur de la terre met leur ſeve en activité: c'eſt ainſi qu'on conſerve pluſieurs années des inſectes ſous les enveloppes de la chryſalide; mais ce ſecret tranſporté à l'eſpece humaine ſeroit peu capable de flatter notre vanité. Quel eſt l'homme qui voudroit vivre deux cents ans, à condition qu'il en paſſeroit la moitié dans le ſommeil léthargique des lérots & des chryſalides?

Le ſecret de la transfuſion du ſang, qui a amuſé pendant dix ans les Luciens de l'Europe ſavante, n'eſt encore qu'une chimere

agréable, qu'il faut mettre à côté du roman philoſophique de Micromégas : le ſang eſt le plus groſſier de nos fluides ; or pour monter à neuf la machine humaine, il faudroit changer auſſi les plus déliés ; par exemple, le fluide nerveux qui loin d'être acceſſible à nos inſtrumens, ne l'eſt pas même au microſcope.

S'il y avoit en ce genre quelque chimere ingénieuſe à réaliſer, ce ſeroit peut-être celle de la jeuneſſe éternelle du docteur Senac : cet académicien qui avoit étudié profondément la phyſiologie, ayant obſervé que la blancheur de la peau ne venoit que de ſa tenſion, & ce bel incarnat qui caractériſe l'adoleſcence, de la plénitude des vaiſſeaux ſanguins, propoſa, ſinon pour être toujours jeune, du moins pour le paroître, d'empêcher la tranſpiration du viſage par les huiles (*) ; ce ſecret cependant n'a pas fait fortune parmi les femmes, & le vernis que le docteur deſtinoit au viſage n'a été adopté que pour les boiſeries.

(*) *Hiſt. de l'Acad. des ſciences*, ann. 1725, page 15.

En général, la durée totale de la vie ſe meſure par celle de l'accroiſſement : l'homme qui eſt environ vingt-cinq ans à croître, doit en paſſer cinquante à vivre, & vingt-cinq à mourir. L'HOMME SEUL.

Un ſiecle eſt donc à peu près la meſure de notre carriere, quand nous ne cherchons pas à contrarier la nature.

Telle eſt auſſi la meſure de la vie de preſque tous les philoſophes pratiques qui n'ont point hérité de leurs peres un germe de dégradation : trois ſages de la Grece, Solon, Thalès & Pittacus vécurent chacun cent ans : Zénon en vécut quatre-vingt-dix-huit, Démocrite cent quatre, Cornaro à Veniſe (*) & Fonte-

(*) Ce Cornaro eſt un des grands exemples de ce que peut la tempérance pour arrêter le progrès de notre dégradation : il vécut juſqu'à quarante ans au milieu des plaiſirs & des infirmités que leur excès entraîne : à cet âge il devint un philoſophe pratique ; parvenu par ſon régime à quatre-vingts ans, il fit un livre intitulé : *Le vrai moyen de vivre plus de cent ans dans une ſanté parfaite ;* & après avoir donné quatre éditions de ſon ouvrage, il mourut au bout d'un ſiecle, ſans douleur & ſans agonie ; ou plutôt, dit ſon hiſtorien, il s'endormit avec ſes ancêtres.

PARTIE II.

nelle à Paris, ont augmenté le nombre des centenaires.

Quoiqu'un ſiecle ſemble le terme le plus reculé de la vie, il n'eſt pas cependant rare de voir des ſauvages, tels que les Caraïbes, vivre un ſiecle & demi; les François, qui ſous les ordres de Laudonniere échapperent dans la Floride aux cruautés des Eſpagnols, furent accueillis par le Cacique Saturiova, âgé de cent cinquante ans, & qui comptoit dans ſa maiſon ſes petits-fils juſqu'à la ſixieme génération (*). Ce ſont ces ſauvages que l'auteur des *Recherches philoſophiques ſur les Américains* appelle les enfans de l'eſpece humaine.

Pour nous qui ne ſommes ni ſauvages ni enfans, il ne faut pas s'étonner ſi nous avons quelquefois pouſſé notre carriere au-delà même du Cacique Saturiova: le célebre Harvey diſſéqua le cadavre d'un laboureur Anglois mort

(*) Ce fait très-connu eſt cité dans l'*Hiſtoire naturelle des Antilles.*

à l'âge de 153 ans (*); les tranſactions philoſophiques font mention de deux vieillards, dont l'un vécut cent quarante-quatre & l'autre cent ſoixante-cinq ans. Drackemberg, qu'on nommoit le vieillard du Nord, vient de mourir dans le Jutland, âgé de plus de cent cinquante ans. On voit à Bruxelles, dans la bibliotheque du prince Charles, les portraits & l'hiſtoire de trois hommes, dont l'un vécut cent ſoixante-neuf ans, l'autre cent ſoixante & douze & le dernier cent quatre-vingt-cinq (**). Enfin, un Lorrain, s'il en faut croire ſon épitaphe, a vécu deux cents ans (†).

L'HOMME SEUL.

(*) *Anat. Thomæ Parri* ad fin. lib. I. Bett. *de ortu & nat. ſang. abjunctum.*

(**) Le premier ſe nommoit Henry Jankins, & étoit Anglois; les deux autres, qu'on appelloit Jean Rovin & Pierre Zorten, étoient nés dans le Bannat de Temeſwar; Rovin avoit une femme qui vécut cent ſoixante-quatre ans, & avec laquelle il reſta marié environ un ſiecle & demi.

(†) Voici ſon épitaphe:

Cy gyſt qui de chenu, & très-vieux édenté,
Renouvella ſes dents, ſon poil & ſa ſanté;

PARTIE II.

Mais je m'arrête; je ne veux point, en raſſemblant des faits extraordinaires, flatter la crédulité des hommes qui voudroient ne jamais mourir, pour ne jamais ceſſer d'être inutiles au monde : laiſſons dans leur fange l'adulateur & l'homme foible qui a beſoin d'être adulé, & continuons de faire des proſélytes à la raiſon & à la nature.

Et puis ayant vécu deux ſiecles ſans ſouci,
Rendit ſon ame à Dieu : ſon corps repoſe ici.

Traité hiſtor. des plantes de la Lorraine, tome II, Diſſertation ſur l'*Ellébore noir*, page 79.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

Du Suicide (*).

L'HOMME après avoir fait ſubir à ſon corps toutes les eſpeces de dégradations que ſon eſprit pervers a pu imaginer, termine quelquefois ſa carriere malheureuſe par le ſuicide; c'eſt un enfant robuſte qui change au gré de ſon caprice l'architecture de ſa maiſon, & qui s'y voyant toujours mal logé finit par l'abattre. L'HOMME SEUL.

La queſtion que j'examine eſt une des clefs de la morale; Socrate du moins, étant dans les chaînes, la regardoit ſous ce point de vue, & le jugement de Socrate, martyr de la vertu, vaut bien l'indifférence de l'Anglomane qui ſe juge, en ſe traitant comme un être inutile au monde.

(*) Ce chapitre n'eſt que l'extrait d'un plus grand ouvrage qu'il ſeroit utile de publier, puiſque la contagion de l'Anglomanie commence à infecter mes concitoyens.

PARTIE II.

Une autre circonſtance ajoute encore à l'intérêt que peut faire naître cet examen : la gaieté de notre nation n'a pu la mettre à l'abri d'une contagion, amenée par les ſophiſmes de quelques beaux génies, & par l'exemple de quelques grands hommes : en 1769, dans la ville de Paris, cent quarante-ſept citoyens ſe ſont donné la mort : voyons dans le ſilence des préjugés, s'ils ſont des héros ou des inſenſés ; & ſi leurs veuves doivent pleurer ſur leurs cendres, ou imiter Lucrece, Eponine & les Indiennes du Malabar.

ARTICLE PREMIER.

Histoire des fameux Suicides.

Le premier ſuicide célebre que je rencontre dans l'hiſtoire eſt celui de Séſoſtris : ce conquérant, qui avoit voulu en ravageant la terre mériter ſon apothéoſe, devint aveugle ; & déſeſpéré, ſans doute, de ne pouvoir plus contempler à ſon gré les torrens de ſang humain, que ſa frénéſie pour la gloire lui avoit fait répandre, il ſe tua (*). -- Des hiſtoriens ont eu la baſſeſſe de louer également ſa vie & ſa mort : c'eſt inſulter d'un côté le genre humain & de l'autre la nature.

L'Homme seul.

Dans des états ſoumis au pouvoir abſolu, le ſuicide eſt rare : les tyrans & les eſclaves ne ſe tuent guere ; il n'en eſt pas de même des républiques ; c'eſt-là que l'eſpérance d'être anéanti ou d'être mieux, engage un homme qui ſouffre à ſe décharger du fardeau de l'exiſ-

(*) *Diod. Sic. lib. I.*

PARTIE II.

tence ; c'eſt-là que le fanatiſme de la liberté porte un citoyen à ſe ſouſtraire à jamais au pouvoir des tyrans ; c'eſt-là qu'un regard de la patrie expirante, conſole le héros qui ſe dévoue pour elle, de la perte du plus grand bien qu'il ait reçu de la nature.

Tout le monde connoît ce que firent Codrus & Curtius pour le pays qui les vit naître ; & quelque peu fondé que fût leur dévouement, la cendre de ces fameux patriotes ſera toujours reſpectable au philoſophe même qui les déſavoue.

Ce fut rarement le patriotiſme qui anoblit le ſuicide ; il y avoit dans la Grece un fameux rocher de Leucade, d'où ſe précipitoient dans la mer ceux qui vouloient ſe guérir des fureurs de l'amour : il eſt vrai que pour modérer la chûte, ils s'attachoient des ailes d'oiſeaux, ou même des aigles vivantes ; mais ſi ces précautions ſauverent quelques hommes, toutes les femmes qui voulurent tenter cet étrange remede y périrent ; ces malheureuſes victimes

d'un préjugé de phyſique, avant de monter au rocher, juroient toujours ſur l'autel d'Apollon de s'élancer avec courage dans le ſein de la mer. Un Spartiate qui avoit la fureur du ſuicide, monta un jour au promontoire de Leucade, & meſurant des yeux la profondeur de l'abyme, retourna ſur ſes pas : *J'ignorois*, dit-il, *que mon vœu auroit beſoin d'un autre plus fort, pour m'engager à me précipiter.* — Tant l'inſtinct de la nature, qui veille à la conſervation des êtres, l'emporte ſur l'aſcendant d'une mode meurtriere, ſur les oracles des Pythies & ſur les ſophiſmes des prétendus philoſophes !

L'HOMME SEUL.

Lucrece, à Rome, ſe poignarda, non pour ſe dérober à l'incontinence de Sextus, mais pour ſe punir de l'avoir partagée. Lucrece n'eſt point mon héroïne : d'abord un homme ſeul avec une femme ne la viole pas ; ainſi je me ſerois défendue & n'aurois tué perſonne : la menace de tuer un eſclave dans mon lit, ne m'auroit pas alarmée ; tôt ou tard le cri de

PARTIE II.

la vérité ſe ſeroit fait entendre, & Rome auroit jugé entre la cendre d'une Romaine & la vie d'un fils de Tarquin : de plus, quand même l'adreſſe d'un ſcélérat auroit à jamais faſciné les yeux de mes concitoyens, n'avois-je pas pour barriere entre lui & moi, Dieu & l'immortalité ? Enfin, ſi la pudeur outragée avoit beſoin de quelque victime, il falloit la chercher dans l'audace qui triomphe, & non dans la foibleſſe qui a ſuccombé ; il falloit poignarder Sextus, & non commettre un ſuicide.

Rendons juſtice aux Romains ; ils ne commencerent à ſe tuer que lorſque les Céſars les firent eſclaves : les vieux ſénateurs qui reſterent dans Rome quand Brennus vint aſſiéger le capitole, tendirent la gorge à l'épée des Gaulois, & ne ſe firent point ouvrir les veines : les généraux que vainquit Annibal recruterent leurs armées, & ne ſe poignarderent pas ; Régulus mit plus de grandeur d'ame à périr dans un tonneau hériſſé de pointes de fer, qu'à ſe ſouſtraire, en s'empoiſonnant,

à la pitié cruelle de Rome & à la tyrannie de Carthage.

L'HOMME SEUL.

Mais quand la patrie ne fut plus qu'un vain mot confiné dans les écrits des philoſophes, quand la loi fut réduite à ſe taire devant l'épée des Céſars, les Romains nés pour la liberté, à l'approche de leurs tyrans ſe firent de la mort une barriere ; Brutus, Caſſius, Caton ſe percerent de leur épée, & bientôt la terre abandonnée par ſes héros, devint le patrimoine d'un deſpote.

Ce fanatiſme de l'amour de la patrie ſe perpétua ſous les empereurs : tous les citoyens qui ne vouloient point quitter la vie par l'ordre d'un maître, ſe faiſoient ouvrir les veines : Cocceius Nerva, riche, accrédité à la cour, ſe tua par l'unique raiſon que la Rome des Céſars n'étoit pas celle des Scipion & des Emile ; Aruntius en fit de même pour ne point voir des déſaſtres qu'il ne pouvoit prévenir (*).

(*) Le texte de Tacite eſt bien plus énergique: *Ut fugeret ſimul acta & inſtantia.* Annal. lib. VI, cap. 48.

PARTIE II.

Granius & Statius, à qui Néron avoit fait grace de la vie, ſe poignarderent (*) pour ſauver leur mémoire de l'opprobre d'avoir été pardonnés par l'aſſaſſin d'Agrippine & de Britannicus.

Les femmes même furent atteintes de cette généreuſe épidémie : perſonne n'ignore le mot d'Arrie à Petus après s'être poignardée : *Tiens, mon ami, cela ne fait point de mal.* Mot le plus ſublime qui ait encore été prononcé par un être hors de la nature.

Des hommes même efféminés aſpirerent dans Rome dégradée à la gloire du ſuicide : Othon & le voluptueux Pétrone moururent avec le courage de Caton, ſans avoir vécu comme lui.

Au reſte, ce délire du patriotiſme s'eſt rencontré chez d'autres nations que chez les Romains ; les Ambrons, peuples de la Gaule, ayant été défaits par Marius, leurs femmes éplorées, demanderent à ce général qu'on reſpectât leur honneur, qu'on leur aſſurât la liberté & qu'on les employât au ſervice des

(*) Tacit. *Annal.* Lib. XV, *ſub fine.*

veſtales : ſur le refus de Marius, elles ſe pendirent toutes à des arbres, après avoir maſſacré leurs enfans de leurs propres mains (*). -- Certainement ces Lucreces de la Gaule valoient bien celle de Rome, quoiqu'elles n'aient point eu ſes hiſtoriens. L'HOMME SEUL.

Il y a eu dans la Lycie une ville de Xanthe, célebre pour n'avoir jamais dégénéré de ſes principes hardis ſur le ſuicide; ſes habitans dans l'eſpace de mille ans, ſe brûlerent trois fois avec leur ville, pour ne point ſubir le joug des conquérans; ils tromperent ainſi l'eſpoir ambitieux d'abord d'Harpage, lieutenant de Cyrus, enſuite d'Alexandre le Grand, & enfin de celui des Brutus qui aſſaſſina Céſar. Le dernier, inſtruit du déſeſpoir des aſſiégés, promit une récompenſe à tout ſoldat qui ſauveroit un Xanthien; mais on ne ſauva que cent cinquante femmes, qui manquoient d'époux pour les égorger (**).

(*) Plutarch. *in vitâ Marii*, & Oroſ. lib. VI, cap. XVI.
(**) Appian. lib. IV.

PARTIE II.

Ces traits héroïques de férocité ſe retrouvent encore dans une ville Indienne aſſiégée par Alexandre (*), & dans Abydè conquiſe par le dernier Philippe de Macédoine (**) ; le héros ſe conduiſit comme Brutus ; pour Philippe, il ſe joua du déſeſpoir de ſes victimes, & voyant la précipitation avec laquelle les Abydéens cherchoient à ſe dérober à l'eſclavage, il fit retirer ſon armée & accorda trois jours aux vaincus pour ſe tuer à leur aiſe : ce délai étoit trop long, car dès le lendemain il n'y avoit pas dans Abyde un ſeul habitant.

La contagion du ſuicide a fait le tour du globe : Pline rapporte d'une nation hyperboréenne, que ſes vieillards n'ayant plus de jouiſſances à eſpérer, ſe précipitent du haut d'un rocher dans l'Océan, & terminent ainſi leur carriere (†).

La mort des vieux Ethyopiens a été pen-

(*) Diod. de Sicile, lib. XVII, cap. XVIII.
(**) Tite-Live, lib. XXXI, cap. XVII & XVIII.
(†) Plin. *Hiſt. natur.* lib. IV, cap. XII.

dant quelque tems encore plus douloureuſe; car ils ſe faiſoient attacher à la queue d'un taureau indompté (*) : ainſi c'étoit de gaieté de cœur qu'ils terminoient leur vie par l'affreux ſupplice d'Hypolite.

L'HOMME SEUL.

Ce n'étoit pas, ſans doute, l'ennui de la vie qui engageoit d'un autre côté les veuves des Hérules (**) & des Indiens de la côte de Malabar (†), à ſe tuer ſur le tombeau de leurs époux : c'étoit la tyrannie de la mode, le fanatiſme que leur inſpiroient leurs prêtres, & les conſéquences abſurdes qu'elles tiroient du dogme de la métempſicoſe.

Chez nous le féroce point d'honneur conduit au duel ; dans le Japon c'eſt au ſuicide : à cette extrémité de l'Aſie, un guerrier outragé par un autre, s'ouvre le ventre devant

(*) *Heliod. Æthyop.* lib. IX.

(**) Les femmes chez ces guerriers étoient obligées à ce ſuicide ſous peine d'infamie. Procop. *de Bell. Gotic.* lib. II.

(†) *Voyez* Tavernier, *Voyages aux Indes*, t. II, liv. III. *Lettres de Bernier*, *Voyages de Chardin*, &c.

PARTIE II.

ſon ennemi, & lui dit : *Fais-en autant ſi tu as du cœur.* L'agreſſeur ſe tue alors à ſon tour, ou il eſt déshonoré.

Ce n'eſt qu'à notre rage pour les conquêtes qu'il faut attribuer celle des negres & des Américains pour le ſuicide : les premiers ſauvages que Colomb ramena en Eſpagne, tenterent tous pendant le trajet de s'ôter la vie ; & voyant qu'on les enchaînoit pour les conſerver, ils entrerent dans une frénéſie qui dura juſqu'à leur mort (*). Pour les negres, on ſait qu'encore aujourd'hui quand ils ne peuvent ni ſe noyer ni s'empoiſonner dans les vaiſſeaux deſtinés pour la traite, ils ont l'art de faire ſervir leur langue à les étouffer : ces malheureux, dans les enfers même dont on les menace, ſe flattent d'être encore mieux, que ſous un ciel où ils reſpirent avec leurs tyrans.

Il étoit tout ſimple peut-être que ces déprédateurs de l'Afrique & du Nouveau-Monde ſe fiſſent juſtice, & qu'ils vengeaſſent eux-mêmes

(*) Dapper, *Hiſt. van. Amer.* édit. in-fol. page 41.

leurs victimes : en effet, le ſuicide depuis deux ſiecles eſt devenu une de nos maladies épidémiques ; l'Angleterre ſur-tout en paroît le foyer, & c'eſt du ſein de cette isle que s'échappent des germes peſtilentiels qui vont empoiſonner l'Europe. L'HOMME SEUL.

Nous avons en Europe des inſtitutions religieuſes qui tendent au ſuicide : telles ſont la plupart des regles des moines ; les hommes ſans génie & ſans vertu qui les ont fondées, leur ont dit que les paſſions n'étoient bonnes qu'à détruire, & par-là ils ont ouvert la porte à l'homicide volontaire : le jeune enthouſiaſte qui ſentoit ſes organes ſe révolter contre la tyrannie de ces illuminés, oppoſa alors à l'inſtinct ſacré de la nature les auſtérités effrayantes de la pénitence, & il abrégea ſa vie pour acheter le ſtérile honneur d'être inſcrit dans le martyrologe ; il eſt vrai que le cénobiſme ne frappe ſes victimes que lentement ; mais qu'importe au fond qu'on ſe tue en jeûnant ou en avalant du poiſon, dans un inſtant

PARTIE II.

de délire, ou par un ſyſtême de fanatiſme prolongé pluſieurs années, avec le poignard de Caton, ou le cilice des Pacômes & des Stylites ?

Il ne faut à l'Anglois pour ſe tuer que d'avoir le ſpléen, de s'enfoncer dans le chaos de la métaphyſique, ou d'entendre dire du mal de ſa patrie dans les gazettes.

L'ennui ſeul ſuffit un jour à un parent du fameux comte de Peterborough, pour ſe porter au ſuicide : cet homme, jeune, bien fait, d'un ſang illuſtre & adoré de ſes maîtreſſes, ſe tira un coup de piſtolet, parce que, diſoit-il, ſon ame étoit laſſe de ſon corps, & que quand on eſt mécontent de ſa maiſon, il faut l'abandonner (*).

C'eſt avec le même ſang-froid que de nos jours milord Scarborough s'eſt affranchi de la vie : obſédé par une maîtreſſe qu'il aimoit,

(*) C'eſt à Voltaire à qui nous devons cette anecdote & celle du lord Scarborough. --- Voyez *Queſtions ſur l'Encyclop.* tome III, art. *Caton.*

mais à qui il n'avoit rien promis, & par une femme qu'il n'aimoit pas, mais à qui il avoit juré de s'unir, il ſe tua pour ſortir d'embarras. L'HOMME SEUL.

Rien n'égale peut-être la froide démence de Creech, qui en commentant Lucrece écrivit ſur ſon manuſcrit : NB. *Il faudra bien que je me pende, quand j'aurai fini mon commentaire ;* & qui, pour ne pas faire une note inutile à ſon livre, ſe pendit en effet.

En 1734, un Suédois, nommé Robeck, fils du premier conſul de Calmar, donna à l'Europe l'exemple du ſuicide le plus réfléchi que nous ait tranſmis l'hiſtoire : il ſe donna la peine de compoſer en un volume in-4°, une apologie de la mort volontaire ; & quand ſon livre fut achevé il acheta une barque légere, y entra ſeul & la laiſſa flotter au gré des vents & des flots ; le lendemain on trouva ſon cadavre ſur le rivage.

Ma plume craint de s'arrêter ſur les ſcenes de ce genre, dont depuis un ſiecle la France a

PARTIE II.

été témoin : ainſi je ne parlerai point du ſuicide des deux derniers princes des maiſons de Courtenai & de Lorraine-Harcourt : je ne flétrirai point la mémoire de cette foule de citoyens de tout âge, de tout rang & de tout ſexe, qui depuis dix ans ont trompé l'eſpoir de leur patrie ; mais l'hiſtoire tragique des deux amans qui ſe ſont tués à Lyon, en 1770, mérite par ſa ſingularité de trouver place dans ces mémoires ſur les erreurs de l'eſprit humain.

Un Italien, nommé Faldoni, jeune homme d'une figure charmante, & connu par ſon eſprit & par ſa probité, étoit ſur le point d'épouſer ſa maîtreſſe, lorſqu'une bleſſure qu'il ſe fit à la grande artere, lui donna un anévriſme, jugé mortel par les médecins : le pere de Thereſe, (c'eſt le nom de l'amante) inſtruit de cet accident, refuſa de marier ſa fille, pour ne point la rendre veuve le jour où elle deviendroit mere ; mais l'amour dans des ames neuves encore, s'indigne de toute barriere, & le couple perſécuté réſolut de s'unir. Il y avoit une chapelle

chapelle dans la campagne où les deux amans s'étoient retirés ; elle fut parée avec goût, comme les beautés de la Grece auroient paré le ſanctuaire du temple de Gnide. Théreſe s'y rendit avec Faldoni, dans un déshabillé plein de fraîcheur & de graces ; ils ſe mettent à genoux devant l'autel, ſe ſerrant d'une main, & de l'autre touchant les détentes de deux piſtolets, attachés à leurs habits avec des rubans couleur de roſe ; au ſignal donné les coups partent, les deux amans tombent en s'embraſſant, & leurs ames confondues vont dépoſer loin des limites de la vie, contre la tyrannie des hommes.

L'HOMME SEUL.

ARTICLE II.

CONSIDÉRATIONS SUR CES FAITS.

PARTIE II.

SI la queſtion que j'examine eſt encore un problême aux yeux même des philoſophes, il faut l'attribuer à la ſtérilité de notre langue, qui nous oblige à confondre ſous le nom odieux de ſuicide toute action qui tend à abréger la carriere de notre exiſtence.

De-là les déciſions téméraires, ſoit des docteurs, ſoit des ſophiſtes; les hommes puſillanimes en ont conclu qu'un héros tel que Codrus devoit être traîné ſur la claye; & les enthouſiaſtes de notre liberté ont fait l'apologie de tous les attentats contre ſa vie.

Cependant il y a peut-être, quant à la moralité, autant de différence entre Caton qui ſe poignarde pour ne point ſurvivre à ſa patrie, & l'Anglois qui ſe pend, parce qu'il a le ſpléen, qu'entre le brigand qui poignarde les hommes pour les voler, & le bourreau qui les tue pour faire exécuter la loi.

Si abréger ſes jours étoit toujours un crime, il faudroit donc flétrir la mémoire de Léonidas & des trois cents Spartiates, qui pour ſauver la Grece allerent ſe faire tuer aux Thermopyles. L'HOMME SEUL.

Et qu'on ne diſe pas que ces guerriers célebres, joignant l'idée de vaincre à celle de mourir, échappoient par cette eſpérance même à l'opprobre du ſuicide.

D'abord tous les monumens de l'antiquité atteſtent que les Spartiates en marchant aux Thermopyles ne ſongerent qu'à faire de leurs corps une barriere, pour empêcher le torrent des Perſes de ſe déborder ſur la Grece, avant qu'elle fût en état de ſe défendre.

De plus, quand nous donnerions aux compagnons de Léonidas nos ames puſillanimes, au fond ils n'en ſeroient pas moins convaincus du ſuicide; dans le calcul des probabilités, il y a cent mille à parier contre un que trois cents ſoldats n'en battront pas trois millions; & à réduire la propoſition aux termes des certitudes morales, le danger eſt à l'eſpé-

PARTIE II.

rance dans le rapport de l'infini à zéro (*).

Il y a cent mille manieres d'attenter contre ſoi-même; le citoyen qui reſte volontairement dans une ville peſtiférée, eſt à cet égard dans la claſſe des Caton & des Robeck : ſe tuer tout d'un coup, comme Séſoſtris, eſt au fond la même action que ſe tuer en détail, comme nos anciens anachoretes & quelques cénobites du Japon; & il y a des occaſions où c'eſt également courir à la mort, d'affronter une batterie de canons, ou de ſe livrer entre les mains des médecins.

Mais c'eſt parce qu'il y a phyſiquement mille manieres d'abréger ſes jours, qu'il y a de l'abſurdité à ranger toutes les actions de ce genre dans la claſſe des crimes ou dans celle des vertus.

Établiſſons quelques principes qui nous ſervent de fil d'Ariane dans le labyrinthe des opinions humaines ſur le ſuicide.

(*) Je ſuppoſe qu'une batterie de canons, ſur cent mille ſoldats tous au même poſte, en ait tué, l'un après l'autre, quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cents quatre-vingt-dix-neuf; je demande ſi en prenant la place du dernier mort je n'augmenterai pas le nombre des ſuicides: or, en me jugeant on juge Léonidas & ſes Spartiates.

ARTICLE III.

PRINCIPES.

IL eſt de toute néceſſité qu'il y ait un but à la vie humaine; & puiſque la nature a fait des loix pour naître, elle en a fait auſſi pour mourir. L'HOMME SEUL.

Tous les êtres, par la raiſon qu'ils exiſtent, ont une tendance naturelle à ſe conſerver; cette pente eſt une des plus fortes digues contre le torrent du mal phyſique qui eſt toujours prêt à inonder la terre.

Puiſque l'homme eſt libre, il doit déterminer ſes actions morales par les mêmes fins qui déterminent ſes actions naturelles.

Si ces trois théorêmes ſont à l'abri de l'atteinte du ſcepticiſme, établiſſons que l'homme en ouvrant les yeux à la lumiere a fait un pacte tacite avec la nature; il lui a dit : Tu vàs employer ton énergie à conſerver l'être que tu as organiſé; & moi, j'employerai la liberté que je tiens de toi, à ne jamais détruire ton ouvrage.

PARTIE II.

Mais, malgré l'énergie de la nature & le bon uſage de ſa liberté, un être intelligent qui vit avec d'autres êtres intelligens, peut les voir travailler à abréger ſa carriere; & de ce péril naît la néceſſité d'un autre pacte avec la ſociété.

L'homme dit donc en entrant dans la ſociété: puiſque chaque individu eſt trop foible contre tous, faiſons ſervir les forces de tous pour protéger chaque individu; les membres du corps qui m'adopte vont s'armer pour me conſerver, & je me conſerverai pour les défendre.

Il n'y a aucune occaſion où la vie ſoit un plus grand mal que la mort, & l'exiſtence a pour le moins autant de douceurs pour le ſage qui ſouffre, que pour le ſcélérat qui proſpere; c'eſt que le mal moral dépend de nous, & que le mal phyſique n'eſt preſque rien pour qui ſait l'apprécier.

L'homme ne ſeroit donc autoriſé au ſuicide, que, ſuppoſé que la nature & la ſociété concouruſſent à rompre les premiers le pacte fait avec

lui à ſa naiſſance; mais d'abord il ſeroit abſurde de s'imaginer que la nature ſemblable au dieu du mal, ne fît des loix que pour les enfreindre. L'HOMME SEUL.

Quant à la ſociété, il eſt impoſſible qu'elle travaille toute entiere à rendre l'homme malheureux; ſi cette petite partie de la grande confédération, que je nomme ma patrie, rompt le contrat particulier que j'ai fait avec elle, je fuirai une terre qui dévore ſes habitans, mais je ne me tuerai pas. N'y a-t-il qu'une ſeule contrée ſur ce globe propre à ſervir de patrie au philoſophe? & ſi mes concitoyens m'oppriment, ne dois-je pas mon exiſtence à d'autres hommes plus dignes de me protéger?

Un des grands principes qui doit armer la ſociété contre le ſuicide, c'eſt que dès que la vie n'eſt rien à un homme, il eſt le maître de celle des autres; ainſi il n'y a qu'un pas de l'envie de mourir au crime de tuer.

Sous quelque point de vue qu'on conſidere le ſuicide, on peut donc le définir: un larcin fait à la ſociété & un attentat contre la nature,

ARTICLE IV.

COROLLAIRES.

PARTIE II.

JE commence à voir clair dans cette nuit profonde qui environne la queſtion du ſuicide: il ne s'agit que d'appliquer mes principes aux faits que j'ai expoſés; on verra tout d'un coup ſi telle mort volontaire doit être miſe dans la claſſe des maladies, dans celle des foibleſſes ou dans celle des crimes; & on ceſſera de confondre Décius & Faldoni avec Robeck & un Anglomane.

C'eſt un des beaux problêmes de la morale que celui qui tend à examiner ſi parmi tous les ſacrifices que la ſociété exige des membres qui la compoſent, elle a droit de demander celui de la vie (*). Sans prononcer en ce moment

(*) Ce problême, quand j'en ferai au Droit des gens, ſera l'objet d'un des chapitres les plus importans de la Philoſophie de la nature; mais dans le projet que j'ai de ne dire jamais que la vérité, puis-je eſpérer de continuer cet ouvrage ſeulement juſqu'au Droit des gens?

ſur le droit, il ſuffit d'obſerver que perſonne ne conteſte le fait; preſque tous les peuples ſe ſont accordés à vouloir que dans quelques circonſtances terribles un petit nombre de citoyens s'immolât pour le ſalut de tous; & c'eſt ſur la baſe de ce dévouement qu'eſt fondé le patriotiſme des républiques. L'HOMME SEUL.

Sous ce point de vue, la Grece eut raiſon d'éterniſer dans ſes faſtes & dans ſes monumens la mort volontaire des héros des Thermopyles.

Si Horatius Coclès eût péri à la chûte du pont, qu'il défendoit lui ſeul contre une armée entiere, ſa mort me paroîtroit encore ſupérieure à celle de Léonidas; elle ſeroit à mon gré le plus ſublime des ſuicides.

Cependant le ſacrifice de la vie, pour être avoué des philoſophes, demande à être fondé ſur le péril certain de la patrie, & ſur une eſpérance légitime d'en être le libérateur.

Un oracle affirme, & des peuples imbécilles croient qu'un général qui ſe fait tuer aſſure à ſes ſoldats la victoire: de-là Codrus & trois

PARTIE II.

Décius ſe dévouent : de pareils ſuicides ont droit, ſans doute, à la reconnoiſſance de Rome & d'Athenes ; mais il faudroit les juſtifier au tribunal de la nature.

Le ſuicide de Curtius me paroît encore plus abſurde. La terre s'entr'ouvre dans une place de Rome : une Sybille déclare que ce gouffre ne ſe refermera que lorſque Rome y jettera ce qu'elle a de plus précieux, & Curtius s'y précipite ; mais qu'a de commun le péril d'une nation avec quelques toiſes de terrein qui s'entr'ouvrent ? comment un homme qui ſe jette dans un abyme peut-il le refermer ? & un héros ſe détermine-t-il ſur l'oracle d'une Sybille ?

En général, c'eſt l'intérêt public qui doit conduire aux ſuicides, ou qui du moins les juſtifie. -- A Dieu ne plaiſe que je cherche à dégrader la cendre de ces citoyens magnanimes que les républiques ont mis à côté de leurs légiſlateurs, & dont le nom ne ſe prononce encore par les hommes libres qu'avec celui

de la patrie dont ils ont balancé la chûte ! mais quel bien a fait Demoſthene en s'empoiſonnant ? Caton en ſe perçant de ſon épée, a-t-il prévenu le fléau des proſcriptions ? pourquoi les derniers des Romains s'ouvroient-ils les veines dès qu'ils voyoient tomber ſur eux les regards inquiets de la tyrannie ? Rome expirante demandoit à être défendue par le génie de ſes héros, & non par les accès de leur vain déſeſpoir.

L'HOMME SEUL.

Quant au patriotiſme des Xanthiens & des veuves des Ambrons, qui conſiſte à ſe tuer par la crainte que l'ennemi ne nous tue, il eſt dans les principes des Cannibales plutôt que dans ceux des héros des Thermopyles. — Je ne parle point ici des principes des philoſophes.

Au reſte, cette ſorte de dévouement dérive d'un certain code de la guerre que j'examinerai dans la ſuite ; & où, pour être conſéquent (je ne dis pas pour être juſte), il faut faire à ſoi & à ſon ennemi le plus grand mal poſſible.

PARTIE II.

„S'il n'y a que le ſalut de la ſociété qui puiſſe juſtifier le ſuicide, que penſer de l'Indienne qui ſe brûle ſur la cendre d'un époux que ſouvent elle n'aime pas, pour qu'on parle d'elle quand elle ne ſera plus?

Mais je ſuppoſe que la veuve de Malabar, aimée d'un époux qu'elle adore, le perde dans un inſtant où lui ſeul peut lui faire chérir l'exiſtence; ſi dans le délire de l'amour & de la douleur, elle rompt les nœuds qui l'enchaînoient à la nature & à la ſociété; ſi ne connoiſſant de biens réels que Dieu & le cœur qu'elle a perdu, elle tente de les aller rejoindre, loin d'un globe qui déſormais n'eſt plus pour elle qu'une vaſte ſolitude; ſi. . . Je ne juſtifie point un pareil ſuicide; mais mon cœur ſenſible s'indigne de mettre l'héroïne de l'amour à côté de Robeck & des Anglomanes.

Faldoni, tu n'as point, par ton ſuicide, outragé la nature qui venoit de te condamner à mourir, ni la ſociété, qui n'avoit plus de ſervice à attendre de toi. Je ne t'accuſe que de

t'être aſſez défié de ton courage, pour n'avoir pas voulu l'eſſayer contre les atteintes d'une mort lente & cruelle. -- Mais toi, généreuſe Théreſe, dont la ſenſibilité a fait la faute & les malheurs, tu t'es rendue coupable ſans doute envers le ciel & la terre; & ma plume inconſéquente n'ira pas louer ta cendre, d'une action dont j'ai fait rougir celle des Caton & des Démoſthene: cependant combien ton erreur même te rend reſpectable aux yeux du philoſophe, toi qui as oſé te créer un caractere, lorſque tout le monde ſe dépouilloit du ſien; toi qui as connu une vraie paſſion, lorſque ton ſexe ne ſe livroit qu'à des caprices ! quelle eſt donc l'ame d'airain qui flétrira le nom d'une amante, dont les contemporains d'Arrie & d'Eponine auroient fait l'apothéoſe ! & quel eſt le légiſlateur qui auroit la foibleſſe de craindre, en lui pardonnant, la contagion de l'exemple ! Il n'y auroit que des héros ſans doute, dans une ville où on commettroit ſouvent de pareils ſuicides.

L'HOMME SEUL.

Ce qui eſt une erreur dans l'amante de Fal-

PARTIE II.

doni, eſt un attentat dans ces Lacédémoniennes qui ſe précipitoient du haut du promontoire de Leucade dans la mer, afin de ſe rendre inſenſible; l'amour n'eſt point un crime, pour s'y dérober ou pour s'en punir.

Malheur aux êtres froids qui n'ont jamais aimé! pour les ames ardentes & honnêtes, elles ſavent aſſez qu'un inſtant de plaiſir vaut un ſiecle de tourmens; de telles femmes rendent un amant digne d'elles & ne ſe tuent point pour le punir d'avoir été ingrat.

Il y a eu des ſouverains, tels que Séſoſtris, qui ſe ſont tués de dépit de ne pouvoir plus faire de mal aux hommes: d'autres pour ſe dérober à une conſcience déchirée par les remords; tous ces ſcélérats ſe ſont jugés dignes de la mort: ils ont porté la ſentence & l'ont exécutée.

Il ne faut point confondre avec les brigands couronnés, tels que Séſoſtris, les vieillards des contrées hyperboréennes: ces derniers pouvoient être utiles à la ſociété, ſinon par

leurs bras, du moins par leur expérience : ils avoient auſſi, quoi qu'en diſent les ſophiſtes, des jouiſſances encore à eſpérer ; par exemple, celle d'obliger leurs ſemblables ; jouiſſance ſublime, la ſeule qui n'épuiſe point nos organes, la ſeule qui rempliſſe l'ame, lors même qu'elle n'habite plus que des ruines. L'HOMME SEUL

Si le cœur de quelques hommes dut être fermé à toutes les jouiſſances, ce fut ſans doute celui des negres captifs & des indigenes du Nouveau-Monde ; auſſi arrachés à leur patrie, ou tourmentés ſur ſes ruines, pourſuivis par les chiens de Nunnès, empoiſonnés par l'air peſtilentiel des mines, & condamnés à ne reſpirer que pour leurs bourreaux, ils rompirent le pacte fait avec la nature & avec la ſociété : coupables ſans doute aux yeux du philoſophe ; mais qui oſeroit leur reprocher leur ſuicide ? Seroit-ce la poſtérité de l'Européen qui a fait leur crime & leurs malheurs ?

On a voulu juſtifier l'Anglois qui ſe tue quand il eſt attaqué de la conſomption, ſous

PARTIE II.

prétexte que le ſuicide eſt alors, non un acte moral, mais l'effet phyſique d'une maladie ; c'eſt un paradoxe des Lettres Perſannes ; mais quelle eſt en morale l'autorité des épigrammes ? Le fait eſt que la conſomption ne dérange en rien l'appareil fibrillaire du cerveau ; que l'Anglois raiſonne bien ou mal quand il projette de ſe pendre, & que tout homme eſt libre dès qu'il raiſonne.

Si l'on a ſuivi avec attention la chaîne de mes principes & de mes corollaires, l'Anglomane eſt déjà jugé ; on ſent aſſez que l'inſenſé qui renonce à ſon exiſtence auſſi aiſément qu'à un logement qui lui déplaît, eſt un infracteur de toutes les loix divines & humaines, & que puiſque le ſouverain n'a point de pouvoir ſur ſa perſonne, le philoſophe a droit de flétrir ſa mémoire.

Je n'adopte point le préjugé vulgaire que l'homme ne ſe tue que par foibleſſe ; je ſens qu'il y a une ſorte de courage à ſe roidir contre l'inſtinct le plus fort que nous ayons reçu

reçu de la nature : en général, le ſuicide eſt un acte de frénéſie & non un acte de lâcheté.

L'HOMME SEUL.

Mais qu'on me nomme parmi les Anglomanes une ſeule tête forte & vigoureuſe : l'homme qui a de l'énergie dans les organes & dans l'entendement, ne s'aviſe point de rompre une chaîne dont le tems ſeul uſe les anneaux ; il voit toujours au-delà de ſes jouiſſances d'autres jouiſſances ; il joue ſans ennui ſur la ſcene du monde, & n'abandonne pas ſon rôle avant que la nature ait baiſſé la toile.

Quels ſont ces Anglomanes qui s'élancent ainſi ſans remords au-delà des barrieres de la vie ?

Ce ſont pour la plupart des célibataires qui ne tiennent que par un fil à la ſociété, & qui prennent la vie en haine, parce qu'ils ſe ſont blaſés ſur toutes ſes jouiſſances.

Ce ſont des hommes chargés de dettes qui aiment mieux brûler une maiſon que de l'arranger.

Ce ſont des parvenus qui ont mis le bonheur

PARTIE II.

ſuprême à être riches, & qui, ne connoiſſant qu'une jouiſſance, dès qu'ils viennent à la perdre, n'ont plus rien qui les attache à la vie.

Enfin, ce ſont des ſophiſtes qui, à force de tourmenter leur raiſon à chercher des preuves au dogme de l'anéantiſſement, ont mérité de perdre l'inſtinct de la nature, la ſenſibilité de l'ame & les remords.

Cependant tous les propagateurs du ſuicide n'ont pas été de vils ſophiſtes ; jetons donc un coup-d'œil philoſophique ſur leurs apologies.

ARTICLE V.

DES APOLOGIES DU SUICIDE.

L'HOMME SEUL.

C'EST dans cette Grece où l'on fit l'apothéose d'Hercule qui se brûla sur le mont Œta, qu'il faut chercher les premieres apologies du suicide. Zénon, qui le croiroit ! Zénon, l'instituteur de la secte philosophique, qui a le plus mérité du genre humain par ses lumieres & par ses vertus, Zénon, dis-je, décida qu'il étoit indifférent au sage de se donner la mort ou de la recevoir ; & conséquemment à cette théorie audacieuse, s'étant brisé un doigt, pour éviter une opération douloureuse, il s'étrangla lui-même : il est vrai qu'il avoit alors quatre-vingt-dix-huit ans (*), & il n'est point à craindre que le suicide à cet âge devienne jamais une épidémie.

Cette idée dangereuse de Zénon dérivoit nécessairement d'une grande erreur du stoï-

(*) Diog. Laërt. lib. VII, *in vit. Zenon.*

PARTIE II.

ciſme ; c'eſt que l'apathie eſt la perfection du ſage. Le philoſophe entraîné par l'eſprit de ſyſtême ſe crut obligé, malgré ſa belle ame, de contredire l'inſtinct ſacré de la nature ; il aima mieux faire ſoupçonner ſon cœur que le déſordre de ſa plume, & il perdit la morale pour conſerver la logique.

Les diſciples de Zénon (& on compte une foule de grands hommes parmi ſes diſciples) ne manquerent pas de ſophiſmes pour juſtifier ce paradoxe du ſtoïciſme. Marcellinus, ſous le regne de Néron, héſitoit à ſe donner la mort ; Séneque lui fait dire par un philoſophe (*) : *Tu balances long-tems pour peu de choſe : ta vie n'eſt rien ; ne la partages-tu pas avec les animaux & les eſclaves ? il n'eſt pas néceſſaire, pour ſavoir mourir, d'être fort brave & fort malheureux ; il ſuffit d'être ennuyé.*

Marcellinus pouvoit répondre à ſon Stoïcien : « Mon ami, n'outrons point la grandeur

(*) Senec. *Epiſtol.* 77.

» d'ame ; une preuve que la vie a pour moi
» quelque importance, c'eſt que malgré l'af-
» freuſe perſpective qu'elle préſente à ma vieil-
» leſſe, je balance encore à m'en délivrer ;
» cette vie eſt ſans doute peu de choſe pour
» l'être qui m'a organiſe ; mais elle eſt tout
» pour moi, & quelques ſophiſmes ne me
» dédommageront pas de ſa perte.

L'HOMME SEUL.

» L'exiſtence que tu dédaignes parce qu'elle
» t'eſt commune avec les animaux, m'eſt bien
» précieuſe à moi, parce que je la partage avec
» Hercule, Romulus & Jupiter.

» Quant à ces eſclaves que ton orgueil met
» de niveau avec les quadrupedes, je te de-
» mande, à mon tour, s'il y a eſſentielle-
» ment quelque différence entre un Romain
» conquérant & un Numide conquis ; ſi un
» Teuton eſt une bête de ſomme, parce qu'il
» porte ſon maître en litiere au capitole, &
» pourquoi un philoſophe tel que toi a des
» eſclaves ?

» Pour l'ennui il ne juſtifie pas plus l'homme

PARTIE II.

» qui ſe tue, que l'homme qui aſſaſſine : l'en-
» nui eſt le ſupplice d'une imagination oiſive
» & raſſaſiée de jouiſſances : il vaut mieux
» ſe guérir de l'ennui, que faire ſervir l'ennui
» à juſtifier le ſuicide. »

Montagne qui cite quelquefois de mémoire, & qui ſe piquoit plus d'avoir du jugement que de la mémoire, Montagne dit que Pline donnoit à un Romain le droit de ſe tuer dans trois ſortes de maladies (*), qui ſont les migraines violentes, le dérangement d'eſtomac & la pierre : mais l'ami de Tacite avoit trop étudié la nature pour pervertir la morale : ce grand homme ſe contente de dire que de ſon tems on ſe tuoit d'ordinaire dans ces trois circonſtances (**) : il fait l'hiſtoire du ſuicide & non ſon apologie.

(*) *Eſſais* de Montagne, petite édition, tome III, page 306.

(**) *De hoc tamen judicavere avi experimento aſperrimos cruciatus eſſe calculorum à ſtillicidio veſicæ ; proximum ſtomachi : tertium eorum quæ in capite doleant, non ob alios fermè morte conſcitâ.* Hiſt. nat. Lib. XXV, cap. III.

Ce que Pline n'a pas dit ſe trouve dans l'introduction à la philoſophie Stoïcienne de Juſte Lipſe : ce ſavant du ſeizieme ſiecle, qui a fait tant de livres & commis tant d'apoſtaſies, prétendoit qu'il y avoit douze cas où le ſage devoit ſe délivrer du fardeau de la vie : les objets de ces cas ſont la patrie, l'amitié, les revers de fortune, des douleurs aiguës, la mutilation, une maladie incurable, l'extrême pauvreté, l'état de crainte continuelle, la décrépitude de l'âge, l'ignominie, l'impoſſibilité de vivre honnêtement & d'être utile à la ſociété. L'HOMME SEUL.

On voit d'abord par la confuſion de ce dénombrement, que Juſte Lipſe décidoit ſans principe une des plus grandes queſtions de la morale. Quel rapport, par exemple, y a-t-il entre le dévouement de Léonidas & le déſeſpoir d'un malheureux qui ſe punit de ce qu'on l'a fait eunuque ?

Ne parlons point ici de la patrie & de l'amitié : Sparte a pu demander le ſacrifice de leur vie aux héros des Thermopyles : l'enthouſiaſme

PARTIE II.

de l'amitié a pu ſubſtituer un moment la tête de Pylade à celle d'Oreſte, aux autels ſanglans de la Tauride; ce n'eſt point au ſang-froid de la réflexion, à juger ces élans d'une ame magnanime; & ſi de tels ſuicides ſont des crimes, j'avoue que de pareils crimes ſont au-deſſus de mes éloges.

La pauvreté n'eſt rien quand on a des bras pour en ſortir, ou une tête philoſophique pour l'apprécier.

La fortune n'a des revers que pour l'être vil, qui, ſans elle, ſe croiroit le dernier des hommes.

Il eſt abſurde de ſe tuer parce que l'on craint: car on doit encore craindre en ſe tuant, d'être puni d'avoir rompu avec Dieu & les hommes; il eſt bien plus ſimple de ſe délivrer de ſes terreurs que de l'exiſtence.

La décrépitude auſſi ne ſauroit juſtifier le ſuicide: ou le vieillard a raiſonné ſon attentat, & alors il pouvoit par ſa tête être utile à ſes concitoyens; ou l'acte par lequel il eſt ſorti de la vie, eſt l'effet du dérangement de ſes orga-

nes, & alors la philoſophie n'y trouve plus de moralité : dans le premier cas l'homme décrépit qui ſe tue eſt à-la-fois inconſéquent & coupable, dans l'autre il n'eſt que malade. L'HOMME SEUL.

Je ne dirai point avec les Stoïciens, que la douleur la plus vive n'eſt point un mal : mais mon ame courageuſe luttera avec ce mal comme le ſage de Séneque avec l'adverſité ; & ſi je me tuois, c'eſt que dans la lutte le mal auroit triomphé.

La mutilation n'eſt point encore un motif pour attenter à ſa vie : l'homme n'a point été jeté ſur la ſcene du monde, uniquement pour s'y reproduire : juſqu'à l'âge de puberté il n'a point d'organes générateurs, & dans la vieilleſſe il en perd l'uſage : ainſi un eunuque n'eſt pas plus autoriſé à ſe tuer, qu'un vieillard ou un enfant : au reſte, l'inſtinct dans tous les eunuques célebres, a toujours été encore plus fort que le déſeſpoir né de l'impuiſſance : Combabus, ni Origene, ni Abailard, ni Narsès même ne ſe ſont tués ; ils n'ont point ajouté

PARTIE II.

un crime inutile à leur ignominie; ils ne ſe ſont pas aviſé de rompre avec les hommes, parce qu'ils étoient moins hommes que nous.

Le ſuicide n'eſt peut-être pas un crime, quand il s'agit de terminer les douleurs toujours renaiſſantes d'une maladie incurable, mais c'eſt du moins une foibleſſe : il y auroit bien de la vertu, quand dans les cinq actes de la vie humaine, on n'a plus qu'une ſcene à jouer, de l'attendre ſans précipiter le dénouement.

Il me reſte à examiner le cas d'un homme dévoué à l'ignominie & mort civilement pour la ſociété.

Si ce citoyen a mérité ſon opprobre, qu'il le ſubiſſe : il doit ſe féliciter encore, en courbant ſa tête vers la fange, de ce que les loix qui le puniſſent veillent à ſa ſûreté; il doit réparer ſon crime aux yeux de la patrie, & non pas la forcer par ſon ſuicide à en punir deux.

Si le citoyen que la loi dégrade eſt innocent, je penſe qu'il lui convient de vivre, afin de laiſſer à ſon innocence le tems de ſe dévoiler;

il doit ſon exiſtence à ſa poſtérité pour qu'elle n'ait pas un jour à rougir de ſa mémoire; il la doit même à la patrie qui le condamne, pour ne point détruire en elle le germe des remords.

L'HOMME SEUL.

Il peut ſe faire cependant que par la nature de la calomnie, la vérité ne puiſſe jamais entr'ouvrir le nuage qui l'environne : alors quel eſt le barbare qui oſeroit inſulter à la mémoire de l'homme foible, qui s'ôtant la vie n'a fait qu'empêcher la patrie de prolonger ſon crime & ſon ingratitude ?

Mais, mon héros ſeroit le philoſophe qui auroit le courage de vivre quoique flétri, parce que ſon honneur ne dépend pas du vain caprice des tyrans; qui feroit ſervir ſes malheurs à étudier le cœur des hommes qui les ont cauſés, & qui tranquille avec ſa vertu oppoſeroit Dieu & ſa conſcience aux clameurs de l'univers.

Les ſophiſmes des Stoïciens ont depuis été répétés par une foule de modernes, mais ſans en acquérir plus d'autorité.

PARTIE II.

Le docteur Donne, prédicateur de Londres ſous le regne de Jacques I, fit un volume in-4°. ſous le titre de *Biathanatos*, où il tenta de prouver que le ſuicide n'étoit contraire ni à la loi de la nature, ni à la raiſon, ni aux révélations : l'unique argument ſingulier qu'on y trouve eſt tiré d'une conſtitution apoſtolique, qui porte qu'un homme doit plutôt conſentir à mourir de faim qu'à recevoir la nourriture de la main d'un excommunié (*) ; conſtitution digne, ſi elle a exiſté, de ſervir de baſe à la légiſlation intolérante de la propagande, & qui n'a pu faire loi dans l'Europe, que dans les ſiecles barbares où dominoient le fanatique Hildebrand & le pere inceſtueux de Borgia.

Long-tems avant le *Biathanatos* du docteur Donne, avoit paru en France un livre de l'abbé de Saint-Cyran, connu ſous le nom de *Queſtion Royale*, où il étoit décidé que la raiſon autoriſe quelquefois le ſuicide, ainſi que

(*) Voyez *Biathanatos*, *lib. IV*, *cap. VII & IX.*

l'homicide : c'eſt Séneque & Montagne traduits en langue barbare par un théologien.

L'HOMME SEUL.

Je trouve dans le *Syſtême de la nature* un argument qui a échappé à tous les philoſophes de l'école de Zénon, & aux théologiens de Londres & de Port-Royal. Une preuve, dit-on, que la nature permet le ſuicide, c'eſt qu'elle travaille dans les entrailles de la terre le fer qui doit m'égorger (*). Mais ce fer peut me ſervir à aſſaſſiner mon pere auſſi bien qu'à détruire mon exiſtence : ainſi voilà le parricide autoriſé par la nature ; on peut juger du principe de la fatalité, par ſes conſéquences.

L'apologie la plus complette que nous ayons du ſuicide eſt celle de Robeck (**) ; ſon livre dépouillé d'une érudition faſtueuſe qui tombe

(*) *Syſt. de la nat.* tome I, chap. XIV.

(**) Son livre a pour titre : *Johannis Robeck, Calmaria Suedi, exercitatio philoſophica de morte voluntariâ philoſophorum & bonorum virorum, etiam Judæorum & Chriſtianorum.* C'eſt un volume in-4°, imprimé à Rintel en 1736.

PARTIE II.

preſque toujours ſur les mots & jamais ſur les choſes, peut ſe réduire à un petit nombre de ſophiſmes : je vais mettre l'antidote à côté du poiſon.

Il n'exiſte point de loi qui défende de ſe priver de la vie.

Quoi ! l'inſtinct ſacré qui dit à tous les êtres de ſe conſerver, n'eſt pas une des premieres loix de la nature !

Un bienfait ceſſe de l'être quand il devient onéreux, & alors il eſt permis d'y renoncer.

Ce ſont toujours nos crimes qui nous rendent l'exiſtence onéreuſe ; car le mal phyſique, comme je l'ai dit, n'eſt preſque rien pour qui ſait l'apprécier : l'Anglomane eſt donc un ingrat ; il ſeroit mieux de ſe guérir de ſes vices que de la vie.

La mort volontaire eſt ſouvent le moyen d'éviter de plus grands crimes.

Cela peut être vrai pour la ſociété qui jouit de la mort du ſcélérat, mais non pour le ſcélérat qui ſe tue : ſans doute, il étoit utile à

la terre que Néron ſe perçât de ſon épée ; mais le ſuicide de Néron n'en eſt pas moins un attentat contre la nature, digne de couronner la vie de l'aſſaſſin d'Agrippine & de Britannicus. L'HOMME SEUL.

Si l'ame eſt mortelle, le ſuicide ne ſauroit lui nuire ; ſi elle eſt immortelle, il lui rend le plus grand des ſervices.

Il me ſemble qu'il y a bien plus de juſteſſe dans le dilemme retorqué : ſi l'ame eſt mortelle, le ſuicide la prive du plus grand bien dont elle puiſſe jouir du plaiſir d'exiſter ; ſi elle ſurvit à la diſſolution de nos organes, le ſuicide l'expoſe à être punie pour avoir rompu le contrat qui la lie avec Dieu & les hommes. — Quoi qu'il en ſoit, Robeck ſe tua pour donner du poids à ſon dilemme.

La derniere apologie du ſuicide qui ait joui de quelque célébrité, eſt le teſtament de mort des deux Dragons qui ſe ſont tués d'un coup de piſtolet à Saint-Denis, le jour de Noël 1773. Le voici, dégagé de toutes ſes ſuper-

PARTIE II.

ſtances, avec les réflexions qu'il m'a fait naître :

« Un homme qui meurt avec connoiſſance » de cauſe ne doit rien laiſſer à deſirer à ceux » qui lui ſurvivent....

» La mort eſt un paſſage.... Ce principe » joint à l'idée qu'on doit finir, nous met le » piſtolet à la main : l'avenir ne nous offre » rien que de très-agréable ; mais cet avenir » eſt court : HUMAIN, mon compagnon, » n'a que vingt-quatre ans ; pour moi, » BORDEAUX, je n'ai pas encore quatre » luſtres accomplis : aucune raiſon préſente » ne nous force d'interrompre notre carriere, » mais le chagrin d'exiſter un moment pour » ceſſer d'être une éternité, eſt le point de » réunion qui nous fait prévenir, de concert, » cet acte deſpotique du ſort : enfin, le dégoût » de la vie eſt le ſeul motif qui nous la faſſe » quitter.

» Si tous les malheureux oſoient être ſans » préjugé & regarder leur deſtruction en face, ils

» ils verroient qu'il eſt auſſi aiſé de renoncer
» à l'exiſtence, que de quitter un habit dont
» la couleur nous déplaît.

L'HOMME SEUL.

» Nous avons éprouvé toutes les jouiſ-
» ſances, même celle d'obliger nos ſemblables:
» nous pouvons nous les procurer encore;
» mais tous les plaiſirs ont leur terme, & ce
» terme en eſt le poiſon.

» Nous ſommes dégoûtés de la ſcene uni-
» verſelle; la toile eſt baiſſée pour nous &
» nous laiſſons nos rôles à ceux qui ſont aſſez
» foibles, pour vouloir les jouer encore quel-
» ques heures.

» Quelques grains de poudre vont dans un
» inſtant briſer les reſſorts de cette maſſe de
» chair mouvante, que nos orgueilleux ſem-
» blables appellent le roi des êtres (*) ».

Il n'y a rien de neuf dans les ſophiſmes

(*) Ce teſtament étoit accompagné d'une lettre à M. de Cl.... lieutenant au régiment de Beſſunce: il eſt important d'en connoître les principaux traits pour être en état d'apprécier ce ſuicide, auquel on a attaché ſans doute trop d'importance.

PARTIE II.

de ce teſtament : voyons cependant s'ils auront plus de force ſous la plume d'un Dragon que ſous celle de Zénon & de tous les ſages du Portique.

« MONSIEUR,

» Pendant mon ſéjour à Guiſe, vous avez paru m'ho-
» norer de votre amitié ; il eſt tems que je vous en re-
» mercie ; je crois vous avoir dit pluſieurs fois que mon
» état me déplaiſoit : cet aveu étoit ſincere, mais pas
» exact : je me ſuis examiné depuis plus ſérieuſement,
» & j'ai reconnu que ce dégoût ſe répandoit ſur tout,
» & que j'étois également raſſaſié de tous les états poſ-
» ſibles, mécontent des hommes, de l'univers entier &
» de moi-même ; de cette découverte il a fallu tirer une
» conſéquence : lorſqu'on eſt las de tout il faut re-
» noncer à tout ; ce calcul n'eſt pas long, je l'établis
» ſans le ſecours de la géométrie : enfin, je ſuis ſur le
» point de me défaire de mon brevet d'exiſtence que je
» poſſede depuis près de vingt ans & qui m'a été à
» charge depuis quinze : je ne dois d'excuſe à perſonne ;
» je déſerte, c'eſt un crime ; je vais m'en punir, & la
» loi ſera ſatisfaite.

» J'avois demandé à mes ſupérieurs une prolongation
» de congé pour avoir l'agrément de mourir à tête re-
» poſée : ils n'ont pas daigné me répondre, j'en ſerai
» quitte pour me tuer un peu plus vîte....

» Si l'on exiſte après cette vie & qu'il y ait du danger
» de la quitter ſans permiſſion, je tâcherai d'obtenir
» une minute pour vous l'apprendre : s'il n'y a point
» d'autre vie, je conſeille à tous les malheureux, c'eſt

La mort eſt un paſſage : ce principe joint à l'idée qu'on doit finir, nous met le piſtolet à la main. L'HOMME SEUL.

La mort eſt un paſſage, ſans doute : mais ſi ce paſſage conduit à l'anéantiſſement, on a tort de s'y précipiter ; car, enfin, le néant ne vaut pas l'exiſtence : d'un autre côté, ſi comme l'atteſtent la phyſique & la raiſon, rien ne s'anéantit dans la nature, ne craint-on pas de trouver Dieu & les remords à l'extrêmité du paſſage ?

L'idée qu'on doit finir n'a jamais mis le piſtolet à la main d'un homme qui a de la logique ; comme l'idée que des arbres ne ſont pas immortels, ne portera jamais un homme ſenſé à changer une forêt en bruyeres.

L'avenir ne m'offre rien que de très-agréable ; mais cet avenir eſt court.

» preſque dire à tous les hommes, de ſuivre mon » exemple. Je ſuis, &c.

» BORDEAUX, jadis éleve d'un pédant, puis » de Cujas, puis aide de chicane, puis » moine, puis dragon, puis rien. »

Il y auroit bien des notes à faire ſur cette lettre, mais les principes ſont poſés, & c'eſt au lecteur à les faire.

Vous en impoſez, monſieur l'Anglomane; car dans l'inſtant où vous écriviez votre teſtament, vous mandiez à votre lieutenant que vous étiez *dégoûté de tout, raſſaſié de tous les états poſſibles, mécontent des hommes, de l'univers entier & de vous même.* Quand on veut éclairer les hommes, il ne faut pas être contradictoire, il ne faut pas garder ſon viſage quand on parle à ſes contemporains, & prendre un maſque, quand on parle à la poſtérité.

Aucune raiſon préſente ne nous force d'interrompre notre carriere.

Vous en impoſez encore; car on a découvert, quand vous n'étiez plus, que vous aviez des créanciers qu'il vous étoit impoſſible de ſatisfaire; & que le malheureux qui a partagé votre ſuicide, étoit dévoré du mal affreux que Colomb apporta du Nouveau-Monde avec ſon or & ſa cochenille.

Le chagrin d'exiſter un moment pour ceſſer d'être une éternité, nous engage de concert à quitter la vie.

Puiſque ceſſer d'être eſt un mal, il eſt abſurde de hâter ſon anéantiſſement.

L'HOMME SEUL.

Au reſte, le ſophiſme de l'Anglomane conduiroit encore toutes les meres à ſe faire avorter: car ſi l'idée de ceſſer d'être empoiſonne néceſſairement l'exiſtence, pourquoi la commencer?

Si tous les malheureux oſoient être ſans préjugé & regarder leur deſtruction en face, ils verroient qu'il eſt auſſi aiſé de renoncer à l'exiſtence, que de quitter un habit dont la couleur nous déplaît.

Y auroit-il beaucoup de malheureux, ſi tous les hommes étoient ſans préjugé? ne ſont-ce pas, par exemple, les préjugés ſur l'honneur qui font les aſſaſſins? n'eſt-ce pas aux préjugés ſur la fortune qu'on doit la plupart des ſuicides?

Une preuve que la nature ne nous dit point de nous détruire, c'eſt que nul homme de ſang-froid ne ſauroit regarder en face ſa deſtruction.

L'exiſtence n'eſt point un habit, quoi qu'en diſent les Anglomanes; ſi mon velours gris me déplaît, je le fais teindre, & tout le monde eſt

PARTIE II.

content; mais ſi je renonce à l'exiſtence, quel en ſera le dédommagement ?

Nous avons éprouvé toutes les jouiſſances.

Non, vous ne connoiſſez point celle qui conſiſte à être en paix avec ſoi-même ; car pour connoître cette jouiſſance ſublime, il faut avoir des organes vigoureux, un entendement ſain, des principes & de la vertu.

Nous pouvons nous procurer encore le plaiſir d'obliger nos ſemblables ; mais toutes les jouiſſances ont leur terme, & ce terme en eſt le poiſon.

Quoi ! vous pouvez encore être bienfaiſant, & vous deſirez de mourir ! .... ce mot eſt votre arrêt : non, vous n'eûtes jamais d'amis ; jamais vous ne partageâtes avec les ames ſenſibles & honnêtes la gloire de faire des ingrats.

Quoi ! le plaiſir d'obliger auroit un terme ! la jouiſſance que me procure l'idée d'avoir fait un heureux diſparoîtroit avec mes bienfaits ! — Mais ceſſons d'avilir l'amitié & la

vertu en les juſtifiant, & malheur aux blaſphémateurs qui à cet égard m'obligeroient à les confondre !

L'HOMME SEUL.

Nous ſommes dégoûtés de la ſcene univerſelle.... & nous laiſſons nos rôles à ceux qui ſont aſſez foibles pour vouloir les jouer encore quelques heures.

Malheureux, vous êtes dégoûtés de la ſcene univerſelle ; mais c'eſt parce que vous n'avez pas voulu conſerver l'harmonie néceſſaire avec les acteurs ; parce que la petiteſſe de votre génie ne vous a jamais fait jouer que des rôles ſubalternes ; parce que vous ne pouvez rendre le drame de votre vie célebre que par ſon dénouement.

C'eſt le vil intérêt qui a préſidé à tous les événemens de votre vie : c'eſt la froide vanité qui a dicté votre teſtament ; vous ſentiez qu'en vous flattant d'imiter Démoſthene & Caton, vous en impoſiez aux hommes, & vous vous en êtes punis par votre ſuicide.

ARTICLE VI.

RÉFLEXION QUE FAIT NAITRE LE TESTAMENT DES DEUX ANGLOMANES.

PARTIE II.

A peine le ſuicide des Dragons fut-il connu dans la capitale, que ces hommes qui ſont faits pour haïr le génie & la vertu, s'empreſſerent de publier que l'attentat des deux Anglomanes étoit le crime des philoſophes.

Ces hommes vils, à force de répéter ce blaſphême, le firent adopter par le peuple; & peu s'en eſt fallu que les gens de bien, cédant au torrent, ne calomniaſſent à leur tour les ſages, par amour pour la vertu.

On peut décider de la juſteſſe d'une telle imputation par ce chapitre ſur le ſuicide; c'eſt un monument qui dépoſera ſans ceſſe contre les ennemis-nés de la raiſon, c'eſt-à-dire, contre les fanatiques & les eſclaves.

Si ce foible ouvrage paſſe juſqu'à nos deſcendans, ils s'indigneront des complots qu'on

a fait en tout tems pour rendre la philoſophie odieuſe ; en attendant, le philoſophe qu'on fait ennemi de la nature, de la morale & des loix, continuera à défendre les loix, à faire régner la morale, & à interpréter la nature : il ne laiſſera paſſer aucune occaſion d'être utile à ſes concitoyens ; il écrira pour faire ſiffler les ſerpens de l'envie, & pour lui pardonner.

L'HOMME SEUL.

ARTICLE VII.

DE QUELQUES INSTITUTIONS SUR LE SUICIDE.

PARTIE II.

LES loix qui primitivement ne ſont guere que la ſanction donnée aux uſages nationaux, ont quelquefois tonné contre le ſuicide, & l'ont quelquefois favoriſé.

Il y a une loi romaine, donnée par Antonin, qui juſtifie les citoyens qui ſe ſont tués pour ſe ſouſtraire aux douleurs, par ennui de la vie, par démence ou par déſeſpoir (*); & cette loi donnée dans un empire où le ſtoïciſme fit tant de bien & ſi peu de mal, n'a jamais été révoquée.

Dans le premier âge de la république de Marſeille, on conſervoit en dépôt au tréſor public, de la ciguë, pour faciliter les ſuicides; mais il falloit qu'auparavant le citoyen qui vouloit ſe tuer eût fait approuver ſon entrepriſe

(*) Cod. *de bonis eorum qui ſibi mortem*, &c. Leg. 3.

au ſénat (*). Avec cette modification, un Anglomane n'a point de reproche à eſſuyer de ſa patrie; il ne lui reſte qu'à ſe juſtifier auprès de la nature. L'HOMME SEUL.

D'un autre côté, les légiſlateurs ont quelquefois puni ſinguliérement les ſuicides, qu'ils auroient peut-être dû ſe contenter de prévenir.

Il y a une loi d'Athenes qui veut que la main avec laquelle on a attenté à ſa vie ſoit ſéparée du corps & brûlée à part (**); mais qu'importe à l'inſenſé qui s'ôte l'exiſtence que la loi ôte une main à ſon cadavre?

On a beaucoup admiré une loi grecque, qui pour prévenir les ſuicides fréquens des Miléſiennes, ſtatua qu'on traîneroit toutes nues dans la ville celles qu'on trouveroit étranglées (†); mais ce n'eſt point par des attentats contre les mœurs qu'on prévient les attentats contre la nature.

(*) *Valer. Maxim. lib. II, cap. VI.*

(**) *Orat. Eſchin. adverſ. Cteſiphont.*

(†) Plutarque, Œuvres morales, Trait. *des faits vertueux des femmes.*

PARTIE II.

Dans une partie de l'Europe moderne, on traverſe d'un pieu le cadavre des citoyens qui ſe ſont tués, & on les traîne publiquement ſur la claie : je me tais ſur cette inſtitution ; mais voici un petit écrit qui mettra les hommes ſans prévention à portée de la juger.

ARTICLE VIII.

MÉMOIRE ADRESSÉ AUX LÉGISLATEURS, PAR LA VEUVE D'UN CITOYEN PUNI POUR LE CRIME DE SUICIDE.

L'HOMME SEUL.

DANS l'état déplorable où me réduiſent l'attentat d'un époux & mes malheurs, iſolée au milieu d'une ſociété dont j'ai toujours reſpecté les loix, devenue vile ſans ceſſer d'être honnête, puis-je me flatter du moins que les hommes barbares qui me refuſent leur eſtime, m'accorderont quelque pitié ?

Des revers m'ont ravi ma fortune ; un ſuicide m'a enlevé mon époux ; le ſupplice de cet époux me prive de la conſidération publique : mais Dieu & mon courage me reſtent, & je brave encore la haine de mes perſécuteurs.

Ma patrie en me flétriſſant injuſtement a rompu la premiere le contrat ſocial ; ainſi devenue par les préjugés publics citoyenne du monde, je m'adreſſe à tous les légiſlateurs ;

PARTIE II.

trop heureuſe ſi ma foible voix pénetre juſqu'à ces hommes puiſſans qui ont en dépôt le bonheur de leurs ſemblables, & ſi mes malheurs ſont les derniers que l'homme ſenſible ait à reprocher à la barbarie des loix !

Il fut un tems où je vécus heureuſe, reſpectée d'un époux que j'adorois, entourée d'enfans qui multiplioient les plaiſirs de mon exiſtence, & chere à quelques amis qui me tenoient lieu de l'univers ; ce ſonge a duré dix ans, & je me réveille aujourd'hui au milieu de l'infortune & de l'opprobre, ayant à pleurer à-la-fois ſur le crime d'un époux, ſur la rigueur des loix & ſur les déſaſtres qui attendent ma poſtérité.

Cependant aucun crime n'a ſouillé ma vie ; je n'ai point mendié par d'indignes baſſeſſes la fortune dont je jouiſſois ; je ne l'ai point proſtituée au luxe ou au libertinage : & quand la miſere de mes débiteurs a entraîné la mienne, j'ai mieux aimé reſter pauvre & honnête que d'être vile & de relever ma fortune.

Mon époux moins courageux que moi, a cherché, en s'empoiſonnant, à ſe dérober à un avenir qui l'épouvantoit : il n'a voulu ni s'enrichir en perdant ſa propre eſtime, ni devoir à des protecteurs des ſecours qui auroient flétri ſon ame, & il a ceſſé d'être. L'HOMME SEUL.

Je ſuis loin de juſtifier ſa mémoire : je ſais qu'il a enfreint par ſon ſuicide les inſtitutions poſitives, & les loix éternelles de la nature : il a cru voir le néant au bout de ſa carriere, & ſon ame étoit immortelle.

Mais quelle odieuſe vengeance a-t-on tirée de ſon crime ? on a traverſé ſon cadavre d'un pieu, on l'a traîné ſur la claie dans les rues de la capitale, & on a refuſé à ſes lambeaux ſanglans ces honneurs funebres, qu'on n'accorde aux morts, que pour ſoulager la douleur des amis qui leur ſurvivent.

Quel a été l'effet de tant d'opprobres ? Le peuple en voyant paſſer dans les rues ce cadavre mutilé & ſanglant, a dit : *C'eſt l'époux de cette femme dont on n'a jamais dit de*

PARTIE II.

mal ; c'eſt le pere de ces enfans qui donnoient à la patrie tant d'eſpérance : les malheureux ! il ne leur reſte plus qu'à mourir.

Ce n'eſt donc pas le coupable, mais ſa veuve & ſes enfans que vous avez punis : le citoyen qui a bravé vos loix s'eſt dérobé à vos coups, & nous qui les avons toujours reſpectées, nous en ſommes les victimes ; vous avez cru anéantir le ſuicide, & vous nous avez réduit à ce déſeſpoir ſombre & réfléchi qui dans les hommes ſans principes conduit au ſuicide.

Quel fut votre but en inventant ce genre de ſupplice ? Vouliez-vous vous venger d'un infracteur de vos ordonnances ? Mais pour cet effet, il auroit fallu auſſi rendre ſenſible ce cadavre que vous outragez : ne voyez-vous pas que ſon principe de vie eſt affranchi de vos chaînes ? Vous reſſemblez à ces Athéniens qui ſe vengeoient de la fuite de leurs grands hommes en mutilant leurs ſtatues.

Vous avez cru peut-être que l'homme qui projette

projette d'attenter à ſa vie, ſeroit détourné de ſon crime par la crainte de l'opprobre dont on couvriroit ſa mémoire ; mais comment vous êtes-vous imaginé que le citoyen audacieux qui ne reſpecte point ſon exiſtence, reſpecteroit ſa mémoire ? Ignorez-vous que c'eſt le ſyſtême de l'anéantiſſement qui conduit au ſuicide ? Le malheureux qui ſe tue ne voit d'ordinaire au-delà des barrieres de la vie, ni Dieu, ni ſa poſtérité, ni vos loix, ni vos ſupplices.

L'HOMME SEUL.

Auriez-vous penſé que l'Anglomane, trop foible pour rompre tous les liens qui l'enchaînent à la ſociété, ſe réſoudroit à vivre, pour épargner de l'ignominie à ſa veuve & à ſes enfans ? Vous voyez par mon exemple l'effet de votre prudence barbare : mon époux étoit inſtruit de vos loix, il m'adoroit, & il n'eſt plus.

Si votre raiſonnement étoit juſte, le nombre des ſuicides diminueroit dans les pays que vous gouvernez ; mais non, vos vengeances abſurdes les multiplient, & ils renaiſſent autour de la claye deſtinée à les punir.

La plus grande partie des Anglomanes eſt

PARTIE II.

athée; que leur importe donc le repos d'une épouse & d'une postérité ? l'insensé qui n'a point de Dieu, peut-il avoir une famille ?

Pour le théiste qui projette de se dérober aux tourmens de l'existence, il ne change pas de dessein, pour épargner de l'opprobre à tout ce qui peut lui être cher; mais il se tue pour ne point voir tout ce qui lui est cher, dévoué à jamais à l'infortune & à l'opprobre.

Savez-vous dans quel gouvernement vos institutions féroces ne causeroient aucun désordre ? ce seroit dans celui où les abominables préjugés de naissance seroient anéantis; dans un pays où le mérite personnel seroit tout, & où l'honnête homme rougiroit de n'être connu que par ses peres : dans un état où Caton fils d'un scélérat seroit nommé consul, le même jour où son pere seroit exécuté.

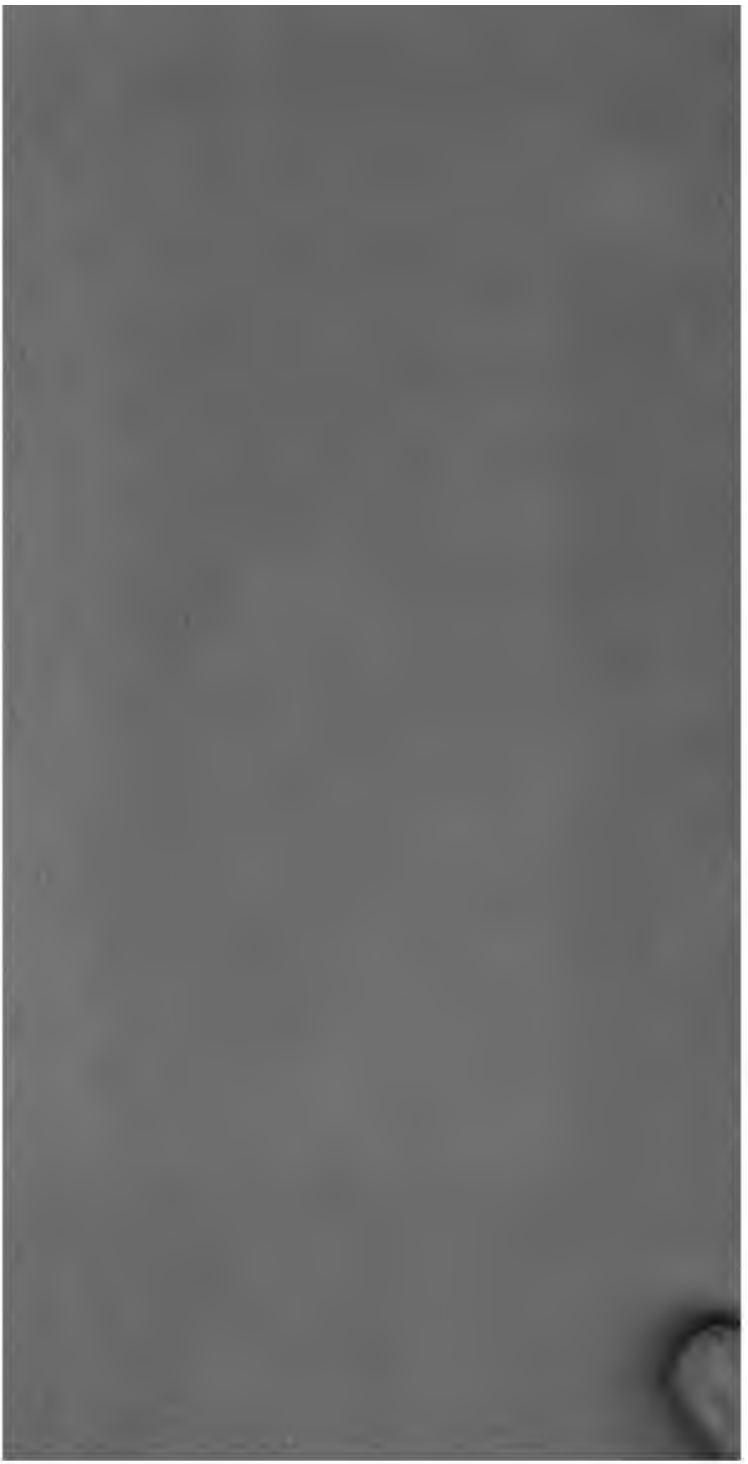
Je ne suis point la femme de Caton; mais aussi mon époux ne fut point un scélérat; cependant ma philosophie ne prolonge ma carriere que pour vous en voir empoisonner tous les instans ! le couteau de l'opprobre est sans cesse suspendu

ſur ma tête: je ne puis reſter dans ma maiſon ſans y voir le breuvage qui empoiſonna mon époux; je ne puis en ſortir ſans voir ſon cadavre en lambeaux, & la multitude qui ne le connoiſſoit pas, inſultant à ſa veuve, à ſes enfans & à ſa mémoire. L'HOMME SEUL.

Mes enfans!.... Quel nom viens-je de prononcer! il ne ſort de mes entrailles qu'en les déchirant: quoi! le ciel vous fit ſi bons! je vous ai élevés pour éclairer votre patrie ou pour la défendre; tout ce qui vous entoure ne prononçoit votre nom que pour le bénir; & un inſtant de délire que vous n'avez pas partagé, va vous confondre à jamais avec les plus mépriſables des humains! & les barbares qui ont puni votre pere vous envelopperont dans ſa proſcription! & l'homme honnête, mais foible, qui croit toutes les loix juſtes, parce qu'elles le protegent, refuſera de vivre avec vous comme avec des peſtiférés!... O mes enfans! votre héritage eſt donc l'indigence, la honte & la douleur! votre ſort eſt affreux, ſans doute; mais il y a ſur la terre un être plus malheureux encore que vous, c'eſt cette femme qui aime la mémoire de votre pere,

PARTIE II.

malgré ſon crime & ſon ſupplice; cette femme qui vous a portés neuf mois dans ſon ſein, & qui vous portera toute ſa vie dans ſon cœur; cette femme à qui tout dit: mourez! & qui a le courage d'attendre le ſignal de la nature.

Et vous, légiſlateurs, qui ſous prétexte de me protéger, avez empoiſonné mon exiſtence, pardonnez à ma tendreſſe pour un époux & des enfans, des tranſports que j'aurois dû réprimer: je ſuis loin de rendre odieux des hommes que leur emploi met au-deſſus des ſouverains: je ne prétends pas même à l'honneur de les éclairer; mais s'il étoit poſſible qu'il y eût toujours une ſage proportion entre les délits & les peines! ſi on mettoit la politique à prévenir les ſuicides, plutôt qu'à les punir! ſi du moins les ſupplices infligés au crime ne retomboient jamais ſur l'innocence! — Dites un mot, & les peuples tomberont à vos genoux, & mes enfans vous pardonneront le ſupplice de leur pere, & ſa veuve mourra ſatisfaite d'avoir ſubi la derniere le plus ſenſible & le plus injuſte des opprobres.

Fin de la ſeconde Partie de la Philoſophie de la nature.